



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Mercura

511⁵ - 1757,5

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

M A I. 1757.

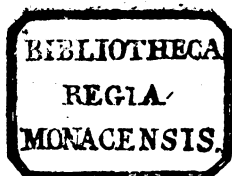
Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A P A R I S,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

LE Bureau du *Mercur*e est chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du *Mercur*e, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, Auteur du *Mercur*e.

Le prix de chaque volume est de 36 sols ; mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le *Mercur*e par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le *Mercur*e, écrivent à l'adresse ci-dessus.

A ij

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste , en payant le droit , le prix de leur abonnement , ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi ; Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres , Estampes & Musique à annoncer , d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure , les autres Journaux , ainsi que les Livres , Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay,





MERCURE DE FRANCE.

M A I. 1757.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V E R S

Contre le proverbe, tous Songes sont mensonges.

CERTAIN proverbe dit qu'un songe
Est presque toujours un mensonge :
Et moi , Philis , je suis prêt à prouver ;
Sur ce que je viens d'éprouver ,
Que dans l'égarement où le sommeil nous plonge
On voit souvent la vérité
S'unir avec la fausseté.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Cette nuit , dans les bras d'un repos agréable ,
J'imaginois qu'un peu moins intraitable ,
Vous approuviez le plus sincere amour ,
Et que d'un aimable retour
Vous récompensiez ma constance.

J'étois à vos genoux , & mes tendres soupirs
Vous peignoient avec éloquence ,
Philis , toute la violence
De mes feux & de mes desirs.

Je voyois dans vos yeux l'aurore des plaisirs
Qui souvent sont la récompense
D'une longue persévérance ,

Et je vous inspirois un peu de cette ardeur
Que vous avez allumé dans mon cœur.

J'étois heureux enfin : mais , hélas ! ma Bergere ,
Le sommeil d'une âile légère ,
En me quittant a détruit mon bonheur ;

Je vous retrouve aussi sévère ,

Et je n'en ai pas moins d'ardeur.

Avouez maintenant que souvent dans un songe
La fiction s'unit à la réalité ;

Mon bonheur , voilà le menfonge ,
Ma tendresse pour vous , voilà la vérité.



LE MOYEN INFALLIBLE,

ANECDOTE.

LUCINDE entroit dans le monde. Le couvent l'avoit ennuiée, ses parens étoient résolus à la marier, il ne manquoit qu'un parti convenable. Elle ne devoit pas attendre long-temps : du bien, de la naissance, de la beauté, lui donnoient le droit de choisir; ses parens lui en laissoient la liberté, tout le monde en étoit instruit, les yeux étoient fixés sur elle, & les Amans abondoient.

Lucinde n'avoit point encore de caractère décidé. Toutes les qualités dans les hommes pouvoient la subjuguier. Assez vaine pour devenir aisément coquette, assez raisonnable pour se laisser entraîner insensiblement par une raison aimable & éclairée, assez sensible pour recevoir la loi de la sympathie & de la passion, son cœur étoit réservé à celui qui sçauroit lui rendre plus agréable la sorte de conformité qu'il pourroit avoir avec elle.

Elle avoit à peine paru dans quelques maisons, qu'elle reçut ce billet singulier.

« Trois amis osent, Mademoiselle,

A iv

3 MERCURE DE FRANCE.

» vous déclarer une passion que vous avez
» fait naître dès le premier instant. Ri-
» vaux sans jalousie , parce qu'ils sont
» Amans délicats , ils sont résolus à ne se
» point montrer : vous ne connoîtrez leur
» passion que par leurs lettres , & il n'y
» aura que celui que vous daignerez dis-
» tinguer , qui pourra se faire connoître.
» Leur naissance & leur fortune sont éga-
» les , il n'y a que leurs caractères qui dif-
» fèrent. Il est impossible qu'un des trois
» n'ait pas quelque conformité avec vous ;
» c'est donc vous offrir l'époux qui vous
» convient. Ayez la bonté de considérer ,
» Mademoiselle , que par ce moyen vous
» pourrez vous décider sans peine & promp-
» tement. Nous nous flattons que vous dai-
» gnerez faire cette réflexion , & que tou-
» chée de ce qu'elle peut avoir d'agréable ,
» vous aurez la complaisance de lire nos
» lettres , qui ne seront point répétées , &
» de répondre à celle qui aura produit le
» plus d'effet sur vous. »

Lucinde éprouva une sorte de treffaillement en lisant ce billet. Trois Amans du premier coup ! Le miracle ne commençoit point à elle ; mais elle sortoit du couvent , le monde lui étoit imparfaitement connu , & le nombre des conquêtes avoit encore le droit de l'étonner.

Elle rêva beaucoup. Bien des filles n'auroient pas tant rêvé. Elles auroient pensé tout de suite à choisir un mari parmi les trois concurrens , & à se prêter humainement aux sentimens des deux autres pour les consoler du refus. Elle reçut le lendemain la premiere épître.

« Vous m'avez vendu cher , Mademoi-
» felle , le plaisir d'admirer tout ce que la
» nature peut offrir d'aimable dans une
» femme : je n'oserois pas le dire tout haut,
» je vous adore ; c'est la plus étrange mé-
» tamorphose qui pouvoit jamais se faire
» en moi ; je ne m'en plains point , Made-
» moiselle. Quand j'ai formé la résolution
» de n'aimer jamais , je ne vous connoissois
» pas : j'avois une fausse idée de l'amour
» & de la coquetterie : je croyois que l'un
» renfermoit toutes les peines , & l'autre
» tous les plaisirs ; c'étoit une erreur de
» dix années , vous l'avez dissipée en un
» moment : vous m'avez donné les vérita-
» bles idées , & je ne vous vois plus , je ne
» vous rencontre plus , que je ne sente
» que le vrai bonheur est dans un attache-
» ment sincere. Cependant je ne suis
» point résolu à me livrer uniquement aux
» douceurs de la passion : il est des plaisirs
» délicieux qu'on peut leur associer ; &
» en m'offrant à vous , en voulant vous

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

» engager , mon dessein est de vous asso-
» cier vous-même au système de bonheur
» qui se forme dans ma tête de ce que je
» sens & de ce que j'ai éprouvé. Avant
» de pénétrer dans les mystères de la phi-
» losophie (car vous verrez qu'il en entre
» beaucoup dans mon système), permet-
» tez-moi de satisfaire , tant pour vous
» que pour moi , aux droits de la nature
» & de l'amour-propre. Lorsque l'on s'en-
» gage avec un homme , on veut sçavoir
» comment il est fait , ce qu'il est , ce qu'il
» possède , quel est son rang , sa naissance ,
» &c. & tout Philosophe que peut être un
» Amant , il est flatté de pouvoir ajouter
» des titres de recommandation à son
» amour & à son caractère. Je vous dirai
» donc naturellement , Mademoiselle ,
» qu'exceptez-vous , il n'y a point de fem-
» me qui soit en droit de mépriser mon
» hommage à titre de supériorité. Cela
» renferme tout , & vous voyez déjà qu'à
» cet égard vous ne pouvez rien trouver
» de mieux que moi. Entrons à présent en
» matière , & voyons si les propositions
» que j'ai à vous faire m'abusent par leur
» air de singularité. Je vous aime , je vous
» l'ai dit ; que demanderoit à ma place
» tout autre Amant que moi ? de vous
» plaire , de vous voir sensible à ses soins :

„ après l'avoir obtenu , que souhaiteroit-il
 „ encore ? à quoi voudroit-il borner son
 „ bonheur & le vôtre ? Une tendresse ex-
 „ trême , une constance mutuelle , une
 „ plénitude d'amour borneroient ses vœux
 „ & ses idées. Je ne disconviens pas que ce
 „ bonheur ne soit assez grand , mais il
 „ s'altère par l'uniformité des sensations ,
 „ on ne peut que répéter ce qu'on s'est dit ,
 „ on ne peut que voir renaître les mêmes
 „ soins , les mêmes discours , les mêmes
 „ plaisirs. Ce que j'imagine , en laissant sub-
 „ sister toute cette même félicité , en con-
 „ tribuant à la former , augmente infini-
 „ ment le cercle de ses parties diverses , &
 „ leur assure une consistance , une solidité
 „ dont le défaut ruine toutes les passions.
 „ Mon système fondé sur ce que j'ai vu ,
 „ ajoute aux plaisirs par la diversion , &
 „ prévient le dégoût par la liberté. Je
 „ voudrais qu'unis ensemble , nous con-
 „ servassions le droit de vouloir plaire à
 „ tous les autres yeux , que nos plaisirs
 „ fussent nos sermens , que notre constance
 „ ne fût point un devoir , que nous puis-
 „ sions nous refuser des confidences , nous
 „ faire de petites trahisons , nous permet-
 „ tre tantôt une courte absence , tantôt
 „ une légère infidélité ; je voudrais enfin
 „ que nous pussions nous conduire récipro-

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

» proquement d'après les mouvemens
» accidentels de notre cœur , en respec-
» tant cependant les nœuds nécessairement
» indissolubles qui nous lieroient l'un à
» l'autre. Cette façon d'aimer a un nom
» dans le monde , que vous lui donnerez
» peut-être vous-même ; on appelle cela
» coquetterie : j'avoue en effet qu'il peut
» y avoir des engagemens plus respecta-
» bles ; mais il ne s'agit pas à notre âge
» d'une tendresse parfaite , nous devons
» songer à nous assurer un bonheur parfait.
» Ces modeles d'Amans que l'on admire ,
» sont inconnus au monde , perdus pour
» lui , étrangers partout. Qu'ils aient tou-
» tes les plus belles qualités , le plus rare
» mérite , tous les talens , tous les avanta-
» ges , l'univers les ignore , leurs amis
» même les discernent à peine en eux ; ils
» ne goûteront jamais cette gloire si douce
» de la célébrité, une éternelle indifférence
» leur ravit le plaisir de s'estimer & d'en-
» tendre des louanges. De bonne foi , de
» pareils engagemens , s'ils sont les plus
» estimables , sont-ils les plus doux , les
» plus convenables ? Ah ! Mademoiselle ,
» ne perdons point de vue notre amour-
» propre ; les plaisirs qu'il peut nous pro-
» curer méritent d'entrer en balance avec
» nos sentimens les plus tendres. Il est

» bien glorieux d'enflammer tous les jours
» de nouveaux objets , d'être cité partout ,
» de recevoir l'encens le plus pur , & de
» faire la destinée de mille cœurs , sans
» compter qu'une variété d'amusemens
» tourne nécessairement au profit du sen-
» timent dont on est préoccupé. On évite
» par-là l'uniformité , cette cause si inévit-
» ble du dégoût & de l'ennui : on se retrou-
» ve avec plus de plaisir , on se rejoint
» avec plus d'impatience , fruit délicieux
» des preuves qu'on vient d'avoir de son
» mérite & du surcroît de confiance que
» ces preuves ont ajouté à la confiance
» qu'on avoit déjà. . . . Vous recevriez un
» volume au lieu d'une lettre , si je vou-
» lois justifier entièrement le plan que je
» me suis tracé. Votre imagination n'est
» pas assujettie à des bornes comme la
» mienne. C'est à elle à vous peindre un
» bonheur ignoré & inexprimable. Con-
» sultez la, Mademoiselle: il ne faut jamais
» se décider pour ou contre une chose ,
» qu'après que l'imagination s'est épuisée
» sur ses défauts & sur ses agrémens. Si
» mon caractère & ma proposition vous
» plaisent , vous serez la maîtresse d'épou-
» ser ou de n'épouser pas. Assez amoureux
» pour pouvoir supporter le titre de mari ,
» assez délicat pour souhaiter de ne devoir

14 MERCURE DE FRANCE.

» votre constance qu'à votre goût , je n'ai
» sur cela aucune volonté. Je crois pour-
» tant , tout bien considéré , qu'en ne se
» mariant point , on conserve un peu da-
» vantage le caractère d'Amant. Décidez ,
» Mademoiselle , je veux déjà tout ce que
» vous voudrez. »

Cette lettre étoit bien capable d'exciter les réflexions d'une fille qui avoit de la vanité. Quel champ de douceurs & de gloire ! Le cœur y trouvoit tous ses plaisirs , l'amour-propre tous ses avantages ; la raison ne défendoit pas de l'envisager avec complaisance , elle invitoit au contraire à y promener ses regards & ses desirs. La raison interdit la passion & prescrit le sentiment ; quel moyen plus sûr de lui obéir que de préférer un engagement où le cœur toujours distrait ne pouvoit jamais qu'être effleuré ? Ses idées s'étendirent ; elle vit d'un côté vingt conquêtes brillantes , & de l'autre un Amant aimable , célèbre , volage & fidele : dans le cas de l'option , elle eût encore trouvé beaucoup de plaisir à choisir ; quel bonheur de pouvoir réunir tous les plaisirs , toutes les voluptés ! Elle crut que son choix étoit fait , & elle passa une nuit délicieuse. C'étoit pour la première fois qu'elle interrogeoit son cœur. Le premier goût qu'en

nous inspire est toujours le seul dont nous nous croyons capables.

La seconde lettre étoit conçue en ces termes :

« Ce n'est point un époux que je vous
» présente , Mademoiselle , en vous déclara-
» rant les sentimens que vous m'avez ins-
» pirés. Je serois très-flatté de le devenir ,
» c'est toute mon ambition ; mais je n'en
» veux point prendre le titre , parce que
» je n'en aurai jamais le caractère. Per-
» mettez-moi de me faire connoître , je
» me flatte d'y gagner. Le temps de vous
» établir est arrivé , Mademoiselle ; c'est
» le vœu de vos parens , c'est le vôtre
» peut-être. Cette circonstance autorise
» ma déclaration , puisque c'est d'un mari
» qu'il est question , je crois pouvoir me
» présenter ; mais encore une fois , ce n'est
» point pour en prendre jamais le titre
» avec vous. Daignez examiner mes rai-
» sons. Un mari est un homme qui veut
» gouverner ; je veux au contraire que l'on
» me gouverne. J'ai des inclinations pa-
» resseuses , & l'imagination très-bornée
» pour tout ce qui est plaisir : avec une
» femme aimable , je les goûterai tous sans
» avoir la peine d'en faire naître aucun ;
» tout ce que vous imaginerez me devien-
» dra agréable. Vous m'animerez , vous

16 MERCURE DE FRANCE.

» me donnerez vos idées , vos goûts , vous
» me plierez à votre humeur , sans être
» obligée de vous faire obéir par aucune
» violence. Mon bonheur vous apprendra
» ma docilité & le prix de vos bienfaits.
» Il sera juste qu'à mon tour je contribue
» à la douceur de notre commerce : les
» moyens que j'y puis employer ne vous
» paroîtront d'abord ni bien sûrs , ni bien
» agréables ; mais il viendra un temps où
» votre esprit naturellement réglé & capa-
» ble de réflexion , volera de lui-même au
» devant d'eux. Vous entendez que je
» veux vous parler de la raison. La mienne
» est douce , parce qu'elle est éclairée. La
» nature me l'a donnée à la place de cette
» sensibilité qui nous rend précieux dans la
» société ; elle se communique comme le
» plaisir , & j'ai vu quelquefois des per-
» sonnes très-vives , très-enjouées , quitter
» le plaisir pour venir en partager les dou-
» ces lumieres. Vous jouirez comme moi
» de ses avantages , elle ne sera plus que
» pour vous ; tout ce que j'en tirois pour
» les autres vous sera réservé. Dans le
» bonheur le plus constant , dans la vie la
» plus brillante , il y a toujours de petites
» nuances tristes qui ne peuvent être effa-
» cées que par la main de la raison , ce
» n'est point un malheur particulier , c'est

» une fatalité générale ; j'ai même observé
» qu'on en étoit moins dispensée , à pro-
» portion qu'on étoit plus aimable. Vous
» êtes donc condamnée à éprouver plus de
» vicissitudes qu'une autre , vous serez
» alors bien flattée de pouvoir trouver ,
» pour ainsi dire , en vous-même de
» prompts ressourcs contre de petits
» chagrins qui gâtent tout. Je dis que vous
» les pourrez trouver en vous-même , par-
» ce que je vous aurai accoutumée à pui-
» ser dans mon esprit comme dans le vôtre ,
» à disposer de toute ma raison , à préve-
» nir même le besoin de vous en servir ,
» par le ton que j'aurai d'abord pris avec
» vous. Vous êtes assez jeune , Mademoi-
» selle , pour qu'on puisse vous parler de
» l'avenir , de ce temps qui étonne lorsqu'il
» arrive , qui afflige lorsqu'il est arrivé ,
» parce qu'on n'a jamais voulu penser
» que la jeunesse & les agrémens n'étoient
» pas éternels. Permettez-moi de vous tra-
» cer un léger tableau des révolutions de
» de temps inévitable. Pendant les jours
» heureux de la vie , les plaisirs tiennent
» lieu de tout ; ils emportent loin de la
» situation présente ; ils sauvent tous les
» chagrins , lient à tous les objets , & rem-
» plissent toute l'imagination , s'ils ne rem-
» plissent pas tout le cœur : mais ce temps

18. MERCURE DE FRANCE.

» si doux n'est séparé d'un autre très-triste
» que par un espace bien court. Ces mêmes
» plaisirs , si agréables , hâtent encore un
» avenir cruel ; les maladies & la vieillesse
» les suivent , les chagrins prennent leur
» place. Quel changement de scene & de
» situation ! l'esprit même change avec les
» objets qui l'agitoient si doucement ; si
» l'on éprouve encore des desirs , l'humiliante impossibilité de les satisfaire en
» fait autant de supplices ; si les idées se
» conservent encore un peu riantes , à
» peine a-t-on voulu les suivre , qu'on
» éprouve toute la difficulté que peut opposer à leur réalisation , une machine
» fatiguée & paresseuse , un monde inexorable qui ne nous compte plus pour rien ,
» lorsque nous ne sommes plus bons à tout.
» Lassé & honteux de faire une sorte de
» métier , on prend le parti de la retraite ;
» on compte sur quelques amis , on espère
» voir remplir le vuide par leur société ;
» mais reste-t'il des amis à ceux qui dans
» les hommes n'ont jamais cherché que des
» témoins & des compagnons de leurs
» plaisirs ? On éprouve un abandon général , & le désespoir & souvent l'injustice
» suivent de près une expérience affreuse.
» La raison prévient ce malheur , auquel
» il n'y a point de remède : elle accoutume

» de bonne heure à penser , à être seul , à
» se passer des hommes. Voilà , Mademoi-
» selle , ce que j'avois à vous dire sur l'iné-
» vitable révolution des idées & des an-
» nées ; je ne crois point absolument vous
» parler une Langue étrangère , sans doute
» il vous est déjà échappé quelques réflé-
» xions sur cet objet important. Si le ta-
» bleau vous frappe , le sort de mes senti-
» mens est assuré. Quel triomphe pour
» moi ! je vous devrai à votre raison , aux
» services que je puis vous rendre. Toute
» ma vie sera délicieuse ; vous aurez com-
» mencé par me faire goûter des plaisirs
» inconnus à mon cœur , vous en aurez
» rempli les intervalles par l'estime , la
» confiance , l'usage de mes conseils , &
» vous finirez par me devoir vos dernières
» consolations & vos derniers plaisirs.
» Quel triomphe ! encore une fois , Ma-
» demoiselle ; s'il m'est impossible d'en pein-
» dre tous les charmes , il m'est bien doux
» de les sentir comme je fais. J'insiste sur
» cela , parce que parmi plusieurs objets
» que l'on peut préférer , on se détermine
» quelquefois pour celui que l'on peut
» rendre plus heureux. »

Oui , s'écria Lucinde , après avoir lu ;
c'est pour vous que je veux me déterminer ;
ce n'est point une préférence : mon bon-

20 MERCURE DE FRANCE.

heur dépend désormais de mon choix. Quelle raison admirable , quel art de persuader ! Je serai donc vertueuse toute ma vie , j'aurai un guide , un ami , un consolateur , dont tous les discours couleront dans mon ame , & y entretiendront une paix inaltérable. Dans tous les temps , dans tous les lieux je jouirai de moi , de ma raison , de mon existence. Quel trésor ! c'est en le saisissant que je veux le mériter. L'amour est doux , continua t'elle , la coquetterie a des charmes , on m'offroit ces deux plaisirs dans la première lettre , mais tout passe , la raison seule ne passe pas ; elle nous fait un état tranquille au milieu même des chagrins. L'amour s'épuise , les charmes s'envolent , à peine sont-ils disparus qu'on commence une nouvelle vie bien longue , bien triste. Lorsqu'on n'a pas sçu la prévoir , & amasser des provisions , on se voit seule au milieu d'un désert immense , on essuie les injustices , les reproches de la raison , les mépris plus cruels des hommes ; on ne souhaite plus que la mort , & tout la fait souhaiter. Non , ne préférons point des plaisirs si peu durables à des biens qui doivent durer toujours ; & d'ailleurs l'amour que j'ai inspiré est bien foible ; c'est peut-être tout celui que les hommes peuvent

sentir. Que je serois folle de balancer entre deux Amans , dont l'un rend à peine à mes charmes ce qu'il leur doit , & l'autre peut m'élever à mes yeux au dessus même de la gloire d'être belle ! . . Elle alloit dans le premier mouvement se livrer à toute sa séduction , lorsqu'elle reçut cette troisième lettre.

« J'ai laissé parler mes amis les pre-
» miers , Mademoiselle , ils risquoient
» moins que moi à s'expliquer. Leur bon-
» heur ne dépend pas uniquement du suc-
» cès de leurs vœux , ils peuvent trouver
» dans la chaîne des objets de quoi se
» consoler de vos refus. Mais, moi quel sera
» mon recours , si vous adorer n'est pas un
» titre pour vous plaire. Je suis bien per-
» suadé , qu'après vous , il n'y a plus rien
» dans le monde qui puisse me toucher.
» J'ai senti qu'il se faisoit en moi une révo-
» lution extraordinaire. Un doux frémis-
» sement en vous voyant , pour la premie-
» fois , une prédilection décidée pour tous
» les lieux où je puis vous rencontrer , une
» confusion de toutes mes idées , un dé-
» goût de tous mes amis , un accablement,
» un ennui profond , lorsque l'on me dis-
» trait de mon amour : voilà ce que j'ai
» senti. Ces signes ne sont jamais équivo-
» ques dans un homme qui a vécu comme

22 MERCURE DE FRANCE.

» j'ai fait. Il faut , Mademoiselle , que
» vous me permettiez de rougir devant
» vous des premiers égaremens de mon es-
» prit ; ils contribueront à vous faire en-
» core mieux juger des sentimens de mon
» cœur. Mais non , vous ne m'es-
» timeriez plus ; de coupables engagemens
» d'innombrables infidélités laisseroient
» dans votre imagination une trace éter-
» nelle. Quelle étoit mon erreur , ou
» plutôt mon infortune ! Pourquoi un cou-
» vent receloit-il tant de charmes ! J'au-
» rois appris en vous voyant , que le
» bonheur est dans l'amour , & que l'amour
» est dans les transports d'un cœur qui es-
» time autant qu'il aime. Hélas ! pendant
» qu'on vous écartoit du monde où vous
» deviez régner en souveraine , je servois ,
» dans la foule peut-être , des coquettes
» méprisables ; j'avois l'imbécillité d'en
» compter le nombre , & ce nombre fai-
» soit toute la gloire que je connusse. J'en
» rougis , mais l'amour n'est point vengé ;
» il faut que j'expie l'erreur de mes sens
» par l'ardeur la plus immodérée. Qu'un
» moment m'a rendu cette résolution faci-
» le ! Il n'a fallu que vous voir pour vous
» aimer. Mais , Mademoiselle , ce mot
» dont je me fers , répété partout , & sou-
» vent trop fort pour ce qu'on sent , ne

» rend point ce que vous m'inspirez. Je
» ne vis plus, j'abandonne mes affaires,
» mon ambition, tout ce qui me flattoit,
» tout ce qui me touchoit pour ne m'oc-
» cuper que de vous, & ce n'est pas que
» le charme de l'espérance & des desirs me
» fasse une occupation plus douce; je n'at-
» tends rien de mon amour: il me remplit,
» m'accable, m'anéantit; je ne forme
» point d'idées, & si j'en formois, elles
» seroient cruelles: je ne verrois que la
» distance que votre beauté met entre vous
» & moi, je ne songerois qu'à l'indigne
» abus que j'ai fait du talent de plaire,
» qui doit m'attirer votre mépris. J'éprou-
» verois les remords, les regrets, le dé-
» sespoir. Il faut pourtant que j'appelle les
» illusions à mon secours; ce n'est que
» par elles que je puis écarter le présent &
» l'avenir. Mon état est cruel, il me reste
» de la raison, & la raison consiste à n'être
» malheureux que le plus tard que l'on
» peut. Oui, Mademoiselle, je veux m'i-
» maginer que vous deviendrez sensible à
» la plus vive passion qui fût jamais. Pour
» répandre plus d'attraits sur mes idées
» (le seul moyen d'en assurer l'effet), je
» penserai que cette passion est le premier
» hommage qu'on ait encore rendu à vos
» charmes, & que n'ayant pas encore ap-

24 MERCURE DE FRANCE.

» pris combien vous êtes belle , vous
» n'exigerez pas dans un Amant toute cette
» perfection qui peut seule le rendre di-
» gne de vous. En effet , Mademoiselle ,
» je vous apperçus au sortir du couvent ,
» vous étiez infiniment modeste , rien ne
» déceloit en vous le sentiment de vos
» droits , vos charmes n'avoient que leur
» réalité propre , ils n'étoient point rele-
» vés par cet air de vanité que l'on prend ,
» & qu'on ne peut plus cacher dès que
» l'encens des hommes a décidé qu'on étoit
» belle. Je vous ai suivie depuis très-
» exactement , quoique sans paroître ; je
» me suis attaché à vos pas , j'ai examiné
» les regards que l'on vous adressoit ; je n'ai
» vu que mes deux rivaux qui vous aient
» rendu un hommage marqué , mais qu'ils
» sont encore loin d'avoir mérité de vous
» plaire ! j'ai lu leurs lettres. Quelle froi-
» deur ! quelle abondance d'esprit ! quelle
» sécheresse de sentiment. Est-ce ainsi que
» l'on doit vous aimer ? Non, Mademoisel-
» le, leur amour n'est qu'un caprice, & leur
» aveu est un outrage. J'en juge par mes
» sentimens qui me consomment , qui m'ô-
» tent l'esprit , & qui me laissent encore
» tant à craindre & à regretter. Je suis
» donc autorisé à croire que mes discours
» sont les premiers que vos oreilles puis-
sent

„ sent avouer. J'ai vu toujours que le pre-
 „ mier moment decidoit ; & quand je fais
 „ cette reflexion , je sens que mes idées. . .
 „ Ah ! Mademoiselle , je m'abuse , & je
 „ vous offense. Je me jette à vos genoux
 „ plein de confusion , je suis un témérai-
 „ re , un audacieux. Hélas ! qui ne le seroit
 „ à ma place : quel mortel est assez maître
 „ de son respect , pour s'empêcher de ba-
 „ lancer quelquefois entre une espérance
 „ bientôt détruite , & l'affreuse douleur
 „ de ne rien espérer ! Voilà mes sentimens
 „ & mon partage. Plaignez-moi , c'est un
 „ martyr horrible. Je puis vous jurer qu'il
 „ ne finira jamais. Peut-être que la pitié est
 „ dûe à un homme qui envisage toute sa
 „ destinée avec autant de résignation &
 „ d'amour. »

Lorsque le sentiment paroît avec tous
 ses avantages , il triomphe toujours ai-
 sément. Lucinde oublia ses premieres
 inclinations. L'esprit l'avoit d'abord sé-
 duite , la raison l'avoit ensuite entraî-
 née , mais l'amour a plus de charmes ,
 plus de pouvoir , plus de sympathie avec
 nous , & d'ailleurs elle trouvoit l'esprit &
 la raison dans l'objet de sa dernière préfé-
 rence. Elle relut la lettre , elle sentit que
 son bonheur commençoit. Elle regretta
 pourtant les douceurs tranquilles qu'elle

B

s'étoit promises avec le second inconnu. Elle éloigna cette réflexion pour ne s'occuper que de l'époux qu'elle venoit de choisir. Elle eût sur le champ prononcé l'arrêt qu'on attendoit d'elle ; une seule chose la retenoit ; c'étoit la crainte que la figure ne répondît point aux sentimens & à l'esprit. Elle n'exigeoit point de la beauté ; mais il lui eût été impossible de s'unir avec un homme que la nature auroit disgracié à cet égard. Cette répugnance étoit si forte qu'en se déterminant à répondre , elle ne put s'empêcher de la laisser paroître. Sa déclaration étoit même formelle. Elle étoit conçue en ces termes :

« Puisque je suis obligée de prononcer
 » entre trois amis également , quoique
 » différemment , faits pour plaire , je ne
 » prononcerai que pour montrer une sincérité
 » digne d'eux. Le premier m'a plu ,
 » le second m'a touchée , le troisième me
 » fixe : son amour décide mon choix ; c'est
 » le seul avantage qu'il ait sur ses rivaux ,
 » mais il suffit pour me décider. Je mets cependant
 » une condition à sa victoire : j'exige qu'il ait
 » une figure qui puisse ramener mes yeux sur lui
 » avec complaisance ; si la nature la lui a refusée ,
 » mon aveu est nul , & j'ai prononcé contre lui. C'est à
 » lui à s'examiner , pour ne pas risquer une

« entrevue qui nous affligeroit tous deux.
« Je serai jeudi prochain au bal de l'Opé-
« ra, j'y verrai volontiers l'homme esti-
« mable qui a su me plaire par ses senti-
« mens, s'il veut s'y trouver. »

La lettre étoit partie ; son cœur com-
mença à éprouver une agitation inconce-
vable. Elle yenoit de s'engager. Ses vœux
devoient être satisfaits, elle trouvoit un
homme qui l'adoroit, & qui lui convenoit ;
cependant elle étoit bien loin de cette plé-
nitude de satisfaction qu'il seroit naturel
de lui supposer. Il sembloit qu'elle pressen-
tît ce qui alloit bientôt lui arriver.

Elle étoit ce jour-là invitée à souper
chez une amie de sa maison : sa mère vou-
lut s'y rendre de bonne heure. Lucinde
comptant s'ennuyer, se plaignit de cette
impatience ; mais elle ne s'en plaignit pas
long-temps. Elle étoit à peine arrivée à la
porte de l'appartement, qu'elle apperçoit
une figure charmante, un jeune homme
extrêmement bien fait, à qui la nature a
prodigué toutes ses graces. Ce moment lui
donne une ame nouvelle. Il a fallu des let-
tres séduisantes pour la toucher ; ici un
seul regard l'enchaîne : son cœur vole au
devant du trait le plus rapide, il s'agit, ses
genoux tremblent, elle sent qu'elle
aime, qu'elle adore.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

Ses engagemens s'offrent bientôt à elle. Il n'est plus question de s'occuper des douceurs qu'elle s'en est promises : heureuse si elle pouvoit seulement y trouver des secours contre le charme fatal qui l'entraîne ! Elle se peint les sentimens , les douleurs , les reproches d'un homme qu'elle va rendre malheureux ; elle est effrayée de son injustice. Ses résolutions sont aussi promptes que ses remords ; elle se promet de détourner les yeux. . Mais que pouvoit-elle se promettre qu'il fût en son pouvoir d'effectuer ?

La passion a ses progrès inévitables ; les causes qui doivent l'irriter , s'arrangent quelquefois au mépris des efforts de la raison. Lucinde fut obligée d'apprendre tout le détail de la fortune , des espérances , du mérite du Comte de Volban. Il étoit dans une maison où on l'adoroit ; toutes les louanges qu'on lui donna , tout ce qu'on lui dit de lui eût suffi pour déterminer le cœur le moins tendre , comment Lucinde , déjà si éprise , eût-elle pu s'opposer à sa séduction ?

Elle n'étoit point placée à table à côté de lui ; elle ne put point lui parler ; mais elle le regarda souvent malgré sa résolution , & elle surprit quelquefois ses regards sur elle. On demanda des nouvelles à Volban, on lui fit des plaisanteries , on lui pro-

digua des louanges ; il répondit toujours avec cet esprit qui plaît , qui engage , qui va au cœur même en ne parlant qu'à la raison. Cette figure si attrayante s'animoit de concert avec les yeux qu'elle animoit elle-même ; mais il n'étoit réservé qu'à ceux de Lucinde d'y imprimer ce riant du plaisir , & ce tendre du sentiment que la régularité des traits exclut presque toujours , & qu'on n'attend point d'un beau visage. C'étoit un sujet de comparaison flatteuse , & par conséquent un dernier sujet de séduction. Avec combien de plaisir elle contempla l'ouvrage de ses regards ! avec combien de peine elle en eût arrêté les progrès , si elle avoit pu s'y résoudre !

Après le souper , ils se trouverent moins séparés. Volban lui adressa la parole. Ce qu'il lui dit n'étoit rien ; la réponse qu'elle fit leur prouva à tous deux qu'il n'y a plus rien d'indifférent , lorsqu'on a commencé à se plaire. Toute leur personne sembla s'être donné le mot. L'esprit , le cœur , les yeux , tout partit à la fois pour former cette intelligence , ce concert délicieux qui renferment toutes les déclarations , tous les sermens , toutes les certitudes de l'amour. Le mot n'en fut pas prononcé ; mais ils ne se souvinrent ni l'un ni l'autre qu'il existoit un mot consacré par la bou-

che des Amans. Leurs sentimens extraordinaires n'avoient plus besoin des signes usités.

Il fallut se séparer. Quelle contrainte ! quel moment pour Lucinde ! Avoit-elle assez dit qu'elle aimoit ? étoit-elle assez sûre d'être aimée ? Ce fut alors que ce mot, qui n'avoit point été proféré , revint à son esprit ; elle regretta de ne l'avoir point entendu , elle se reprocha de ne l'avoir pas employé. Dans l'abondance des premiers discours , on le néglige comme commun ou comme inutile ; dans l'absence , on le regrette comme nécessaire , comme indispensable.

Elle ne revit point Volban le lendemain , & le jour d'après étoit celui qu'elle avoit fixé pour son entrevue avec l'inconnu. Elle n'y pensa point sans frémir. Il ne lui étoit plus possible d'entretenir les espérances qu'elle avoit données ; mais elle ne s'en croyoit pas moins obligée de les respecter. Elle y sentoit son honneur engagé. Comment pourroit-elle se décider entre deux partis également combattus ? Enfin elle prit celui que la raison protégeoit le plus. Elle se rendit au bal : elle fut bientôt abordée par un Juge redouté. Le déguisement le plus galant cachoit ses traits. Lucinde n'avoit plus qu'une ressource.

M A L. 1757. 34.
 cors, c'étoit qu'il n'eût point cette figure,
 qu'elle avoit exigée. Pendant qu'il lui
 parloit, elle portoit des yeux sévères sur
 toutes les parties du visage, que le masque
 ne couvroit pas. Elle crut appercevoir des
 défauts, un teint livide, une joue creuse,
 des yeux léteints. Elle sentit redoubler son
 courage. Le masque la pressa de confirmer
 la réponse presque positive qu'elle avoit
 daigné lui faire; elle lui dit qu'elle ne
 s'expliqueroit qu'après qu'il seroit démas-
 qué. Vous savez nos conditions, conti-
 nua-t-elle. Elles sont bien dures, Ma-
 demoiselle, répondit-il; vous exigez une
 figure qui puisse vous plaire: on n'impose
 de pareilles loix que lorsqu'on est très-
 difficile; sans le secours de la vanité, je
 dois me croire perdu, & dans un moment
 tel que celui-ci, dans un moment où je
 vous adore, où ma destinée dépend de
 vous, puis-je avoir de la vanité? . . .
 Lucinde insistoit, & faisoit assez connoître
 qu'elle ne se rendroit qu'à ce prix. Je
 répugne à me démasquer, répondit l'in-
 connu, & vous concluez sans doute que
 je suis affreux? Je lis vos pensées dans vos
 yeux, votre ton froid les dévoile; je pour-
 rois peut-être les faire changer. Sans avoir
 de la vanité, sans y recourir, je m'imagi-
 ne que je ne suis pas indigne de paroître

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

devant vous , mais un motif délicat me retient ; je voudrois jouir sans distraction du plaisir que votre cœur m'a déjà préparé. Je suis connu de tout le monde ici , si j'ôte mon masque , une foule importune m'abordera bientôt. De grace , Mademoiselle , dispensez - moi Le parti de Lucinde étoit pris. Elle voulut passer dans un endroit écarté ; il la suivit plein d'impatience. Il prit ses mains , qu'il dévora. Voici , lui dit - il , le moment le plus doux , & en même temps le plus critique de ma vie. Prononcez sur mon sort , il ne peut plus dépendre que de vous Arrêtez , lui dit-elle , votre confiance me désespère ; épargnez-moi des transports qui ne peuvent plus que me confondre. J'ai été touchée de la lettre que vous m'avez écrite , j'ignorois mon cœur ; je vous ai choisi , j'ai cru vous aimer. Un instant m'a appris à me connoître , un instant m'a donné une ame nouvelle , & des remords. J'ai vu le Comte de Volban ; vous n'avez plus été aimé ; j'ai senti le trouble , la passion , l'asservissement. Il m'a parlé. Son amour étoit déjà égal au mien ; j'ai su ce qu'il sentoit , ce qu'il étoit , ce qu'il méritoit. Je n'ai rien de plus à vous dire : plaignez-vous ; cependant estimez-moi. Vous allez être malheu-

reux, vos peines troubleront mon bonheur. Cet aveu & ce regret sont le dernier effort de l'estime, dans un moment où le cœur vient de recevoir des loix. Vous l'aimez donc beaucoup, demanda l'inconnu, en serrant sa main d'une main tremblante ? Oui, je l'aime tendrement ; vous m'interrogez, je dois répondre sans dissimulation ; je l'aime autant qu'on peut aimer, je sens que ma tendresse sera immortelle. . Plaignez-vous, j'y consens. . . Ah ! je ne me plains point, dit-il en arrachant son masque, connaissez votre époux & mon bonheur. . . C'étoit Volban lui-même, & l'inconnu tout à la fois. Lucinde fit un cri que tout le monde put entendre ; le Comte eut bientôt changé sa surprise en transport. C'étoit lui qui avoit écrit les trois lettres. L'amour & l'expérience lui avoient suggéré ce *moyen infallible*. . . Il sçavoit que toutes les femmes naissent avec une sympathie secrète pour un objet quelconque ; il avoit essayé de montrer tous les caractères, tous les esprits, pour s'assurer une victoire certaine. . . Vous étiez bien né pour me plaire, lui dit tendrement Lucinde ; car vous m'avez plu sous toutes les formes que vous avez prises. . . Mon bonheur est d'autant plus grand, reprit-il amoureux, que je ne puis

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

avoir aucune sorte de scrupule. Mon artifice avoit ébranlé votre cœur ; mais c'est mon amour qui l'a vaincu. . . . Il n'a fait que confirmer votre victoire , répondit-elle , le charme de vos traits l'avoit déjà décidée. Ainsi vous êtes certain de tous mes sentimens. Les engagemens ordinaires sont formés par un seul lien , vous m'enchaînez par tous , vous réglez sur tout mon être.

Lucinde , maîtresse de son choix , se hâta de couronner un Amant adorable. Tout le monde admira un moyen aussi infaillible que nouveau.

V E R S

*Présentés à Madame B*** , le jour qu'elle permit à l'Auteur de lui donner les violons.*

Ja dormois cette nuit assez tranquillement ,
 Et je rêvois tout bonnement
 Que j'étois Roi. J'avois peine à le croire ,
 Ne sachant trop ni comment , ni pourquoi
 L'on avoit pu songer à moi
 Pour m'élever au faite de la gloire.
 Vous penserez aussi que j'étois fort content
 De mon destin. Pardonnez . . . Non, vraiment.
 Moi, Philologue, on disoit que j'étois l'ère

M. A. 1757.

35

Le rang, les dignités m'amusoient foiblement,
Et l'honneur de régner n'étoit contentement ;
Je desirois encor. Quand je vous vis paroître,
Tous les Amours vostigeoient sur vos pas ;
Leur Dieu me dit : Ami, je t'amène une Reine,
Et tout d'un temps vous posa dans mes bras.
Séduit alors par cette image vaine,
Comptant vous sentir près de moi,
Je m'écriai... Qu'il est bon d'être Roi !

ENVOI.

Voilà quelle est l'histoire de mon songe,
Charmante Iris, ce n'est pas fiction.
Aujourd'hui votre Roi, de cet heureux mensonge
Je goûte encor l'illusion :
Mais mon bonheur, hélas ! n'est que chimère ;
Si mon rêve se trouve assez vrai pour moitié,
L'Amour n'a pas cette même amitié.
Qu'il est pour moi la nuit dernière.
A Joinville.

LETTRE

De M. de Voltaire à M. T. . . .

MON cher & ancien Ami, de tous les
éloges dont vous comblez ce foible essai
sur l'Histoire Générale, je n'adopte que
Bvj

36 MERCURE DE FRANCE.

celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage. J'ai fait ce que j'ai pu toute ma vie pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie & de tolérance, qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuses racines dans le pays, où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avoit conduit, & où la reconnoissance & la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent. Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine qu'on ait imprimé à Genève dans cet essai sur l'histoire, avec l'approbation publique, que Calvin avoit une ame atroce, aussi bien qu'un esprit éclairé. Le meurtre de Servet paroît aujourd'hui abominable. Les Hollandois rougissent de celui de Barneveldt. Je ne sçais encore si les Anglois auront à se reprocher celui de l'Amiral Byng. Mais sçavez-vous bien que vos querelles absurdes, & enfin l'attentat de ce monstre Damien, m'attirent des reproches de toute l'Europe Littéraire ? Est-ce là, me dit-on, cette Nation que vous avez peinte si aimable, & ce siècle que vous avez peint si sage ? A cela je réponds (comme je peux) qu'il y a des hommes qui ne sont ni de leur siècle, ni de

leurs pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat & d'un insensé de la lie du peuple, n'est point l'effet de l'esprit du temps. Châtel & Ravallac furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnoient en France. Ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira ; & cela est si vrai , que j'ai lu une Apologie pour Jean Châtel & ses fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. Le dernier attentat a saisi d'étonnement & d'horreur la France & l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays romain, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Léman. Nous y faisons ce qu'on devroit faire à Paris, nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les Lettres sans cabale. Tavernier disoit que la vue de Lausanne sur le lac de Geneve, ressemble à celle de Constantinople ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est l'amour des Arts qui anime tous les honnêtes gens de Lausanne. On ne vous a point trompé quand on vous a dit qu'on y avoit joué Zaire, l'Enfant prodigue, & d'autres piéces, aussi-bien qu'on pourroit les représenter à Paris. N'en soyez point surpris, on ne parle, on ne connoît ici d'autre Langue que la nôtre. Presque toutes les

98 MERCURE DE FRANCE.

familles y sont Françoises , & il y a ici
autant d'esprit & de goût qu'en aucun lieu
du monde.

On ne connoît ici ni cette plate & ridicule
Histoire de la guerre de 1741 , qu'on a
imprimée à Paris sous mon nom ; ni ce
prétendu *porte-feuille trouvé* , où il n'y a
pas trois morceaux de moi ; ni cette in-
fâme rapsodie intitulée , *La Ruelle d'Or-
léans* , remplie des vers les plus plats & les
plus grossiers , que l'ignorance & la stupa-
dité ayent jamais fabriqués , & des inso-
lences les plus atroces que l'esfronterie
puisse mettre sur le papier. Il faut avouer
que depuis quelque temps on a fait à Paris
des choses bien horribles avec la plume &
le canif. Je suis consolé d'être loin de
mes amis , en me voyant loin de toutes
ces énormités , & je plains une Nation
aimable qui produit des monstres.

*A Monriem , près de Lausanne , 26 Mars
1757.*

O D E

A Mademoiselle . . .

CALME le feu de ton génie ,
Laisse reposer tes crayons ;

Favorise mon harmonie,
Sois sensible à mes tendres sons.



Quel illustre prix de mes veilles !
Quel avantage précieux,
Si je puis charmer les oreilles,
Comme tu sçais flatter les yeux !



De ton siecle tu fais la gloire,
Et tous nos neveux enchantés
Chériront ta noble mémoire
Dans tes ouvrages respectés.



Que mon foible hommage te touche ;
S'il te semble manquer d'ardeur,
C'est que mon infidelle bouche
Parle bien moins haut que mon cœur.



Mes doigts chancelent sur ma lyre,
Et je veux chanter tes talents :
Mais qui peut chanter ou décrire
Ce qui ne peut frapper les sens ?



Si j'entreprendois ta peinture,
Tracerois-je sans aucun fard
Si tu tiens plus de la nature,
Que tu n'es redevable à l'art ?

40 MERCURE DE FRANCE.

Les immortels à ta naissance
T'enrichirent de leurs faveurs ;
A leurs dons tu joins la science ,
Et les fruits ont suivi les fleurs.



De l'amour les Filles célestes ;
Les Grâces composent ta Cour.
Eh ! combien de vertus modestes
Ta grande ame dérobe au jour !



Ce qu'on sent & qu'on voit paroître ;
Au moins pouvons-nous l'admirer :
Ce que l'homme ne peut connoître ,
Il est contraint de l'adorer.

DE BRIE , *Ad.*

d'Arp.

ESSAI SUR L'OPERA ,

Par M. Algarotti , traduit de l'Italien. (1)

Sed quid tentare nocebit.

Quid. Metam. Liv. 1.

DE toutes les choses imaginées pour
créer du plaisir , il n'en est peut-être au-

(1) Cet Essai est déjà connu , mais la traduction est nouvelle : nous la donnons ici pour obliger nos Lecteurs qui n'ont point vu de M. Algarotti , & qui seront charmés

cune plus ingénieuse, que l'Opera. C'est là que la poésie, la musique, la danse, la peinture réunissent leurs attraits pour enchanter les sens, séduire le cœur, & faire illusion à l'esprit. Peut-être en est-il de l'Opera comme des machines les plus composées, dont l'effet dépend du concours harmonique de toutes leurs parties, à une même fin. Il n'est donc pas étonnant que dans un temps où l'on s'occupe peu du choix du sujet, où presque personne ne songe à faire exprimer les paroles par la musique, où (qui) que ce soit enfin ne travaille à mettre de la vérité dans la manière de chanter & de déclamer, non plus qu'à lier les danses au sujet, & à décorer le théâtre convenablement, il n'est pas étonnant, dis-je, que l'illusion étant évanouie, un spectacle, qui par sa nature devoit être la plus agréable, soit devenu de tous le plus ennuyeux, & que l'Opera ait éprouvé la censure de ceux qui voudroient voir en toutes choses l'imagination d'accord avec la raison.

Pour remédier à un tel désordre, on devroit commencer avant tout, par donner de nouvelles loix, s'il est permis de parler ainsi, à tout l'empire musical; il de le lire dans une version que nous croyons fidelle,

42. MERCURE DE FRANCE.

faudroit que chacun fût mis à la place qui lui convient ; & que l'on prévînt tous les obstacles qu'éprouvent le Maître de musique , & plus encore le Poète qui devroit être au dessus de tout ; il faudroit enfin concilier tous aux prétentions de chacun des virtuoses , & aux disputes qui s'élèvent entre eux , plus difficiles à décider , que la présséance des ministres dans un congrès.

Du Sujet.

Après que l'on aura établi une bonne discipline sur le Théâtre, la première chose que l'on doit bien considérer , c'est le choix du sujet ; chose plus importante qu'on ne le croit communément : delà dépend le succès du Drame ; c'est la base de l'édifice , la toile sur laquelle le Poète a tracé & dessiné le tableau , dont une partie doit être coloriée par le Compositeur , & l'autre par le Maître des ballets : le Poète doit les guider tous deux , ainsi que ceux qui sont chargés du soin des habillemens ; c'est lui qui conçoit le tout ensemble du Drame , & les parties qu'il n'exécute pas , n'en doivent pas moins être conduites par lui.

Les sujets des Opera étoient autrefois tirés de la mythologie : tels sont la Danaë , l'Enridice , l'Ariane d'Otterio Ri-

nucini ; ce sont les premiers de nos poëmes en musique , représentés vers l'an 1600 : je ne parle point de la fable d'Orphée avec accompagnement d'instrumens , par la Polizien , ni de cette fête mêlée de danses & de musique , composée à Tortone , par Bergonce Botta , pour Galéas Duc de Milan , & Isabelle sa femme ; non plus que d'une sorte de Drame représenté à Venise , devant Henri III , & mis en musique par le célèbre Zarlin : toutes ces représentations n'étoient que l'ébauche de notre Opéra.

Ces Drames se représentoient seulement dans les Cours des Princes , & dans les Palais des Grands , à l'occasion de leurs mariages. Ils étoient ornés de diverses machines , de chœurs , de danses , de ballets mêlés avec le chœur , & d'autres instrumens , qui se lioient au sujet , ainsi qu'on le voit encore sur le Théâtre de France , où l'Opera fut transplanté par le Cardinal Mazarin.

Ce spectacle ayant été ensuite abandonné à des troupes mercénaires , il ne put se maintenir longtemps avec tant d'appareil & de splendeur. Les gages des Musiciens étoient petits dans les commencemens : une certaine Chanteuse fut surnommée la *cett vingt* , pour un pareil nom-

44 MERCURE DE FRANCE.

bre d'écus , qu'on lui donna dans un carnaval. Bientôt les prix furent excessifs ; on abandonna les sujets de la fable , on employa ceux de l'histoire : au lieu de ces machines si coûteuses , on introduisit dans les entr'actes des intermedes, & ensuite de simples ballets.

Il est vrai que cet usage n'est pas sans inconvéniens tant dans les sujets fabuleux , que dans les historiques. Les premiers, par le grand nombre de machines & par l'appareil qu'ils exigent , resserrent le Poëte dans un trop petit espace ; en sorte qu'il ne peut ni développer sa fable convenablement , ni faire agir dans une certaine étendue les caracteres & les passions ; chose nécessaire dans un Opera , qui n'est au fonds qu'une Tragédie récitée en musique, ainsi que les Tragédies Grecques.

En effet , les Opera François , sans parler de nos premiers Poëmes , ne sont le plus souvent qu'une enfilade de Madrigaux , & quelques-uns ont plus l'air d'une Mascarade que d'un Drame : aussi un homme d'un goût un peu sévère a dit en France , que l'Opera étoit le grotesque de la poésie.

D'un autre côté les sujets historiques pèchent par une trop grande sévérité , & il est bien difficile de trouver des divertis-

semens qui puissent s'y lier : comment introduire un ballet de Romains dans un sujet tiré de leur histoire ? Peut-être une gigue dansée dans le Caton d'Utique , par les soldats légionnaires , sera-t'elle moins ridicule qu'une forlane de Barcarole ? mais elle n'en sera pas moins postiche & déplacée , ne pouvant naître du sujet , ni faire partie de l'action.

La qualité essentielle du sujet est sans doute qu'il contienne une action connue , grande , intéressante , & assez merveilleuse pour que les yeux & les oreilles soient enchantés de toutes parts , & que l'empire de l'Opera étende ses limites plus loin qu'il n'a fait jusqu'ici. Il faut que ce sujet propre à intéresser , soit mêlé non seulement d'air & de duo , mais encore de trio , de quatuor , de chœurs , de danses , de variétés , de décorations & de spectacle ; en sorte que toutes ces choses naissent du fonds de l'action & soient au poëme , ce que de sages ornemens sont à la bonne architecture.

Tels sont à peu près la Didon & l'Achille à Scyros de l'illustre Métastase ; les scènes les plus passionnées y sont mêlées de festins , de chœurs , d'embarquemens , d'embrasemens , de combats : tel seroit Montézuma pour la grandeur & la nou-

veauté du sujet : on y pourroit faire parade de tout ce que l'Amérique a de rare & de magnifique par comparaison avec l'Europe. (1) Armide & Roland seroient encore très-propres pour ce Théâtre. Les prestiges de la magie s'y trouvent unis au jeu des plus grandes passions : on en peut dire autant d'Enée à Troie , & d'Iphigénie en Aulide : une grande variété de spectacle y seroit soutenue par les merveilles de la poésie de Virgile & d'Euripide. Il est aisé de trouver d'autres sujets d'une égale fécondité. Quiconque sçauroit avec discernement faire un choix de ce qu'il y a de bon dans les sujets fabuleux qu'on employoit autrefois , feroit à peu près à l'Opera ce que Machiavel prétend qu'on doit faire dans les états , lorsqu'il dit que pour les maintenir , il faut les ramener vers leurs principes.

De la Musique.

Si quelque Faculté ou quelque Art en a besoin , c'est surtout la musique , tant elle a dégénéré de son ancienne gravité , & est devenue , comme on l'a dit autrefois , *effeminata & impudicis modis facta.*

(1) Montézuma fut choisi pour sujet d'un Opera représenté avec la plus grande magnificence sur le Théâtre royal de Berlin.

La principale cause de ce désordre est que le Compositeur veut travailler pour lui, & plaire comme Musicien : il ne sçauroit se persuader qu'il doit être subordonné, & que la musique ne peut atteindre à son plus grand effet qu'en qualité de compagne & d'auxiliaire de la poésie. Son office est de disposer l'ame à recevoir les impressions des vers, d'exciter des émotions analogues aux idées particulières & déterminées produites par le Poëte, & d'ajouter enfin une vigueur & une énergie nouvelles au langage des Muses. La critique faite depuis long-temps contre l'Opera sur ce que les personnages y meurent en chantant, a pris sa source dans le peu d'accord du chant avec les paroles. Si les cadences & les roulemens ne troubloient pas le langage des passions, si la musique étoit d'accord avec elles, on ne trouveroit pas plus de ridicule à mourir en chantant qu'en déclamant des vers ; & enfin s'il y avoit quelque défaut de vraisemblance à réciter en musique, on en est assez dédommagé par les beautés qui en résultent. On sçait qu'autrefois les Poëtes étoient en même temps Musiciens ; alors la musique vocale étoit telle, qu'elle devoit être dans la véritable institution, une expression plus animée des penses & des affections de l'ame :

48 MERCURE DE FRANCE.

aujourd'hui que les deux sœurs, la poésie & la musique, marchent séparément, il arrive souvent que l'une ayant à colorier ce que l'autre a dessiné, elle emploie à la vérité des couleurs brillantes, mais aux dépens de la régularité des contours.

La symphonie ou ouverture de l'Opera toujours composée d'un mouvement grave & de deux allégro, peut être comparée aux exordes des Ecrivains médiocres qui roulent toujours sur la grandeur du sujet & la petitesse de leur génie, & que l'on peut placer indifféremment à la tête de quelque ouvrage que ce soit. Cette sorte de symphonie devrait au contraire faire partie de l'action, ainsi que l'exorde du discours, & préparer l'auditeur à recevoir les impressions du drame même : une ouverture qui annonce la mort funeste de Didon, doit être différente de celle qui nous dispose à voir les appas de Thétis & Pelée.

Les Maîtres de Musique s'occupent peu aujourd'hui du récitatif, comme s'il n'étoit point propre à faire plaisir ; cependant on se souvient encore de certains traits de simple récitatif, qui remuoient l'ame, plus que n'a fait aucune Ariette de nos jours. Si les récitatifs dans la chaleur de la passion, étoient plus souvent accompagnés d'instrumens, sans doute ils auroient plus de

de chaleur & de vin : en effet , quoi de plus merveilleux que l'effet du troisieme acte de la Didon de Vinci ? Depuis ces vers *Va crescendo il mio tormento...* jusqu'à la fin , tous les récitatifs sont accompagnés ; & même en suivant cette maniere , il y auroit moins de disproportion entre la marche du récitatif & celle des Ariettes : elle est telle aujourd'hui que l'on croit voir quelqu'un qui , en marchant , détache de temps en temps des sauts & des entrechats. Peut-être pour parvenir à ce point , on feroit mieux de charger moins les Ariettes d'accompagnemens , on feroit moins briller les dessus qui couvrent les voix , on multiplieroit les violoncelles , on rétablirait les luths & les harpes , ainsi que les dessus de viole qui remplissoient autrefois l'intervalle entre les violons & les basses , & qui ajoutaient à l'harmonie. Les ritournelles feroient plus courtes , & il conviendrait dans quelques occasions , par exemple , dans les airs de fureurs , de les bannir tout-à-fait : n'est-il pas contre toute vraisemblance qu'un personnage en colere attende patiemment la fin de la ritournelle pour s'abandonner à la passion dont il est agité ?

Ce seroit encore une variété , & un plaisir nouveau de faire accompagner les

C

Mercur

511³ - 1757,5

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

M A I. 1757.

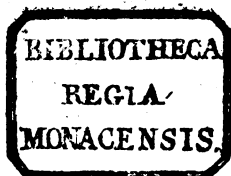
Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Contry.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

LE Bureau du *Mercur*e est chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du *Mercur*e, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, Auteur du *Mercur*e.

Le prix de chaque volume est de 36 sols ; mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le *Mercur*e par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le *Mercur*e, écrivent à l'adresse ci-dessus.

A ij

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste , en payant le droit , le prix de leur abonnement , ou de donner leurs ordres , afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis , resteront au rebut.

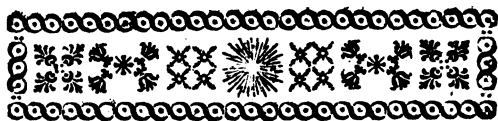
Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi , Mercredi & Jeudi de chaque semaine , après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres , Estampes & Musique à annoncer , d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure , les autres Journaux , ainsi que les Livres , Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay,





MERCURE DE FRANCE.

M A I. 1757.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V E R S

Contre le proverbe, tous Songes sont mensonges.

CERTAIN proverbe dit qu'un songe
Est presque toujours un mensonge :
Et moi , Philis , je suis prêt à prouver ;
Sur ce que je viens d'éprouver ,
Que dans l'égarement où le sommeil nous plonge
On voit souvent la vérité
S'unir avec la fausseté.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Cette nuit, dans les bras d'un repos agréable,
J'imaginois qu'un peu moins intraitable,
Vous approuviez le plus sincère amour,
Et que d'un aimable retour
Vous récompensiez ma confiance.

J'étois à vos genoux, & mes tendres soupirs
Vous peignoient avec éloquence,
Philis, toute la violence
De mes feux & de mes desirs.

Je voyois dans vos yeux l'aurore des plaisirs
Qui souvent font la récompense
D'une longue persévérance,

Et je vous inspirois un peu de cette ardeur
Que vous avez allumé dans mon cœur.

J'étois heureux enfin : mais, hélas ! ma Bergère,

Le sommeil d'une âile légère,

En me quittant a détruit mon bonheur ;

Je vous retrouve aussi sévère,

Et je n'en ai pas moins d'ardeur.

Avouez maintenant que souvent dans un songe

La fiction s'unit à la réalité ;

Mon bonheur, voilà le mensonge,

Ma tendresse pour vous, voilà la vérité.



LE MOYEN INFALLIBLE,

ANECDOTE.

LUCINDE entroit dans le monde. Le couvent l'avoit ennuiée, ses parens étoient résolus à la marier, il ne manquoit qu'un parti convenable. Elle ne devoit pas attendre long-temps : du bien, de la naissance, de la beauté, lui donnoient le droit de choisir; ses parens lui en laissoient la liberté, tout le monde en étoit instruit, les yeux étoient fixés sur elle, & les Amans abondoient.

Lucinde n'avoit point encore de caractère décidé. Toutes les qualités dans les hommes pouvoient la subjuguier. Assez vaine pour devenir aisément coquette, assez raisonnable pour se laisser entraîner insensiblement par une raison aimable & éclairée, assez sensible pour recevoir la loi de la sympathie & de la passion, son cœur étoit réservé à celui qui sauroit lui rendre plus agréable la sorte de conformité qu'il pourroit avoir avec elle.

Elle avoit à peine paru dans quelques maisons, qu'elle reçut ce billet singulier.

« Trois amis osent, Mademoiselle,

A iv

3 MERCURE DE FRANCE:

» vous déclarer une passion que vous avez
» fait naître dès le premier instant. Ri-
» vaux sans jalousie , parce qu'ils sont
» Amans délicats , ils sont résolus à ne se
» point montrer : vous ne connoîtrez leur
» passion que par leurs lettres , & il n'y
» aura que celui que vous daignerez dis-
» tinguer , qui pourra se faire connoître.
» Leur naissance & leur fortune sont éga-
» les , il n'y a que leurs caractères qui dif-
» fèrent. Il est impossible qu'un des trois
» n'ait pas quelque conformité avec vous ;
» c'est donc vous offrir l'époux qui vous
» convient. Ayez la bonté de considérer ,
» Mademoiselle , que par ce moyen vous
» pourrez vous décider sans peine & promp-
» tement. Nous nous flattons que vous dai-
» gnerez faire cette réflexion , & que tou-
» chée de ce qu'elle peut avoir d'agréable ,
» vous aurez la complaisance de lire nos
» lettres , qui ne seront point répétées , &
» de répondre à celle qui aura produit le
» plus d'effet sur vous. »

Lucinde éprouva une sorte de treffaillement en lisant ce billet. Trois Amans du premier coup ! Le miracle ne commençoit point à elle ; mais elle sortoit du couvent , le monde lui étoit imparfaitement connu , & le nombre des conquêtes avoit encore le droit de l'étonner.

Elle rêva beaucoup. Bien des filles n'auroient pas tant rêvé. Elles auroient pensé tout de suite à choisir un mari parmi les trois concurrens , & à se prêter humainement aux sentimens des deux autres pour les consoler du refus. Elle reçut le lendemain la première épitre.

« Vous m'avez vendu cher , Mademoi-
» selle , le plaisir d'admirer tout ce que la
» nature peut offrir d'aimable dans une
» femme : je n'oserois pas le dire tout haut,
» je vous adore ; c'est la plus étrange mé-
» tamorphose qui pouvoit jamais se faire
» en moi ; je ne m'en plains point , Made-
» moiselle. Quand j'ai formé la résolution
» de n'aimer jamais , je ne vous connoissois
» pas : j'avois une fausse idée de l'amour
» & de la coquetterie : je croyois que l'un
» renfermoit toutes les peines , & l'autre
» tous les plaisirs ; c'étoit une erreur de
» dix années , vous l'avez dissipée en un
» moment : vous m'avez donné les vérita-
» bles idées , & je ne vous vois plus , je ne
» vous rencontre plus , que je ne sente
» que le vrai bonheur est dans un attache-
» ment sincere. Cependant je ne suis
» point résolu à me livrer uniquement aux
» douceurs de la passion : il est des plaisirs
» délicieux qu'on peut leur associer ; &
» en m'offrant à vous , en voulant vous

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

» engager , mon dessein est de vous asso-
» cier vous-même au système de bonheur
» qui se forme dans ma tête de ce que je
» sens & de ce que j'ai éprouvé. Avant
» de pénétrer dans les mystères de la phi-
» losophie (car vous verrez qu'il en entre
» beaucoup dans mon système), permet-
» tez-moi de satisfaire , tant pour vous
» que pour moi , aux droits de la nature
» & de l'amour-propre. Lorsque l'on s'en-
» gage avec un homme , on veut sçavoir
» comment il est fait , ce qu'il est , ce qu'il
» possède , quel est son rang , sa naissance ,
» &c. & tout Philosophe que peut être un
» Amant , il est flatté de pouvoir ajouter
» des titres de recommandation à son
» amour & à son caractère. Je vous dirai
» donc naturellement , Mademoiselle ,
» qu'exceptez-vous , il n'y a point de fem-
» me qui soit en droit de mépriser mon
» hommage à titre de supériorité. Cela
» renferme tout , & vous voyez déjà qu'à
» cet égard vous ne pouvez rien trouver
» de mieux que moi. Entrons à présent en
» matière , & voyons si les propositions
» que j'ai à vous faire m'abusent par leur
» air de singularité. Je vous aime , je vous
» l'ai dit ; que demanderoit à ma place
» tout autre Amant que moi ? de vous
» plaire , de vous voir sensible à ses soins :

„ après l'avoir obtenu , que souhaiteroit-il
 „ encore ? à quoi voudroit-il borner son
 „ bonheur & le vôtre ? Une tendresse ex-
 „ trême , une constance mutuelle , une
 „ plénitude d'amour borneroient ses vœux
 „ & ses idées. Je ne disconviens pas que ce
 „ bonheur ne soit assez grand , mais il
 „ s'altère par l'uniformité des sensations ,
 „ on ne peut que répéter ce qu'on s'est dit ,
 „ on ne peut que voir renaître les mêmes
 „ soins, les mêmes discours, les mêmes
 „ plaisirs. Ce que j'imagine, en laissant sub-
 „ sister toute cette même félicité, en con-
 „ tribuant à la former, augmente infini-
 „ ment le cercle de ses parties diverses, &
 „ leur assure une consistance, une solidité
 „ dont le défaut ruine toutes les passions.
 „ Mon système fondé sur ce que j'ai vu ,
 „ ajoute aux plaisirs par la diversion, &
 „ prévient le dégoût par la liberté. Je
 „ voudrois qu'unis ensemble, nous con-
 „ servassions le droit de vouloir plaire à
 „ tous les autres yeux, que nos plaisirs
 „ fussent nos sermens, que notre constance
 „ ne fût point un devoir, que nous puis-
 „ sions nous refuser des confidences, nous
 „ faire de petites trahisons, nous permet-
 „ tre tantôt une courte absence, tantôt
 „ une légère infidélité; je voudrois enfin
 „ que nous pussions nous conduire récipro-

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

» proquement d'après les mouvemens
» accidentels de notre cœur , en respec-
» tant cependant les nœuds nécessairement
» indissolubles qui nous lieroient l'un à
» l'autre. Cette façon d'aimer a un nom
» dans le monde , que vous lui donnerez
» peut-être vous-même ; on appelle cela
» coquetterie : j'avoue en effet qu'il peut
» y avoir des engagemens plus respecta-
» bles ; mais il ne s'agit pas à notre âge
» d'une tendresse parfaite , nous devons
» songer à nous assurer un bonheur parfait.
» Ces modèles d'Amans que l'on admire ,
» sont inconnus au monde , perdus pour
» lui , étrangers partout. Qu'ils ayent tou-
» tes les plus belles qualités , le plus rare
» mérite , tous les talens , tous les avanta-
» ges , l'univers les ignore , leurs amis
» même les discernent à peine en eux ; ils
» ne goûteront jamais cette gloire si douce
» de la célébrité , une éternelle indifférence
» leur ravit le plaisir de s'estimer & d'en-
» tendre des louanges. De bonne foi , de
» pareils engagemens , s'ils sont les plus
» estimables , sont-ils les plus doux , les
» plus convenables ? Ah ! Mademoiselle ,
» ne perdons point de vue notre amour-
» propre ; les plaisirs qu'il peut nous pro-
» curer méritent d'entrer en balance avec
» nos sentimens les plus tendres. Il est

» bien glorieux d'enflammer tous les jours
» de nouveaux objets , d'être cité partout ,
» de recevoir l'encens le plus pur , & de
» faire la destinée de mille cœurs , sans
» compter qu'une variété d'amusemens
» tourne nécessairement au profit du sen-
» timent dont on est préoccupé. On évite
» par-là l'uniformité , cette cause si inévit-
» ble du dégoût & de l'ennui : on se retrou-
» ve avec plus de plaisir , on se rejoint
» avec plus d'impatience , fruit délicieux
» des preuves qu'on vient d'avoir de son
» mérite & du surcroît de confiance que
» ces preuves ont ajouté à la confiance
» qu'on avoit déjà. . . . Vous recevriez un
» volume au lieu d'une lettre , si je vou-
» lois justifier entièrement le plan que je
» me suis tracé. Votre imagination n'est
» pas assujettie à des bornes comme la
» mienne. C'est à elle à vous peindre un
» bonheur ignoré & inexprimable. Con-
» sultez la, Mademoiselle: il ne faut jamais
» se décider pour ou contre une chose ,
» qu'après que l'imagination s'est épuisée
» sur ses défauts & sur ses agrémens. Si
» mon caractère & ma proposition vous
» plaisent , vous ferez la maîtresse d'épou-
» ser ou de n'épouser pas. Assez amoureux
» pour pouvoir supporter le titre de mari ,
» assez délicat pour souhaiter de ne devoir

14 MERCURE DE FRANCE.

„ votre constance qu'à votre goût , je n'ai
„ sur cela aucune volonté. Je crois pour-
„ tant , tout bien considéré , qu'en ne se
„ mariant point , on conserve un peu da-
„ vantage le caractère d'Amant. Décidez ,
„ Mademoiselle , je veux déjà tout ce que
„ vous voudrez. „

Cette lettre étoit bien capable d'exciter les réflexions d'une fille qui avoit de la vanité. Quel champ de douceurs & de gloire ! Le cœur y trouvoit tous ses plaisirs , l'amour-propre tous ses avantages ; la raison ne défendoit pas de l'envisager avec complaisance , elle invitoit au contraire à y promener ses regards & ses desirs. La raison interdit la passion & prescrit le sentiment ; quel moyen plus sûr de lui obéir que de préférer un engagement où le cœur toujours distrait ne pouvoit jamais qu'être effleuré ? Ses idées s'étendirent ; elle vit d'un côté vingt conquêtes brillantes , & de l'autre un Amant aimable , célèbre , volage & fidele : dans le cas de l'option , elle eût encore trouvé beaucoup de plaisir à choisir ; quel bonheur de pouvoir réunir tous les plaisirs , toutes les voluptés ! Elle crut que son choix étoit fait , & elle passa une nuit délicieuse. C'étoit pour la première fois qu'elle interrogeoit son cœur. Le premier goût qu'en

nous inspire est toujours le seul dont nous nous croyons capables.

La seconde lettre étoit conçue en ces termes :

« Ce n'est point un époux que je vous
» présente, Mademoiselle, en vous déclara-
» rant les sentimens que vous m'avez ins-
» pirés. Je serois très-flatté de le devenir,
» c'est toute mon ambition ; mais je n'en
» veux point prendre le titre, parce que
» je n'en aurai jamais le caractère. Per-
» mettez-moi de me faire connoître, je
» me flatte d'y gagner. Le temps de vous
» établir est arrivé, Mademoiselle ; c'est
» le vœu de vos parens, c'est le vôtre
» peut-être. Cette circonstance autorise
» ma déclaration, puisque c'est d'un mari
» qu'il est question, je crois pouvoir me
» présenter ; mais encore une fois, ce n'est
» point pour en prendre jamais le titre
» avec vous. Daignez examiner mes rai-
» sons. Un mari est un homme qui veut
» gouverner ; je veux au contraire que l'on
» me gouverne. J'ai des inclinations pa-
» resseuses, & l'imagination très-bornée
» pour tout ce qui est plaisir : avec une
» femme aimable, je les goûterai tous sans
» avoir la peine d'en faire naître aucun ;
» tout ce que vous imaginerez me devien-
» dra agréable. Vous m'animerez, vous

18 MERCURE DE FRANCE.

» me donnerez vos idées, vos goûts, vous
» me plierez à votre humeur, sans être
» obligée de vous faire obéir par aucune
» violence. Mon bonheur vous apprendra
» ma docilité & le prix de vos bienfaits.
» Il sera juste qu'à mon tour je contribue
» à la douceur de notre commerce : les
» moyens que j'y puis employer ne vous
» paroîtront d'abord ni bien sûrs, ni bien
» agréables ; mais il viendra un temps où
» votre esprit naturellement réglé & capa-
» ble de réflexion, volera de lui-même au
» devant d'eux. Vous entendez que je
» veux vous parler de la raison. La mienne
» est douce, parce qu'elle est éclairée. La
» nature me l'a donnée à la place de cette
» sensibilité qui nous rend précieux dans la
» société ; elle se communique comme le
» plaisir, & j'ai vu quelquefois des per-
» sonnes très-vives, très-enjouées, quitter
» le plaisir pour venir en partager les dou-
» ces lumières. Vous jouirez comme moi
» de ses avantages, elle ne sera plus que
» pour vous ; tout ce que j'en tirois pour
» les autres vous sera réservé. Dans le
» bonheur le plus constant, dans la vie la
» plus brillante, il y a toujours de petites
» nuances tristes qui ne peuvent être effa-
» cées que par la main de la raison, ce
» n'est point un malheur particulier, c'est

« une fatalité générale ; j'ai même observé
« qu'on en étoit moins dispensée , à pro-
« portion qu'on étoit plus aimable. Vous
« êtes donc condamnée à éprouver plus de
« vicissitudes qu'une autre , vous serez
« alors bien flattée de pouvoir trouver ,
« pour ainsi dire , en vous-même de
« promptes ressources contre de petits
« chagrins qui gâtent tout. Je dis que vous
« les pourrez trouver en vous-même , par-
« ce que je vous aurai accoutumée à pui-
« ser dans mon esprit comme dans le vôtre,
« à disposer de toute ma raison , à préve-
« nir même le besoin de vous en servir ,
« par le ton que j'aurai d'abord pris avec
« vous. Vous êtes assez jeune , Mademoi-
« selle , pour qu'on puisse vous parler de
« l'avenir , de ce temps qui étonne lorsqu'il
« arrive , qui afflige lorsqu'il est arrivé ,
« parce qu'on n'a jamais voulu penser
« que la jeunesse & les agrémens n'étoient
« pas éternels. Permettez-moi de vous tra-
« cer un léger tableau des révolutions de
« ce temps inévitable. Pendant les jours
« heureux de la vie , les plaisirs tiennent
« lieu de tout ; ils emportent loin de la
« situation présente ; ils sauvent tous les
« chagrins , lient à tous les objets , & rem-
« plissent toute l'imagination , s'ils ne rem-
« plissent pas tout le cœur : mais ce temps

18. MERCURE DE FRANCE:

» si doux n'est séparé d'un autre très-triste
» que par un espace bien court. Ces mêmes
» plaisirs , si agréables , hâtent encore un
» avenir cruel ; les maladies & la vieillesse
» les suivent , les chagrins prennent leur
» place. Quel changement de scene & de
» situation ! l'esprit même change avec les
» objets qui l'agitoient si doucement ; si
» l'on éprouve encore des desirs , l'humiliante impossibilité de les satisfaire en fait autant de supplices ; si les idées se conservent encore un peu riantes , à peine a-t-on voulu les suivre , qu'on éprouve toute la difficulté que peut opposer à leur réalisation , une machine fatiguée & paresseuse , un monde inexorable qui ne nous compte plus pour rien , lorsque nous ne sommes plus bons à tout. L'assé & honteux de faire une sorte de métier , on prend le parti de la retraite ; on compte sur quelques amis , on espère voir remplir le vuide par leur société ; mais reste-t'il des amis à ceux qui dans les hommes n'ont jamais cherché que des témoins & des compagnons de leurs plaisirs ? On éprouve un abandon général , & le désespoir & souvent l'injustice suivent de près une expérience affreuse. La raison prévient ce malheur , auquel il n'y a point de remède : elle accoutume

» de bonne heure à penser , à être seul , à
» se passer des hommes. Voilà , Mademoi-
» selle , ce que j'avois à vous dire sur l'iné-
» vitable révolution des idées & des an-
» nées ; je ne crois point absolument vous
» parler une Langue étrangere , sans doute
» il vous est déjà échappé quelques réflexions sur cet objet important. Si le tableau vous frappe , le sort de mes sentimens est assuré. Quel triomphe pour moi ! je vous devrai à votre raison , aux services que je puis vous rendre. Toute ma vie sera délicieuse ; vous aurez commencé par me faire goûter des plaisirs inconnus à mon cœur , vous en aurez rempli les intervalles par l'estime , la confiance , l'usage de mes conseils , & vous finirez par me devoir vos dernières consolations & vos derniers plaisirs. Quel triomphe ! encore une fois , Mademoiselle ; s'il m'est impossible d'en peindre tous les charmes , il m'est bien doux de les sentir comme je fais. J'insiste sur cela , parce que parmi plusieurs objets que l'on peut préférer , on se détermine quelquefois pour celui que l'on peut rendre plus heureux. »

Oui , s'écria Lucinde , après avoir lu ; c'est pour vous que je veux me déterminer ; ce n'est point une préférence : mon bon-

20 MERCURE DE FRANCE.

heur dépend désormais de mon choix. Quelle raison admirable , quel art de persuader ! Je serai donc vertueuse toute ma vie , j'aurai un guide , un ami , un consolateur , dont tous les discours couleront dans mon ame , & y entretiendront une paix inaltérable. Dans tous les temps , dans tous les lieux je jouirai de moi , de ma raison , de mon existence. Quel trésor ! c'est en le saisissant que je veux le mériter. L'amour est doux , continua t'elle , la coquetterie a des charmes , on m'offroit ces deux plaisirs dans la première lettre , mais tout passe , la raison seule ne passe pas ; elle nous fait un état tranquille au milieu même des chagrins. L'amour s'épuise , les charmes s'envolent , à peine sont-ils disparus qu'on commence une nouvelle vie bien longue , bien triste. Lorsqu'on n'a pas sçu la prévoir , & amasser des provisions , on se voit seule au milieu d'un désert immense , on essnie les injustices , les reproches de la raison , les mépris plus cruels des hommes ; on ne souhaite plus que la mort , & tout la fait souhaiter. Non , ne préférons point des plaisirs si peu durables à des biens qui doivent durer toujours ; & d'ailleurs l'amour que j'ai inspiré est bien foible ; c'est peut-être tout celui que les hommes peuvent

sentir. Que je serois folle de balancer entre deux Amans , dont l'un rend à peine à mes charmes ce qu'il leur doit , & l'autre peut m'élever à mes yeux au dessus même de la gloire d'être belle ! . . Elle alloit dans le premier mouvement se livrer à toute sa séduction , lorsqu'elle reçut cette troisième lettre.

« J'ai laissé parler mes amis les pre-
» miers , Mademoiselle , ils risquoient
» moins que moi à s'expliquer. Leur bon-
» heur ne dépend pas uniquement du suc-
» cès de leurs vœux , ils peuvent trouver
» dans la chaîne des objets de quoi se
» consoler de vos refus. Mais, moi quel sera
» mon recours , si vous adorer n'est pas un
» titre pour vous plaire. Je suis bien per-
» suadé , qu'après vous , il n'y a plus rien
» dans le monde qui puisse me toucher.
» J'ai senti qu'il se faisoit en moi une révo-
» lution extraordinaire. Un doux frémis-
» sement en vous voyant , pour la premie-
» fois , une prédilection décidée pour tous
» les lieux où je puis vous rencontrer , une
» confusion de toutes mes idées , un dé-
» goût de tous mes amis , un accablement,
» un ennui profond , lorsque l'on me dis-
» trait de mon amour : voilà ce que j'ai
» senti. Ces signes ne sont jamais équivo-
» ques dans un homme qui a vécu comme

22 MERCURE DE FRANCE.

„ j'ai fait. Il faut , Mademoiselle , que
„ vous me permettiez de rougir devant
„ vous des premiers égaremens de mon es-
„ prit ; ils contribueront à vous faire en-
„ core mieux juger des sentimens de mon
„ cœur. Mais non , vous ne m'es-
„ timeriez plus ; de coupables engagemens
„ d'innombrables infidélités laisseroient
„ dans votre imagination une trace éter-
„ nelle. Quelle étoit mon erreur , ou
„ plutôt mon infortune ! Pourquoi un cou-
„ vent receloit-il tant de charmes ! J'au-
„ rois appris en vous voyant , que le
„ bonheur est dans l'amour , & que l'amour
„ est dans les transports d'un cœur qui es-
„ time autant qu'il aime. Hélas ! pendant
„ qu'on vous écartoit du monde où vous
„ deviez régner en souveraine , je servois,
„ dans la foule peut-être , des coquettes
„ méprisables ; j'avois l'imbécillité d'en
„ compter le nombre , & ce nombre fai-
„ soit toute la gloire que je connus. J'en
„ rougis , mais l'amour n'est point vengé ;
„ il faut que j'expie l'erreur de mes sens
„ par l'ardeur la plus immodérée. Qu'un
„ moment m'a rendu cette résolution faci-
„ le ! Il n'a fallu que vous voir pour vous
„ aimer. Mais , Mademoiselle , ce mot
„ dont je me fers , répété partout , & sou-
„ vent trop fort pour ce qu'on sent , ne

rend point ce que vous m'inspirez. Je
ne vis plus, j'abandonne mes affaires,
mon ambition, tout ce qui me flattoit,
tout ce qui me touchoit pour ne m'oc-
cuper que de vous, & ce n'est pas que
le charme de l'espérance & des desirs me
fasse une occupation plus douce; je n'at-
tends rien de mon amour: il me remplit,
m'accable, m'anéantit; je ne forme
point d'idées, & si j'en formois, elles
seroient cruelles: je ne verrois que la
distance que votre beauté met entre vous
& moi, je ne songerois qu'à l'indigne
abus que j'ai fait du talent de plaire,
qui doit m'attirer votre mépris. J'éprou-
verois les remords, les regrets, le dé-
sespoir. Il faut pourtant que j'appelle les
illusions à mon secours; ce n'est que
par elles que je puis écarter le présent &
l'avenir. Mon état est cruel, il me reste
de la raison, & la raison consiste à n'être
malheureux que le plus tard que l'on
peut. Oui, Mademoiselle, je veux m'i-
maginer que vous deviendrez sensible à
la plus vive passion qui fût jamais. Pour
répandre plus d'attraits sur mes idées
(le seul moyen d'en assurer l'effet), je
penserai que cette passion est le premier
hommage qu'on ait encore rendu à vos
charmes, & que n'ayant pas encore ap-

24 MERCURE DE FRANCE.

» pris combien vous êtes belle , vous
» n'exigerez pas dans un Amant toute cette
» perfection qui peut seule le rendre di-
» gne de vous. En effet , Mademoiselle ,
» je vous apperçus au sortir du couvent ,
» vous étiez infiniment modeste , rien ne
» decéloit en vous le sentiment de vos
» droits , vos charmes n'avoient que leur
» réalité propre , ils n'étoient point rele-
» vés par cet air de vanité que l'on prend ,
» & qu'on ne peut plus cacher dès que
» l'encens des hommes a décidé qu'on étoit
» belle. Je vous ai suivie depuis très-
» exactement , quoique sans paroître ; je
» me suis attaché à vos pas , j'ai examiné
» les regards que l'on vous adressoit ; je n'ai
» vu que mes deux rivaux qui vous aient
» rendu un hommage marqué , mais qu'ils
» sont encore loin d'avoir mérité de vous
» plaire ! j'ai lu leurs lettres. Quelle froi-
» deur ! quelle abondance d'esprit ! quelle
» sécheresse de sentiment. Est-ce ainsi que
» l'on doit vous aimer ? Non, Mademoisel-
» le, leur amour n'est qu'un caprice, & leur
» aveu est un outrage. J'en juge par mes
» sentimens qui me consomment , qui m'ô-
» tent l'esprit , & qui me laissent encore
» tant à craindre & à regretter. Je suis
» donc autorisé à croire que mes discours
» sont les premiers que vos oreilles puis-
sent

„ sent avouer. J'ai vu toujours que le pre-
 „ mier moment decidoit ; & quand je fais
 „ cette reflexion , je sens que mes idées. . .
 „ Ah ! Mademoiselle , je m'abuse , & je
 „ vous offense. Je me jette à vos genoux
 „ plein de confusion , je suis un téméraire ,
 „ un audacieux. Hélas ! qui ne le seroit
 „ à ma place : quel mortel est assez maître
 „ de son respect , pour s'empêcher de ba-
 „ lancer quelquefois entre une espérance
 „ bientôt détruite , & l'affreuse douleur
 „ de ne rien espérer ! Voilà mes sentimens
 „ & mon partage. Plaignez-moi , c'est un
 „ martyre horrible. Je puis vous jurer qu'il
 „ ne finira jamais. Peut-être que la pitié est
 „ dûe à un homme qui envisage toute sa
 „ destinée avec autant de résignation &
 „ d'amour. »

Lorsque le sentiment paroît avec tous
 ses avantages , il triomphe toujours ai-
 sément. Lucinde oublia ses premières
 inclinations. L'esprit l'avoit d'abord sé-
 duite , la raison l'avoit ensuite entraî-
 née , mais l'amour a plus de charmes ,
 plus de pouvoir , plus de sympathie avec
 nous , & d'ailleurs elle trouvoit l'esprit &
 la raison dans l'objet de sa dernière préfé-
 rence. Elle relut la lettre , elle sentit que
 son bonheur commençoit. Elle regretta
 pourtant les douceurs tranquilles qu'elle

B

s'étoit promises avec le second inconnu. Elle éloigna cette réflexion pour ne s'occuper que de l'époux qu'elle venoit de choisir. Elle eût sur le champ prononcé l'arrêt qu'on attendoit d'elle ; une seule chose la retenoit ; c'étoit la crainte que la figure ne répondît point aux sentimens & à l'esprit. Elle n'exigeoit point de la beauté ; mais il lui eût été impossible de s'unir avec un homme que la nature auroit disgracié à cet égard. Cette répugnance étoit si forte qu'en se déterminant à répondre , elle ne put s'empêcher de la laisser paroître. Sa déclaration étoit même formelle. Elle étoit conçue en ces termes :

« Puisque je suis obligée de prononcer
 » entre trois amis également , quoique
 » différemment , faits pour plaire , je ne
 » prononcerai que pour montrer une sincérité
 » digne d'eux. Le premier m'a plu ,
 » le second m'a touchée , le troisième me
 » fixe : son amour décide mon choix ; c'est
 » le seul avantage qu'il ait sur ses rivaux ,
 » mais il suffit pour me décider. Je mets cependant
 » une condition à sa victoire : j'exige qu'il ait
 » une figure qui puisse ramener mes yeux sur lui
 » avec complaisance ; si la nature la lui a refusée ,
 » mon aveu est nul , & j'ai prononcé contre lui. C'est à
 » lui à s'examiner , pour ne pas risquer une

« entrevue qui nous affligeroit tous deux.
« Je serai jeudi prochain au bal de l'Opé-
« ra, j'y verrai volontiers l'homme esti-
« mable qui a su me plaire par ses senti-
« mens, s'il veut s'y trouver. »

La lettre étoit partie ; son cœur com-
mença à éprouver une agitation inconce-
vable. Elle venoit de s'engager. Ses vœux
devoient être satisfaits, elle trouvoit un
homme qui l'adoroit, & qui lui convenoit ;
cependant elle étoit bien loin de cette plé-
nitude de satisfaction qu'il seroit naturel
de lui supposer. Il sembloit qu'elle pressen-
tât ce qui alloit bientôt lui arriver.

Elle étoit ce jour-là invitée à souper
chez une amie de sa maison : sa mère vou-
lut s'y rendre de bonne heure. Lucinde
comptant s'ennuyer, se plaignit de cette
impatience ; mais elle ne s'en plaignit pas
long-temps. Elle étoit à peine arrivée à la
porte de l'appartement, qu'elle apperçoit
une figure charmante, un jeune homme
extrêmement bien fait, à qui la nature a
prodigué toutes ses graces. Ce moment lui
donne une ame nouvelle. Il a fallu des let-
tres séduisantes pour la toucher, ici un
seul regard l'enchaîne : son cœur vole au
devant du trait le plus rapide, il s'agit, ses
genoux tremblent, elle sent qu'elle
aime, qu'elle adore.

B ij

Ses engagements s'offrent bientôt à elle. Il n'est plus question de s'occuper des douleurs qu'elle s'en est promises : heureuse si elle pouvoit seulement y trouver des secours contre le charme fatal qui l'entraîne ! Elle se peint les sentimens , les douleurs , les reproches d'un homme qu'elle va rendre malheureux ; elle est effrayée de son injustice. Ses résolutions sont aussi promptes que ses remords ; elle se promet de détourner les yeux. . Mais que pouvoit-elle se promettre qu'il fût en son pouvoir d'effectuer ?

La passion a ses progrès inévitables ; les causes qui doivent l'irriter , s'arrangent quelquefois au mépris des efforts de la raison. Lucinde fut obligée d'apprendre tout le détail de la fortune , des espérances , du mérite du Comte de Volban. Il étoit dans une maison où on l'adoroit ; toutes les louanges qu'on lui donna , tout ce qu'on lui dit de lui eût suffi pour déterminer le cœur le moins tendre , comment Lucinde , déjà si éprise , eût-elle pu s'opposer à sa séduction ?

Elle n'étoit point placée à table à côté de lui : elle ne put point lui parler ; mais elle le regarda souvent malgré sa résolution , & elle surprit quelquefois ses regards sur elle. On demanda des nouvelles à Volban, on lui fit des plaisanteries , on lui pro-

digna des louanges ; il répondit toujours avec cet esprit qui plaît , qui engage , qui va au cœur même en ne parlant qu'à la raison. Cette figure si attrayante s'animoit de concert avec les yeux qu'elle animoit elle-même ; mais il n'étoit réservé qu'à ceux de Lucinde d'y imprimer ce riant du plaisir , & ce tendre du sentiment que la régularité des traits exclut presque toujours , & qu'on n'attend point d'un beau visage. C'étoit un sujet de comparaison flatteuse , & par conséquent un dernier sujet de séduction. Avec combien de plaisir elle contempla l'ouvrage de ses regards ! avec combien de peine elle en eût arrêté les progrès , si elle avoit pu s'y résoudre !

Après le souper , ils se trouverent moins séparés. Volban lui adressa la parole. Ce qu'il lui dit n'étoit rien ; la réponse qu'elle fit leur prouva à tous deux qu'il n'y a plus rien d'indifférent , lorsqu'on a commencé à se plaire. Toute leur personne sembla s'être donné le mot. L'esprit , le cœur , les yeux , tout partit à la fois pour former cette intelligence , ce concert délicieux qui renferment toutes les déclarations , tous les sermens , toutes les certitudes de l'amour. Le mot n'en fut pas prononcé ; mais ils ne se souvinrent ni l'un ni l'autre qu'il existoit un mot consacré par la bou-

36 MERCURE DE FRANCE.
che des Amans. Leurs sentimens extraordinaires n'avoient plus besoin des signes usités.

Il fallut se séparer. Quelle contrainte ! quel moment pour Lucinde ! Avoit-elle assez dit qu'elle aimoit ? étoit-elle assez sûre d'être aimée ? Ce fut alors que ce mot, qui n'avoit point été proféré , revint à son esprit ; elle regretta de ne l'avoir point entendu , elle se reprocha de ne l'avoir pas employé. Dans l'abondance des premiers discours, on le néglige comme commun ou comme inutile ; dans l'absence , on le regrette comme nécessaire , comme indispensable.

Elle ne revit point Volban le lendemain , & le jour d'après étoit celui qu'elle avoit fixé pour son entrevue avec l'inconnu. Elle n'y pensa point sans frémir. Il ne lui étoit plus possible d'entretenir les espérances qu'elle avoit données ; mais elle ne s'en croyoit pas moins obligée de les respecter. Elle y sentoit son honneur engagé. Comment pourroit-elle se décider entre deux partis également combattus ? Enfin elle prit celui que la raison protégeoit le plus. Elle se rendit au bal : elle fut bientôt abordée par un Juge redouté. Le déguisement le plus galant cachoit ses traits. Lucinde n'avoit plus qu'une ressource.

M A L. 1757. 34.
 cors; c'étoit qu'il n'eût point cette figure,
 qu'elle avoit exigée. Pendant qu'il lui
 parloit, elle portoit des yeux sévères sur
 toutes les parties du visage, que le masque
 ne couvroit pas. Elle crut appercevoir des
 défauts, un teint livide, une joue creuse,
 des yeux éteints. Elle sentit redoubler son
 courage. Le masque la pressa de confirmer
 la réponse presque positive qu'elle avoit
 daigné lui faire; elle lui dit qu'elle ne
 s'expliqueroit qu'après qu'il seroit démas-
 qué. Vous savez nos conditions, conti-
 nua-t-elle. Elles sont bien dures, Ma-
 demoiselle, répondit-il; vous exigez une
 figure qui puisse vous plaire: on n'impose
 de pareilles loix que lorsqu'on est très-
 difficile; sans le secours de la vanité, je
 dois me croire perdu, & dans un moment
 tel que celui-ci, dans un moment où je
 vous adore, où ma destinée dépend de
 vous, puis-je avoir de la vanité? . . .
 Lucinde insistoit, & faisoit assez connoître
 qu'elle ne se rendroit qu'à ce prix. Je
 répugne à me démasquer, répondit l'in-
 connu, & vous concluez sans doute que
 je suis affreux? Je lis vos pensées dans vos
 yeux, votre ton froid les décele; je pour-
 rois peut-être les faire changer. Sans avoir
 de la vanité, sans y recourir, je m'imagi-
 ne que je ne suis pas indigne de paroître

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

devant vous , mais un motif délicat me retient ; je voudrois jouir sans distraction du plaisir que votre cœur m'a déjà préparé. Je suis connu de tout le monde ici ; si j'ôte mon masque , une foule importune m'abordera bientôt. De grace , Mademoiselle , dispensez - moi Le parti de Lucinde étoit pris. Elle voulut passer dans un endroit écarté ; il la suivit plein d'impatience. Il prit ses mains , qu'il dévora. Voici , lui dit - il , le moment le plus doux , & en même temps le plus critique de ma vie. Prononcez sur mon sort , il ne peut plus dépendre que de vous Arrêtez , lui dit-elle , votre confiance me désespère ; épargnez-moi des transports qui ne peuvent plus que me confondre. J'ai été touchée de la lettre que vous m'avez écrite , j'ignorois mon cœur ; je vous ai choisi , j'ai cru vous aimer. Un instant m'a appris à me connoître , un instant m'a donné une ame nouvelle , & des remords. J'ai vu le Comte de Volban ; vous n'avez plus été aimé ; j'ai senti le trouble , la passion , l'asservissement. Il m'a parlé. Son amour étoit déjà égal au mien ; j'ai su ce qu'il sentoit , ce qu'il étoit , ce qu'il méritoit. Je n'ai rien de plus à vous dire : plaignez-vous ; cependant estimez-moi. Vous allez être malheu-

reux , vos peines troubleront mon bonheur. Cet aveu & ce regret sont le dernier effort de l'estime , dans un moment où le cœur vient de recevoir des loix. Vous l'aimez donc beaucoup , demanda l'inconnu , en serrant sa main d'une main tremblante ? Oui , je l'aime tendrement ; vous m'interrogez , je dois répondre sans dissimulation ; je l'aime autant qu'on peut aimer , je sens que ma tendresse sera immortelle. . Plaignez-vous , j'y consens. . . Ah ! je ne me plains point , dit-il en arrachant son masque , connaissez votre époux & mon bonheur. . . C'étoit Volban lui-même , & l'inconnu tout à la fois. Lucinde fit un cri que tout le monde put entendre ; le Comte eut bientôt changé sa surprise en transport. C'étoit lui qui avoit écrit les trois lettres. L'amour & l'expérience lui avoient suggéré ce *moyen infallible*. Il sçavoit que toutes les femmes naissent avec une sympathie secrète pour un objet quelconque ; il avoit essayé de montrer tous les caracteres , tous les esprits , pour s'assurer une victoire certaine. . . Vous sçavez bien né pour me plaire , lui dit tendrement Lucinde ; car vous m'avez plu sous toutes les formes que vous avez prises. . . Mon bonheur est d'autant plus grand , reprit-il amoureuxment , que je ne puis

34 MERCURE DE FRANCE.

avoir aucune sorte de scrupule. Mon artifice avoit ébranlé votre cœur ; mais c'est mon amour qui l'a vaincu. . . . Il n'a fait que confirmer votre victoire , répondit-elle , le charme de vos traits l'avoit déjà décidée. Ainsi vous êtes certain de tous mes sentimens. Les engagemens ordinaires sont formés par un seul lien , vous m'enchaînez par tous , vous régnez sur tout mon être.

Lucinde , maîtresse de son choix , se hâta de couronner un Amant adorable. Tout le monde admira un moyen aussi infaillible que nouveau.

V E R S

*Présentés à Madame B*** , le jour qu'elle permit à l'Auteur de lui donner les violons.*

Je dormois cette nuit assez tranquillement ,

Et je rêvois tout bonnement

Que j'étois Roi. J'avois peine à le croire ,

Ne sachant trop ni comment , ni pourquoi

L'on avoit pu songer à moi

Pour m'élever au faite de la gloire.

Vous penserez aussi que j'étois fort content

De mon destin. Pardonnez . . . Non, vraiment.

Moi, Philologue, on en moqua qui croit l'être ,

Le rang, les dignités m'amusoient foiblement,
 Et l'honneur de régner n'étoit contentement ;
 Je desirois encor. Quand je vous vis paroître ,
 Tous les Amours voltigeoient sur vos pas ;
 Leur Dieu me dit : Ami , je t'amène une Reine ,
 Et tout d'un temps vous posez dans mes bras.
 Séduit alors par cette image vaine ,
 Comptant vous sentir près de moi ,
 Je m'écriai... Qu'il est bon d'être Roi !

E N V O I.

Voilà quelle est l'histoire de mon songe ,
 Charmante Iris , ce n'est pas fiction.
 Aujourd'hui votre Roi , de cet heureux mensonge
 Je goûte encor l'illusion :
 Mais mon bonheur , hélas ! n'est que chimère ;
 Si mon rêve se trouve assez vrai pour moitié ,
 L'Amour n'a pas cette même amitié
 Qu'il eût pour moi la nuit dernière.
A Joinville.

L E T T R E

De M. de Voltaire à M. T. . . .

MON cher & ancien Ami , de tous les
 éloges dont vous comblez ce foible essai
 sur l'Histoire Générale , je n'adopte que
 Bvj

36 MERCURE DE FRANCE.

celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage. J'ai fait ce que j'ai pu toute ma vie pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie & de tolérance, qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuses racines dans le pays, où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avoit conduit, & où la reconnoissance & la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent. Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine qu'on ait imprimé à Genève dans cet essai sur l'histoire, avec l'approbation publique, que Calvin avoit une ame atroce, aussi bien qu'un esprit éclairé. Le meurtre de Servet paroît aujourd'hui abominable. Les Hollandois rougissent de celui de Barneveldt. Je ne sçais encore si les Anglois auront à se reprocher celui de l'Amiral Byng. Mais sçavez-vous bien que vos querelles absurdes, & enfin l'attentat de ce monstre Damien, m'attirent des reproches de toute l'Europe Littéraire ? Est-ce là, me dit-on, cette Nation que vous avez peinte si aimable, & ce siècle que vous avez peint si sage ? A cela je réponds (comme je peux) qu'il y a des hommes qui ne sont ni de leur siècle, ni de

leurs pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat & d'un insensé de la lie du peuple, n'est point l'effet de l'esprit du temps. Châtel & Ravallac furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnoient en France. Ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira; & cela est si vrai, que j'ai lu une Apologie pour Jean Châtel & ses fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. Le dernier attentat a saisi d'étonnement & d'horreur la France & l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays romain, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Léman. Nous y faisons ce qu'on devoit faire à Paris, nous y vivons tranquilles; nous y cultivons les Lettres sans cabale. Tavernier disoit que la vue de Lausanne sur le lac de Geneve, ressemble à celle de Constantinople; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est l'amour des Arts qui anime tous les honnêtes gens de Lausanne. On ne vous a point trompé quand on vous a dit qu'on y avoit joué Zaire, l'Enfant prodigue, & d'autres piéces, aussi-bien qu'on pourroit les représenter à Paris. N'en soyez point surpris, on ne parle, on ne connoît ici d'autre Langue que la nôtre. Presque toutes les

48 MERCURE DE FRANCE.

familles y sont Françoises , & il y a ici autant d'esprit & de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connoît ici ni cette plate & ridicule Histoire de la guerre de 1741 , qu'on a imprimée à Paris sous mon nom ; ni ce prétendu *porte-feuille trouvé* , où il n'y a pas trois morceaux de moi ; ni cette infâme rapsodie intitulée , *La Ruelle d'Orléans* , remplie des vers les plus plats & les plus grossiers , que l'ignorance & la stupidité aient jamais fabriqués , & des insolences les plus atroces que l'effronterie puisse mettre sur le papier. Il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choses bien horribles avec la plume & le canif. Je suis consolé d'être loin de mes amis , en me voyant loin de toutes ces énormités , & je plains une Nation aimable qui produit des monstres.

A Monrion , près de Lausanne , 26 Mars 1757.

O D E

A Mademoiselle . . .

CALME le feu de ton génie ,

Laisse reposer tes crayons ;

Favorise mon harmonie ,
Sois sensible à mes tendres sons.



Quel illustre prix de mes veilles !
Quel avantage précieux ,
Si je puis charmer les oreilles ,
Comme tu sçais flatter les yeux !



De ton siècle tu fais la gloire ,
Et tous nos neveux enchantés
Chériront ta noble mémoire
Dans tes ouvrages respectés.



Que mon foible hommage te touche ;
S'il te semble manquer d'ardeur ,
C'est que mon infidelle bouche
Parle bien moins haut que mon cœur.



Mes doigts chancelent sur ma lyre ,
Et je veux chanter tes talents :
Mais qui peut chanter ou décrire
Ce qui ne peut frapper les sens :



Si j'entreprends ta peinture ,
Tracerois-je sans aucun fard
Si tu tiens plus de la nature ,
Que tu n'es redevable à l'art ?

40 MERCURE DE FRANCE.

Les immortels à ta naissance
T'enrichirent de leurs faveurs ;
A leurs dons tu joins la science ,
Et les fruits ont suivi les fleurs.



De l'amour les Filles célestes ;
Les Grâces composent ta Cour.
Eh ! combien de vertus modestes
Ta grande ame dérobe au jour !



Ce qu'on sent & qu'on voit paroître ;
Au moins pouvons-nous l'admirer :
Ce que l'homme ne peut connoître ,
Il est contraint de l'adorer.

DE BRIE , *Ad.*

d'Arp.

ESSAI SUR L'OPERA ,

Par M. Algarotti , traduit de l'Italien. (1)

Sed quid tentare nocebit.

Ovid. Metam. Liv. 1.

DE toutes les choses imaginées pour
créer du plaisir , il n'en est peut-être au-

(1) Cet Essai est déjà connu , mais la traduction est nouvelle : nous la donnons ici pour obliger plusieurs de nos Lecteurs qui n'ont point vu l'Ouvrage de M. Algarotti , & qui seront charmés

cune plus ingénieuse, que l'Opera. C'est là que la poésie, la musique, la danse, la peinture réunissent leurs attraits pour enchanter les sens, séduire le cœur, & faire illusion à l'esprit. Peut-être en est-il de l'Opera comme des machines les plus composées, dont l'effet dépend du concours harmonique de toutes leurs parties, à une même fin. Il n'est donc pas étonnant que dans un temps où l'on s'occupe peu du choix du sujet, où presque personne ne songe à faire exprimer les paroles par la musique, & où qui que ce soit enfin ne travaille à mettre de la vérité dans la manière de chanter & de déclamer, non plus qu'à lier les danses au sujet, & à décorer le théâtre convenablement, il n'est pas étonnant, dis-je, que l'illusion étant évanouie, un spectacle, qui par sa nature devoit être la plus agréable, soit devenu de tous le plus ennuyeux, & que l'Opera ait éprouvé la censure de ceux qui voudroient voir en toutes choses l'imagination d'accord avec la raison.

Pour remédier à un tel désordre, on devoit commencer avant tout, par donner de nouvelles loix, s'il est permis de parler ainsi, à tout l'empire musical; il de le lire dans une version que nous croyons fidelle,

42. MERCURE DE FRANCE.

faudroit que chacun fût mis à la place qui lui convient ; & que l'on prévînt tous les obstacles qu'éprouvent le Maître de musique , & plus encore le Poète qui devrait être au dessus de tout ; il faudroit enfin concourir tous aux prétentions de chacun des virtuoses , & aux disputes qui s'élèvent entre eux , plus difficiles à décider , que la presseance des ministres dans un congrès.

Du Sujet.

Après que l'on aura établi une bonne discipline sur le Théâtre, la première chose que l'on doit bien considérer , c'est le choix du sujet ; chose plus importante qu'on ne le croit communément : delà dépend le succès du Drame ; c'est la base de l'édifice , la toile sur laquelle le Poète a tracé & dessiné le tableau , dont une partie doit être coloriée par le Compositeur , & l'autre par le Maître des ballets : le Poète doit les guider tous deux , ainsi que ceux qui sont chargés du soin des habillemens ; c'est lui qui conçoit le tout ensemble du Drame , & les parties qu'il n'exécute pas , n'en doivent pas moins être conduites par lui ;

Les sujets des Opera étoient autrefois tirés de la mythologie : tels sont la Daphné , l'Euridice , l'Ariane d'Otterio Ri-

nucini ; ce sont les premiers de nos poëmes en musique , représentés vers l'an 1600 : je ne parle point de la fable d'Orphée avec accompagnement d'instrumens , par la Polizien , ni de cette fête mêlée de danses & de musique , composée à Tortone , par Bergonce Botta , pour Galéas Duc de Milan , & Isabelle sa femme ; non plus que d'une sorte de Drame représenté à Venise , devant Henri III , & mis en musique par le célèbre Zarlín : toutes ces représentations n'étoient que l'ébauche de notre Opéra.

Ces Drames se représentoient seulement dans les Cours des Princes , & dans les Palais des Grands , à l'occasion de leurs mariages. Ils étoient ornés de diverses machines , de chœurs , de danses , de ballets mêlés avec le chœur , & d'autres instrumens , qui se lioient au sujet , ainsi qu'on le voit encore sur le Théâtre de France , où l'Opera fut transplanté par le Cardinal Mazarin.

Ce spectacle ayant été ensuite abandonné à des troupes mercénaires , il ne put se maintenir longtemps avec tant d'appareil & de splendeur. Les gages des Musiciens étoient petits dans les commencemens : une certaine Chanteuse fut surnommée la *cent vings* , pour un pareil nom-

44 MERCURE DE FRANCE.

bre d'écus , qu'on lui donna dans un carnaval. Bientôt les prix furent excessifs ; on abandonna les sujets de la fable , on employa ceux de l'histoire : au lieu de ces machines si coûteuses , on introduisit dans les entr'actes des intermedes, & ensuite de simples ballets.

Il est vrai que cet usage n'est pas sans inconvéniens tant dans les sujets fabuleux , que dans les historiques. Les premiers, par le grand nombre de machines & par l'appareil qu'ils exigent , resserrent le Poète dans un trop petit espace ; en sorte qu'il ne peut ni développer sa fable convenablement , ni faire agir dans une certaine étendue les caracteres & les passions ; chose nécessaire dans un Opera , qui n'est au fonds qu'une Tragédie récitée en musique, ainsi que les Tragédies Grecques.

En effet, les Opera François, sans parler de nos premiers Poèmes , ne sont le plus souvent qu'une enfilade de Madrigaux , & quelques-uns ont plus l'air d'une Mascarade que d'un Drame : aussi un homme d'un goût un peu sévère a dit en France, que l'Opera étoit le grotesque de la poésie.

D'un autre côté les sujets historiques pèchent par une trop grande sévérité , & il est bien difficile de trouver des divertis-

semens qui puissent s'y lier : comment introduire un ballet de Romains dans un sujet tiré de leur histoire ? Peut-être une gigue dansée dans le Caton d'Utique , par les soldats légionnaires , sera-t'elle moins ridicule qu'une forlane de Barcarole ? mais elle n'en sera pas moins postiche & déplacée , ne pouvant naître du sujet , ni faire partie de l'action.

La qualité essentielle du sujet est sans doute qu'il contienne une action connue , grande , intéressante , & assez merveilleuse pour que les yeux & les oreilles soient enchantés de toutes parts , & que l'empire de l'Opera étende ses limites plus loin qu'il n'a fait jusqu'ici. Il faut que ce sujet propre à intéresser , soit mêlé non seulement d'air & de duo , mais encore de trio , de quatuor , de chœurs , de danses , de variétés , de décorations & de spectacle ; en sorte que toutes ces choses naissent du fonds de l'action & soient au poëme , ce que de sages ornemens sont à la bonne architecture.

Tels sont à peu près la Didon & l'Achille à Scyros de l'illustre Métastase ; les scènes les plus passionnées y sont mêlées de festins , de chœurs , d'embarquemens , d'embrasemens , de combats : tel seroit Montézuma pour la grandeur & la nou-

veauté du sujet : on y pourroit faire parade de tout ce que l'Amérique a de rare & de magnifique par comparaison avec l'Europe. (1) Armide & Roland seroient encore très-propres pour ce Théâtre. Les prestiges de la magie s'y trouvent unis au jeu des plus grandes passions : on en peut dire autant d'Enée à Troye , & d'Iphigénie en Aulide : une grande variété de spectacle y seroit soutenue par les merveilles de la poésie de Virgile & d'Euripide. Il est aisé de trouver d'autres sujets d'une égale fécondité. Quiconque sçauroit avec discernement faire un choix de ce qu'il y a de bon dans les sujets fabuleux qu'on employoit autrefois , feroit à peu près à l'Opera ce que Machiavél prétend qu'on doit faire dans les états , lorsqu'il dit que pour les maintenir , il faut les ramener vers leurs principes.

De la Musique.

Si quelque Faculté ou quelque Art en a besoin , c'est surtout la musique , tant elle a dégénéré de son ancienne gravité , & est devenue , comme on l'a dit autrefois , *effeminata & impudicis modis facta*.

(1) Montézuma fut choisi pour sujet d'un Opera représenté avec la plus grande magnificence sur le Théâtre royal de Berlin.

La principale cause de ce désordre est que le Compositeur veut travailler pour lui, & plaire comme Musicien : il ne scauroit se persuader qu'il doit être subordonné, & que la musique ne peut atteindre à son plus grand effet qu'en qualité de compagne & d'auxiliaire de la poésie. Son office est de disposer l'ame à recevoir les impressions des vers, d'exciter des émotions analogues aux idées particulières & déterminées produites par le Poète, & d'ajouter enfin une vigueur & une énergie nouvelles au langage des Muses. La critique faite depuis long-temps contre l'Opera sur ce que les personnages y meurent enchantant, a pris sa source dans le peu d'accord du chant avec les paroles. Si les cadences & les roulemens ne troubloient pas le langage des passions, si la musique étoit d'accord avec elles, on ne trouveroit pas plus de ridicule à mourir en chantant qu'en déclamant des vers ; & enfin s'il y avoit quelque défaut de vraisemblance à réciter en musique, on en est assez dédommagé par les beautés qui en résument. On sçait qu'autrefois les Poètes étoient en même temps Musiciens ; alors la musique vocale étoit telle, qu'elle devoit être dans la véritable institution, une expression plus animée des penses & des affections de l'ame :

48 MERCURE DE FRANCE.

aujourd'hui que les deux sœurs, la poésie & la musique, marchent séparément, il arrive souvent que l'une ayant à colorier ce que l'autre a dessiné, elle emploie à la vérité des couleurs brillantes, mais aux dépens de la régularité des contours.

La symphonie ou ouverture de l'Opera toujours composée d'un mouvement grave & de deux allégro, peut être comparée aux exordes des Ecrivains médiocres qui roulent toujours sur la grandeur du sujet & la petitesse de leur génie, & que l'on peut placer indifféremment à la tête de quelque ouvrage que ce soit. Cette sorte de symphonie devroit au contraire faire partie de l'action, ainsi que l'exorde du discours, & préparer l'auditeur à recevoir les impressions du drame même : une ouverture qui annonce la mort funeste de Didon, doit être différente de celle qui nous dispose à voir les appas de Thétis & Pelée.

Les Maîtres de Musique s'occupent peu aujourd'hui du récitatif, comme s'il n'étoit point propre à faire plaisir ; cependant on se souvient encore de certains traits de simple récitatif, qui remuoient l'ame, plus que n'a fait aucune Ariette de nos jours. Si les récitatifs dans la chaleur de la passion, étoient plus souvent accompagnés d'instrumens, sans doute ils auroient plus de

de chaleur & de vin : en effet , quoi de plus merveilleux que l'effet du troisieme acte de la Didon de Vinci ? Depuis ces vers *Va crescendo il mio tormento...* jusqu'à la fin , tous les récitatifs sont accompagnés ; & même en suivant cette maniere , il y auroit moins de disproportion entre la marche du récitatif & celle des Ariettes : elle est telle aujourd'hui que l'on croit voir quelqu'un qui , en marchant , détache de temps en temps des sauts & des entrechats. Peut-être pour parvenir à ce point , on feroit mieux de charger moins les Ariettes d'accompagnemens , on feroit moins briller les dessus qui couvrent les voix , on multiplieroit les violoncelles , on rétablirait les luths & les harpes , ainsi que les dessus de viole qui remplissoient autrefois l'intervalle entre les violons & les basses , & qui ajoutaient à l'harmonie. Les ritournelles feroient plus courtes , & il conviendrait dans quelques occasions , par exemple , dans les airs de fureurs , de les bannir tout-à-fait : n'est-il pas contre toute vraisemblance qu'un personnage en colere attende patiemment la fin de la ritournelle pour s'abandonner à la passion dont il est agité ?

Ce seroit encore une variété , & un plaisir nouveau de faire accompagner les

C

50 MERCURE DE FRANCE.

airs par diverses sortes d'instrumens analogues au caractère des paroles , & qui entraînent à propos , selon que l'exigeroit l'expression de la passion. De cette manière , l'accompagnement & l'harmonie seroient comme le nombre d'une belle prose , lequel doit être , selon le Pere Segneri , pareil au battement des marteaux sur l'enclume , musique à la fois & travail.

Les motifs & les modulations des airs devroient être simples , naturels , & non point détournés , embarrassés , & fausement merveilleux , tels qu'on les entend partout , en sorte qu'on crût voir renaître pour la musique le seizieme siècle. La belle simplicité qui peut seule imiter la nature , a toujours été préférée par les gens de goût à tous les raffinemens de l'art : le genre diatonique donne en effet plus de plaisir , & est plus propre à remuer les passions que le chromatique plus composé & plus lâché. C'est ainsi que dans l'architecture on considère avec plus de plaisir des corniches , qui composées de parties plus simples , moins travaillées & moins chargées d'ornemens , donnent l'idée d'une plus grande solidité.

Telle est l'opinion des plus grands maîtres que l'harmonie appelée contrepoint , mêlée , comme elle l'est , d'une grande

variété de parties de dessus , de basses , l'une marchant rapidement , l'autre allant plus lentement , ne sçauroit jamais exciter dans l'ame une passion fixe & déterminée. La nature , pour produire un tel effet , exige absolument un tel mouvement , un tel son de voix , & non point un autre. La joie veut un mouvement rapide , un ton ferme & élevé ; la tristesse au contraire , une mesure lente , un ton bas & foible.

La simple mélodie allant sans cesse à son but d'un même pas & d'un même ton , fera très bien ce que n'aura pu faire le contrepoint ; & quoique la mélodie , pour être bien traitée , n'exige pas autant de science , il n'en est pas moins vrai qu'elle suppose un discernement délicat & un goût exquis. Par exemple , ce n'est point sans danger pour le bon effet de la mélodie , que le chant parcourt de grands intervalles : on doit employer les sons les plus hauts dans la musique avec autant de circonspection , que les grands coups de lumière dans la peinture , de manière à ne pas rompre l'accord du tableau.

Les passages ne devroient être placés que dans les paroles qui expriment une passion vive ou du mouvement ; partout ailleurs , ils ne sont propres qu'à interrompre le sens musical : on ne devroit jamais ré-

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

péter les paroles , qu'autant que la passion même y conduit , & après que le sens entier de l'air est fini : rarement devoit-on reprendre la première partie de l'air ; c'est une invention moderne , contraire à la marche du discours & de la passion.

Enfin le Compositeur doit avoir sans cesse devant les yeux cette vérité , que la musique vocale , tant dans les airs , que dans les chants & les récitatifs , ne doit jamais être autre chose , que la déclamation même fortifiée. Toute musique , dit un sçavant François , (1) qui ne peint rien , n'est que du bruit , & sans l'habitude qui dénature tout , elle ne feroit guere plus de plaisir , qu'une suite de mots harmonieux & sonores , dénués d'ordre & de liaison.

J'en demande pardon aux virtuoses , il ne nous reste d'images de la vraie musique du Théâtre , que dans les airs parlans de quelque chanteur médiocre , & particulièrement dans les Opera bouffons ; si on en vouloit des exemples plus relevés , il faudroit les chercher dans les compositions du Galparini , du Bononcini , du Scarlatti ; dans la cantate d'Orphée du Pergolèse , & surtout dans les deux cantates du Thimotée & de la Cassandre du Marcello : c'est là que ce grand génie , ainsi que dans ses

(1) Préface de l'Encyclopédie.

motets , a véritablement déployé le pouvoir de la musique : il y a exprimé , non seulement les sentimens intérieurs de l'ame ; mais même il a sçu peindre à l'imagination les choses inanimées , il a uni à toute la sévérité de l'ancienne musique les graces & les agrémens de la nouvelle ; mais ce sont des graces décentes.

De la maniere de chanter & de déclamer.

La bonté de la musique ne suffit point encore pour produire l'effet qu'on en doit attendre ; il dépend en grande partie de l'exécution. Il semble à entendre la plupart des Chanteurs , qu'il ne leur soit pas venu dans la pensée combien il leur étoit nécessaire d'apprendre à bien prononcer leur Langue , & surtout à ne point étouffer , comme ils affectent de le faire , mais à bien faire sentir les finales : une déclamation qui , pour être entendue , a besoin du secours de la lecture , ressemble à ces tableaux dont parle le Salvini , sous lesquels on étoit obligé d'écrire , *cela est un chien , ceci est un cheval*. On a fait en France une plaisanterie d'un Opera sans paroles , qui nous conviendrait peut-être mieux qu'aux François mêmes.

Cette prononciation nette & sonore devroit être accompagnée d'une action &

54 MERCURE DE FRANCE.

d'un geste que l'on voit rarement sur nos Théâtres , & qu'on ne peut apprendre que dans les écoles de danse : du reste , si nos Musiciens s'embarraissent peu de la composition de leurs récitatifs , les Chanteurs songent encore moins à les bien rendre ; ils ne les animent jamais de cette expression propre à graver les paroles dans l'esprit & dans le cœur. Le récitatif est cependant le fondement de la musique vocale , & les Ariettes elles-mêmes ont besoin d'être bien déclamées. Niccolini faisoit remarquer qu'il est écrit dans l'affiche de l'Opera : *On récite par musique* , & non point *on chante* : mais nos Acteurs emploient tout leur art à chanter ou plutôt à fredonner & à arpager les airs ; quelque belle & décente que fût la musique , ils réussiroient à la rendre efféminée & affectée : faute d'avoir appris la véritable manière de chanter , ils adaptent les mêmes agrémens à toute sorte de chant , & avec leurs passages , leurs cadences & leurs éclats , ils brodent , ils brouillent & défigurent tout. Un certain Maître voulant reprocher ce défaut à son écolier , disoit : Malheur à moi , *Je t'ai enseigné à chanter , & tu veux jouer du violon.*

A considérer le bien & le mal qui résulte de cette liberté que nous laissons à l'Acteur,

on en vient enfin à trouver plus raisonnable l'usage des François, qui ne permettent point à leurs Chanteurs les licences dont les nôtres abusent si souvent ; ils les réduisent à être simplement ce qu'ils doivent être en effet, de simples exécutans.

Parmi les plus célèbres Virtuoses de notre temps, l'usage a prévalu de chanter, pour ainsi dire, ainsi que déclament nos Comédiens dans les piéces de canevas : delà naissent mille mauvais effets. Il est rare que, soit ignorance, soit excessive envie de briller, on veuille ou on sçache rester fidelle au sujet même : en effet, pour cent rapsodies de lieux communs, à peine compte-t'on parmi les Comédiens un Garrelli & un Campioni, ainsi que parmi nos Musiciens un Appiannino & un Salimbani. C'est à de tels hommes seulement que l'on devroit permettre de faire des changemens dans les airs ; ils sçavent entrer dans le dessein du Compositeur, & ne point contrarie la basse & la marche des instrumens : il ne faudroit point non plus abandonner au caprice du Chanteur la cadence finale, qui pour l'ordinaire n'a rien de commun avec l'air. Le Tosi disoit que c'étoit la girandole du château Saint-Ange, que nos virtuoses faisoient partir à la fin de l'Ariette. La cadence au fonds

C iv

56 MERCURE DE FRANCE.

ne devroit jamais être autre chose que la peroraison de l'air même.

C'est par ce moyen que l'on pourroit se flatter de voir rétablir cette maniere de déclamer en musique, qui remue l'ame : on verroit renaître les Sifaci, les Buzzolani, les Cortona, dont la mémoire vit encore, quoique leur voix ne soient plus ; & si une mélodie expressive accompagnée d'instrumens convenables avoit pour base un beau Poëme, si les Chanteurs l'exécutaient sans affectation & avec une action décente, sans doute la musique reproduiroit parmi nous les mêmes effets qu'elle enfanta autrefois, lorsqu'elle étoit accompagnée & fortifiée des mêmes secours : nos Théâtres ne seroient plus faits, comme ils sont aujourd'hui, plutôt pour une salle de danse, que pour la représentation de l'Opera : il semble que les Italiens aient suivi l'avis de ce François, qui disoit agréablement que pour soutenir le Spectacle, il falloit *alonger les danses & accourir les jupes.*

Des Ballets.

Mais qu'est-ce donc enfin que nos Ballets que l'on suit avec tant de transports ? Sans compter que jamais ils ne sont liés à l'action, sont-ils autre chose

qu'une perpétuelle monotonie d'un très-petits nombres de pas & de figures, une suite d'entrechats & de sauts indécens, qui ne devroient jamais avoir l'applaudissement des personnes de goût. Quiconque n'aura connu d'autres Ballets que les nôtres, doit regarder sans doute comme fabuleux, tout ce que racontent les anciens Ecrivains des effets tragiques que produisit dans Athenes la danse des Euménides, ainsi que des prestiges opérés par Pilade & par Battylle, dont l'un inspiroit la pitié & la terreur, l'autre, la gaieté & les ris, & dont les talens partagerent Rome en deux partis, sous l'empire d'Auguste.

Rarement apperçoit-on dans nos Danseurs sérieux le sentiment uni avec la force, & les graces des bras avec l'agilité des pieds. Ce ne sont pourtant là que les premiers élémens de la danse théâtrale; elle doit être essentiellement une imitation de la nature & des affections de l'ame par le moyen des mouvemens du corps; elle ne doit jamais cesser de peindre par les gestes. Une danse est composée de son exposition, de son nœud & de son dénouement. Le dirai-je? elle doit être l'expression abrégée, mais exquise d'une action: tel est, par exemple, le Ballet du Joueur. Dans le genre comique ou grotesque, nous avons

Cv

58 MERCURE DE FRANCE.

eu des Ballets parlans , & des Danseurs peut-être peu éloignés des talens de Battyllé. Mais dans la danse noble , il faut convenir que les François l'emportent sur toutes les autres Nations : on peut dire que dans les Ballets de la Rose , d'Ariane , de Pigmalion , ils ont donné quelque essai de la danse antique.

Des Décorations.

Les défauts des Ballets sont suivis des mêmes disparates dans les habillemens des Danseurs , lesquels devroient être , ainsi que ceux des Acteurs chantans , les plus conformes qu'il se pourroit aux usages des temps & des Nations qu'on introduit sur la scène. Il seroit à propos qu'on ne vît pas les compagnons d'Enée une pipe à la bouche , avec des culottes à la Hollandoises : mais pour que les habits fussent à la fois conformes à l'histoire , & pourtant agréables , il nous faudroit des Jules Romain & des Triboli , comme nous aurions besoin des Bastiani da San Gallo , & des Baldassari da Siena , pour que dans les décorations le pittoresque fût uni à l'élégance & au costume.

Les décorations sont à l'Opera le premier objet qui attire impérieusement les regards : elles fixent le lieu de l'action , &

produisent en grande partie cet enchantement , par lequel le spectateur est transporté en Grece ou en Egypte , dans les Champs Elisées ou sur l'Olympe. L'imagination du peintre doit être guidée par l'érudition & par un jugement sain : les points rompus qu'on emploie aujourd'hui produisent assurément de très beaux effets à la vue ; mais il est bien fâcheux que l'on ait souvent à se plaindre du défaut de vraisemblance , lors même que triomphe la perspective. Qui ne seroit choqué de voir une place de Carthage ornée d'une architecture gothique ; un Temple de Jupiter ou de Mars , ressemblant à une Eglise de Jesus-Christ ; un salon pareil à une galerie , & une prison à une place publique ?

Le pis est que nos Décorateurs , pour plaire au Public , s'efforcent d'imaginer les bisarreries les plus singulieres : ils abandonnent la belle simplicité des Dentoni , des Metelli , font porter leurs colonnes à faux , & enfantent des labyrinthes d'architecture , des productions de caprice , ou , pour mieux dire , des monstres , qui ne ressemblent à rien de réel. Le Pere Pozzi , chef de cette Ecole , dans un dôme peint de sa façon , avoit fait porter ses colonnes sur des modillons. Les Architectes le désapprouvoient , & disoient qu'ils n'en

Cvj

auroient pas usé ainsi dans un édifice ; mais un Peintre de ses amis les réfuta pleinement , ainsi qu'il le raconte lui-même : il s'obligea à refaire le tout à ses dépens , lorsque par l'affaïssement des modillons , les colonnes viendroient à être renversées. Réponse misérable , comme si l'architecture peinte ne devoit pas être une imitation de la vraie.

Les Peintres pourroient enrichir convenablement nos Théâtres , en y plaçant les plus beaux édifices antiques dont nous possédons les restes : ils pourroient aussi , sans choquer la vraisemblance , transporter dans les temps anciens quelques fabriques de Vignola , de Scamozzi , de Sansonino , & surtout les plus belles de Palladio , telles que le dessein qu'il avoit fait pour le pont de Rialto à Venise , & la Basilique de Vicence si bien percée & si légère : nos Peintres pourroient encore copier les vues de plusieurs tableaux de Paul Véronèse , & les paysages du Titien , du Poussin , de Marchetto Ricci & de Claude Lorrain. Ils imiteroient sagement ce galant homme , qui plutôt que de faire de méchans sermons , prêchoit ceux du Pere Segneri.

Une chose trop importante & trop négligée , c'est l'art d'éclairer le Théâtre : la

lumiere produiroit des effets admirables , si elle étoit distribuée çà & là en masses plus ou moins fortes , & non avec cette égalité de petites parties , comme c'est l'usage. Il me souvient d'avoir vu dans un Mausolée de Bologne quelques peintures grossieres, barbouillées sur les murs de l'Eglise , & des statues qu'on pouvoit plutôt appeller des fantômes de carton , lesquelles quoique très-voisines des yeux , paroissent du travail le plus fini & du plus beau marbre , par le moyen d'une illumination pratiquée avec des papiers huilés , qui représentoient de grands vâtraux. Assurément un théâtre illuminé avec un art véritablement pittoresque , produiroit une vraie illusion ; on connoîtroit alors mieux que jamais le grand avantage que nous avons à cet égard sur les Anciens , par le choix que nous avons fait de la nuit & des lumieres pour nos représentations théâtrales.

Il y auroit encore bien des choses à dire sur un sujet aussi étendu que celui-ci. Quant à moi , mon intention a été seulement d'indiquer la relation que doivent avoir entr'elles les diverses parties de l'Opera , pour former un tout régulier & harmonique : mais puisque le sujet & la fable renferment , comme je l'ai dit , toutes

62. MERCURE DE FRANCE.

les parties & les beautés de ce Spectacle ; & que c'est d'eux surtout que dépend le succès , j'ai cru qu'il seroit à propos de joindre ici deux exemples de Poèmes ; ils pourront servir à éclaircir mes idées , & mettre le Lecteur en état d'en porter un jugement plus certain.

Les sujets sont ceux dont j'ai parlé ci-dessus , Enée à Troye , & Iphigénie en Aulide (1). Le premier n'est qu'esquissée , l'autre est développé dans toutes ses parties , & entièrement fini ; & parce que le hazard a voulu que j'aie traité le dernier en François , je l'ai laissé dans cette même Langue : elle est devenue si commune , qu'il n'y a pas un homme de goût en Europe qui ne la sçache presque à l'égal de la sienne même. Dans les endroits où j'ai cru devoir suivre Racine , j'ai employé , autant que je l'ai pu , ses expressions , & dans ceux où j'ai imité Euripide , j'ai suivi la traduction du Pere Brumoy , persuadé que le Poëte Grec ne se pouvoit mieux rendre en François.

*Garganum mugire putas nemus , aut mare Tuscanum ,
Tanto cum strepitu Ludi spectantur & artes.*

(1) On a représenté sur le Théâtre royal de Berlin , avec un grand applaudissement , une Iphigénie en Aulide.

V E R S

*A M. Lekain, qui a joué à Nancy le rôle
d'Orosmane dans Zaïre; par M. Pierre,
de l'Académie de Nancy. (1)*

ADMIRATEUR de tes talens,
Lekain, si j'avois ceux de l'Auteur de *Zaïre*,
Je chanterois ce que j'admire,
Et je peindrois ce que je sens!
Tu me ravis, à peine je respire:
Dans tes regards, comme dans tes accens,
C'est le tendre amour qui soupire,
Ou la fureur qui tonne en éclats menaçans.
Tu parois, c'est assez, & déjà je t'entends;
Dans tes yeux, sur ton front, ton ame se fait lire;
Mon cœur prévient tout ce que tu dois dire,
Et ton jeu parle à tous mes sens.
Je t'écoutois, plongé dans un muet délire,
Et j'admirois sans pouvoir applaudir.
L'illusion étoit trop forte;
Lorsqu'on sent vivement, on ne peut que sentir.
Est-ce quand le plaisir transporte
Que l'on s'occupe à chanter le plaisir?
J'ai pleuré, j'ai frémi; mais un tumulte vain

(1) On avoit reproché à l'Auteur de n'avoir
pas applaudi l'Acteur.

64 MERCURE DE FRANCE.

De mon ravissement n'a point été l'organe :

Comment applaudir à *Lekain* ,

Je croyois entendre *Orosmane*.

RÉFLEXIONS sur les devoirs & les qualités d'un Officier.

J'ENTENDS tous les jours dire à la plupart des jeunes gens , que , pour être bon officier , il ne faut avoir que de la bravoure. Que leur erreur est grande ! Tien-droient-ils ce langage , s'ils sçavoient quels sont les devoirs d'un état qui demande tant de connoissances ? J'avoue que le courage est une qualité essentielle à l'homme de guerre ; mais cette qualité toujours présupposée doit être la base d'une infinité d'autres ; & si elle est unique , celui qui la possède restera toute sa vie confondu dans la foule , & n'aura pardessus le soldat que le foible avantage du grade.

De quelle ressource sera-t'il à la société ? De quelle ressource sera-t'il à l'Etat ? Parcourons les divers talens , les différentes connoissances qui constituent l'Officier de mérite.

Une exactitude scrupuleuse à remplir ses devoirs , un caractère doux & liant , des manieres polies & prévenantes , beau-

coup de soumission , beaucoup de déférence pour ses supérieurs , l'art si rare de sçavoir allier à propos la sévérité à la douceur , une générosité réglée par l'économie , une valeur sage & modérée qui n'affronte le danger que lorsqu'il le faut ; voilà d'abord ce qui s'offre à ma vue : mais ce n'est pas tout. Ce jeune homme qui a été si bien partagé dans la distribution des dons naturels , & qui , plein d'une noble ambition , ne veut point languir *dans les honneurs obscurs d'une légion* , passera-t'il dans un Café ou auprès d'une Actrice , la plus grande partie des journées ? Non , sans doute. Il travaillera à orner son esprit ; il fera une étude particulière & approfondie des sciences qui ont du rapport à son métier ; la Géographie , l'Histoire , la Géométrie , les fortifications employeront utilement son loisir , & rempliront le temps qu'il ne sera pas obligé de donner à ses devoirs ou à la société : par-là il évitera une infinité d'écueils , contre lesquels vont ordinairement échouer ceux qui embrassent le parti des armes ; par-là il augmentera la sphere de ses idées , il acquerra un trésor de lumière dont il pourra faire usage dans une infinité d'occasions. N'est-il pas honteux à un Officier , dont la profession est si noble , de ne

66 MERCURE DE FRANCE.

pas sçavoir ce que le commun des gens feroit fâché d'ignorer ? Quelle mortification pour cet homme qui ne sçait parler que chiens , chasse , recrue , habillement , lorsqu'il entendra quelqu'un dont l'état est très-opposé au sien , discourir avec justesse sur la sçavante manœuvre d'Epaminondas à la bataille de Leuctres ! manœuvre qui rendit inutile la supériorité des ennemis , & lui donna la victoire. Pourra-t'il pénétrer les intérêts des Princes , parler des nouvelles du temps , des traités , des alliances , s'il ignore la situation des différens Etats de l'Europe ? La géométrie , si utile à tous les hommes , n'est-elle pas essentielle à l'homme de guerre ? l'attaque & la défense des places , la castramétation , la tactique , toutes nos évolutions ne sont-elles pas fondées sur la géométrie ?

Mais , dira un jeune militaire , à qui tout ce qui sent le travail est insupportable , qui n'a jamais étudié que l'art de donner aux plaisirs cette vive pointe qui les rend si piquans , qui , partagé entre l'amour , la table & le jeu , regrette le peu de temps qu'il est obligé de donner à son devoir ; à quoi me servira , dira-t'il , d'avoir employé le plus beau de ma vie à des études sèches & stériles , de leur avoir sacrifié les ris , les amours , les plaisirs de

toute espee ? En serois-je moins toute ma vie Capitaine d'Infanterie ? Que j'étudie , que je n'étudie pas , que je sois sçavant , ou non , j'avancerai à mon tour comme un autre ! Que ce raisonnement est frivole ! Qu'il est aisé de le détruire ! Peut-on ignorer que tôt ou tard le mérite est récompensé ? Il est impossible qu'il ne perce à la fin. Les Marius , les Agrippa , les Catina , les Vauban , & tant d'autres grands hommes qu'on pourroit nommer , auroient-ils acquis l'immortalité , s'ils n'avoient connu d'autre étude que celle de la volupté ? & quand même la fortune pousseroit l'injustice jusqu'à vous refuser ses faveurs , n'est-ce pas toujours beaucoup d'avoir puisé dans la lecture & dans l'étude une foule de réflexions qui nous mettent au dessus des coups qu'elle peut nous porter ? N'est-ce pas beaucoup d'avoir acquis ce goût , ce discernement , cette aimable érudition qui nous rendent les délices des sociétés ? N'est-ce pas beaucoup d'avoir toujours une ressource assurée contre l'ennui ? Comptez-vous pour rien d'avoir appris à redresser les écarts de l'esprit , à réprimer les saillies du cœur , à mettre un frein aux fougues du tempérament ?

Monsieur le Comte de Carcado , qui connoît l'importance de ces maximes , &

68 MERCURE DE FRANCE.

qui joint aux talens de l'homme de guerre les agrémens & l'érudition de l'homme de lettres , a établi dans son Régiment une Bibliothèque , où un jeune Officier trouve de quoi s'occuper utilement : tout y respire le goût fin , le discernement délicat de celui qui a fait le choix des livres. Persuadé , avec raison , que l'agréable littérature orne l'esprit en le délassant d'un travail sérieux , il ne s'est pas contenté de la remplir de tout ce qu'on a donné de meilleur sur la Guerre , sur l'Histoire , sur les Mathématiques , il a voulu encore que Corneille , Racine , Moliere , Fontenelle , l'illustre Archevêque de Cambrai , Voltaire , Regnard , Crébillon , l'ingénieux Auteur du François à Londres , & de l'Homme du jour , y tinssent leur place. Il seroit à souhaiter que tous les Colonels suivissent cet exemple.

E P I T R E

*De Zayde à Madame de M***.*

Des rives délicieuses ,
Le séjour éternel des ames vertueuses ,
De l'Elisée où l'on danse , où l'on rit ;
Où la rose jamais ne sèche , ne se fane ;

Parmi la meute de Diane ,
L'objet de vos amours , *Zayde* vous écrit.
Elle a toujours pour vous conservé sa tendresse ;
Quoiqu'elle éprouve un sort heureux ,
Souvent elle dit : J'étois mieux
Sur les genoux de ma maîtresse,
Je songe à ces baisers , je songe à ces bonbons
Dont vous payez là-bas mes petites façons.
Un jour , on vint vous offrir une chienne . . .
Qu'elle me fit trembler ! Je vous connoissois mal ;
Vous dites , rejetant ce don pour moi fatal :
Elle est plus belle , & j'aime mieux la mienne.
J'avois le muzeau long , le poil rude , les yeux
Doux , il est vrai , mais ronds , petits & chassieux ;
Quelle autre m'eût aimée avec cette figure ?
Je vous montrai tant d'amitié ,
Que vous me prîtes par pitié :
Aux Amans seuls vous êtes dure,
Aujourd'hui rien ne vous rassure ,
Tout vous allarme : de mon temps ,
Vous craigniez peu les *Revenans* ,
Avec *Zayde* on étoit sûre.
Peut-être cet écrit aigrissant vos douleurs ,
Vous fera répandre des pleurs ;
Je le devois à la mémoire ,
A ces regrets précieux & chéris ,
A ces éloges pleins de gloire
Dont mes mânes sont attendris.

*Par M. G***.*

L E T T R E**A L'AUTEUR DU MERCURE.**

MON SIEUR , j'ai reçu de Paris une lettre anonyme , qui me paroît venir d'un de vos plus assidus Lecteurs : j'espère que vous voudrez bien me permettre de répondre , par la voie du Mercure , aux choses extrêmement polies , qu'on a la bonté de m'y dire , & de déposer l'acte de ma reconnoissance dans les archives publiques de l'esprit & du goût. Je vous aurois envoyé la lettre même ; mais vous jugerez sans peine à la lecture de ma réponse , que je ne le pouvois décemment. Les louanges y sont semées avec tant de profusion , que je ne peux que rougir d'être si loin de les mériter.

Réponse à l'Anonyme.

Mon sieur , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'a été remise fidèlement , malgré l'équivoque de la suscription. Je ne suis point *Curé des Amognes* , mais dans les Amognes ; & sûrement le plus petit Curé du canton , à la taille près. Je ne me suis enveloppé sous la dénomination ambigue qui vous a induit en erreur ,

que parce que je n'ai pas jugé qu'il fût assez sûr pour moi d'en prendre une plus précise. Si j'osois cependant vous en croire, j'aurois pu, sans risquer beaucoup, donner au hazard un peu plus que je n'ai fait ; mais les éloges excessivement flatteurs que vous me prodiguez, je ne les dois peut-être, pour la plus grande partie, qu'à l'illusion de la perspective. Le spectacle d'une muse engagée dans la fange d'un village, & réduit à l'humble emploi de garder des troupeaux, vous a paru touchant ; vous l'avez crue malheureuse & vous l'avez plaint. Pour un bon cœur, en voilà plus qu'il n'en faut pour faire prendre le change à l'esprit, & pour appercevoir du merveilleux où d'autres ne verroient sans doute que du très-commun. Mais, Monsieur, permettez moi de vous dire, que, si je mérite peu vos louanges, je mérite encore moins votre compassion. Vous me croyez fort mal à mon aise dans l'état où la providence m'a placé, & j'y vis tranquille & satisfait autant qu'on peut l'être. Le cercle où je suis renfermé est étroit, j'en conviens ; mais il pourroit l'être encore davanrage, que je n'aurois pas eu droit d'accuser l'injustice du sort. Je suis réduit à passer la plus grande partie de mes jours avec des bêtes, il est vrai ; mais j'ai cela

72 MERCURE DE FRANCE.

de commun avec bien d'honnêtes gens, que je serois trop heureux de valoir. Je n'ai que quatre ou cinq cens livres à manger ; & cela m'a suffi jusqu'à présent ; m'y voilà fait , & mon appétit ne va pas plus loin. Si j'avois l'estomac plus grand ; ou , pour parler d'une façon plus sérieuse , si le bonheur , qui sans doute est l'objet qu'on envisage dans une situation aisée , se ramassoit dans les champs , & s'accumuloit dans la grange , en proportion avec la dîme , j'ambitionnerois un bénéfice plus considérable ; mais je vois tous les jours des choses qui me guérissent de ce desir : je vois des gens dont le revenu est triple & quadruple du mien : sont-ils plus contents que moi ? vivent-ils même plus à leur aise ? Non. Ils ont plus de revenus ; mais ils ont plus de besoins , & ces besoins , pour les satisfaire , les assujettissent à des mouvemens , des travaux , des inquiétudes , qui bien appréciés doivent faire plaindre plutôt qu'envier leur état. Le bonheur , pour eux occupe un vaste terrain , & porte sur je ne sçais combien d'états différens , dont l'ébranlement d'un seul , fait crouler tout l'édifice. Le mien ne gît que dans un point presque imperceptible , & ne porte que sur lui-même , ou , pour mieux dire , ne porte sur rien ; & je
ne

ne suis heureux ; que parce que je ne pense point à l'être , ni même à regarder seulement si je le suis. On dit communément que pour l'être , il ne faut que se persuader qu'on l'est. La contradictoire , à moi , me paroîtroit beaucoup plus soutenable , & je penserois que pour être heureux , il ne faudroit pas même songer à se croire tel. Orphée ramene Euridice des enfers ; il veut voir si cette chere épouse le suit ; il la regarde , & elle disparoit. Emblème bien naturel du bonheur ; un simple coup d'œil le fait évanouir. Mais je m'écarte trop ; revenons. Je disois que ma fortune , toute médiocre qu'elle est , suffisoit à mes besoins ; cela veut dire quelque chose de plus. Vous le devinez ; Monsieur ; c'est que je suis souvent seul. Cela est vrai. Outre que la modicité de mon revenu n'attire pas chez moi grande compagnie , il faut vous avouer que ma société n'est rien moins qu'attrayante. Cet homme charmant , dont vous vous faites , sans doute d'après vous-même , une si belle idée , n'est dans le vrai qu'une espece de Canadien taciturne & sauvage avec lequel , si vous le connoissiez , comme bien des gens le connoissent ici , vous ne voudriez pas , pour gran'chose , être obligé de passer seul à seul une simple soirée.

D

74. MERCURE DE FRANCE.

Vous allez peut-être vous imaginer, ou que je badine, ou qu'en me peignant si difforme, je veux rompre le voyage que vous me flattez de faire ici. Il n'est rien de tout cela. Ce que j'ai l'honneur de vous dire, est dans l'exacte vérité, & , sans sortir de Paris, vous pouvez vous en convaincre. Vous connoissez, sans doute, M. l'Abbé Coyer. Eh ! qui ne connoîtroit pas le Héros de la Noblesse commerçante, & l'Auteur ingénieux des Bagatelles Morales ? Et bien, Monsieur, voyez cet homme aimable, & demandez-lui de mes nouvelles. Il peut vous en dire de précises. Il a passé trois semaines au moins dans mon voisinage ; je l'ai vu presque tous les jours : nous avons causé, promené, mangé plusieurs fois ensemble. Demandez-lui l'idée qu'il a remportée de moi : s'il veut-être sincère, il vous répondra : Celle du Curé de la Chartreuse de M. Gresset.

De cet homme à l'air ingénu,
A l'esprit simple & non pointu,
Qui n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Donneroit les Héros, les Dieux,
L'Histoire & la Mythologie,
Pour un quartant de Condrieux.
J'ai l'honneur d'être, &c.

LE mot de l'Enigme du second volume d'Avril est *Fille*. Celui du Logogryphe est *Chardonneret*, dans lequel on trouve *don*, *Henoc*, *Noé*, *canon*, *nacre*, *arc*, *terre*, *cercle*, *Etna*, *Caron*.

E N I G M E.

GRAND, petit, carré, rond,
Pointu, triangulaire,
Ou mince, ou gros, ou court ou long;
Quelquefois insulaire.
Je m'allonge & suis raccourci,
Tantôt l'un, tantôt l'autre aussi:
Sans autre préambule,
Je vis content de peu.
Le domaine de ma cellule
Est très-souvent en franc-allen.

L O G O G R Y P H E.

FILLE de la terreur, l'ignorance est ma mere,
Mon empire s'étend sur l'esprit des mortels;
Vous m'avez vu sortir de l'ombre des Autels,
Et causer plus de maux que la peste & la guerre:
Douze pieds composent mon tout :

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

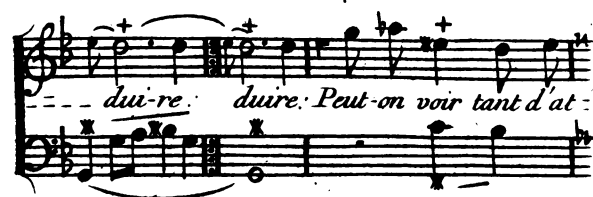
Transposez-les de diverses manieres,
Vous trouverez en France deux rivières ;
Mais si vous cherchez jusqu'au bout,
Vous devez voir le pere de Medée ;
Un mont fameux dans la Judée ;
Le Roi dont Troyé a pris son nom ;
La Messagere de Junon ;
Un enfant qui servit de repas à son pere ,
Un nom qu'en Europe on révere ;
Un Dieu d'Egypte , un Peintre , un Empereur ,
Qui sur Jérusalem signala sa fureur ;
Un empire d'Asie , un terme de musique ,
Un royaume de l'Amérique ,
Où l'Espagnol par l'or fut arrêté ;
Un instrument par Isis inventé ;
L'endroit où des anciens on conservoit la cendre...
Mais je deviens trop clair , & vous devez m'en-
tendre.

Par M. MOURON-DE CHATIGNY.

CHANSON.

JEUNE & charmante Iris , mon trop sensible cœur
A la simple amitié veut en vain se réduire :
Peut-on voir tant d'attraits sans se laisser séduire ,
Et sans être enflammé de la plus vive ardeur.

Air Sérieux ,
Par M. Antheaume .





Gravé par Labassée.

Imprimé par Tournelle. .

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*SUITE du Précis de la Dissertation sur la
légitimité des intérêts d'argent.*

SECONDE PROPOSITION.

MAIS il doit (1) nécessairement y avoir de la différence entre le prix d'une marchandise vendue comptant, & le prix de la même marchandise vendue à terme ; sans quoi le commerce est impraticable. C'est la seconde proposition de l'Auteur.

Il répond à quelques Théologiens, qui décident que l'augmentation du prix de la marchandise, par le seul titre du délai du paiement, est une usure, & que ce bénéfice est le même que celui du prêt. Pour réfuter cette opinion, il fait voir premièrement qu'il est impossible aux Négocians de rien changer aux conventions établies par rapport aux crédits ; il prouve ensuite qu'elles sont aussi justes qu'innocentes.

Otez, dit-il, la différence nécessaire

(1) Page 24.

D ii}

78 MERCURE DE FRANCE.

qui est entre le *prix du comptant* & le *prix du crédit*, le commerce (1) tombe par la ruine de tous les Négocians ; car il est évident que *tous ceux qui auront des marchandises voudront vendre comptant, & tous les acheteurs voudront acheter à terme*

« Voilà donc deux intérêts contraires qui se
» balancent également. Qui est-ce qui rom-
» pra cet équilibre ? Ce sera , sans doute ,
» le besoin de l'une ou l'autre des parties.
» Mais où en seroit le commerce , demande
» l'Auteur , s'il ne s'y faisoit de marchés
» que dans des situations forcées ? & quelle
» en seroit la suite ? Un désavantage cer-
» tain pour l'un ou l'autre des contractans.

» Si c'est le vendeur qui cède à la né-
» cessité , il se ruine par le terme qu'il ac-
» corde. Si c'est l'acheteur , il ne lui restera
» plus d'argent pour d'autres entreprises ,
» pour lesquelles , si on lui en demande
» encore , il n'en aura plus à donner. Eh !
» qui oseroit faire le commerce à des con-
» ditions si dures ? Quoi je me mettrois en
» main des marchandises au hasard de ne
» les vendre qu'à des gens à qui je ferois la
» loi ? Mais où & quand en trouverai-je
» dans la situation où il me les faut ? D'ail-
» leurs , quel que soit le besoin de mon

(1) Pages 35, 36, 37 & 38.

» acheteur , aura-t'il précisément & à point
 » nommé tout l'argent que je lui deman-
 » de ? D'un autre côté , si c'est l'acheteur
 » qui me force à lui donner du terme , qui
 » m'assurera que j'en obtiendrai à mon
 » tour quand je voudrai faire de nouveaux
 » achats ? Et encore quel terme faudra-t'il
 » qu'on m'accorde ? précisément celui que
 » j'ai donné. Je ne puis l'accourcir d'un
 » jour ; car si mon vendeur vouloit son
 » paiement dans un délai plus bref , je ne
 » sçaurois traiter avec lui , puisque je n'au-
 » rois pas d'argent pour l'échéance qu'il
 » fixe . . . Il n'y a donc point de milieu ; il
 » faut ou proscrire le commerce comme
 » une profession *illicite*, ou le laisser exercer
 » par les seuls moyens qui le rendent pos-
 » sible. »

Ici l'Auteur , pour se conformer à la fa-
 çon de penser de quelques Casuistes , veut
 bien regarder pour un moment (1) la vente
 à terme , comme un véritable prêt fait à
 l'acheteur. Dans ce cas-là les Négocians ,
 conclue-t'il avec raison , sont en droit
 d'exiger un bénéfice en vertu du double
 titre du *lucré cessant* & du *dommage nais-*
sant. Mais il n'a garde d'abandonner le
 juste sentiment des Théologiens (2) plus

(1) Page 29. (2) *Ibid.* 45, où les Conf. Eccles.
 de Paris sur l'usure sont citées. Voyez aussi p. 46.

80 MERCURE DE FRANCE.

exacts, qui, sans identifier la vente à terme avec le prêt, permettent l'augmentation de prix, pourvu qu'elle ne soit qu'une *juste compensation de ce qu'on peut souffrir en vendant à crédit.*

L'Auteur ajoute que l'*universalité même* (1) *de cette conduite qu'on appelle usuraire, en ôte toute usure & toute injustice.* Nous avons déjà fait voir qu'en effet personne ne souffre de préjudice de la différence conventionnelle de l'achat & de la vente argent comptant ou à crédit : ce n'est réellement qu'une juste compensation unanimement établie par tous les Négocians. Un Commerçant a un effet à vendre (2) qui vaut 100 liv. comptant. Pour l'acquérir, comptez-lui cette somme sur le champ ; ou, si vous l'aimez mieux, prenez un terme de six mois, en lui donnant un billet de 103 livres : c'est la même chose pour vous & pour lui. Pour vous, parce que vous aurez les mêmes conditions dans la revente de cet effet ; car ou l'on vous en donnera 100 liv. sur le champ, ou, comme votre vendeur, vous aurez 10 sols par 100 livres pour chaque mois du terme que vous accorderez à l'acheteur qui ne voudra ou ne pourra payer cet effet comp-

(1) Page 32.

(2) Pages 42 & 43.

tant. A l'égard de votre vendeur , dès le lendemain il peut recevoir 100 liv. pour le billet de 103 liv. que vous lui avez remis en paiement de cet effet qu'il vous a vendu.

Tels sont , continue l'Auteur , les pactes du commerce au sujet des crédits. C'est là (1) tout le fonds de la négociation des papiers de commerce , des escomptes , du change au cours des Places , &c.

Où est donc ici ce qu'on appelle *usure* , à moins qu'on ne la conçoive , sans injustice , sans dommage pour personne ? Notre Auteur a donc raison de conclure que le *bénéfice* (2) , ou plutôt l'indemnité , qui résulte des crédits , n'est ni une *usure* ni un *bénéfice exigé à cause du prêt* , comme il avoit d'abord bien voulu le supposer.

« Il faut donc le regarder , ajoute-t'il ,
 » comme un profit qui a pour base non pas
 » le contrat de prêt , mais le contrat de
 » vente ; comme une clause d'équité qui
 » rend égale la condition des contractans ;
 » comme un usage introduit dans le com-
 » merce par la *nécessité de réduire toutes les*
 » *valeurs à celle du comptant* ; enfin comme
 » l'unique moyen qu'aient pu trouver les
 » Négocians de se rendre mutuellement

(1) Page 34.

(2) Page 44.

82 MERCURE DE FRANCE:

» justice sur les torts qu'ils se feroient in-
» failliblement par les crédits forcés , que
» tour-à-tour ils se demandent les uns aux
» autres ».

TROISIEME PROPOSITION.

Une troisieme proposition suit naturel-
lement des deux premieres ; c'est que *cet*
excédant de prix stipulé à raison du terme ,
forme un bénéfice de convention , lequel est lé-
gitimement cessible (1).

C'est proprement une conséquence des
deux propositions précédentes. En effet per-
sonne ne doutera que tout homme ne puisse
légitimement recevoir le transport d'un
bénéfice légitime. Cependant l'Auteur jus-
tement zélé emploie toutes ses forces pen-
dant plus de 40 pages , à détruire en détail
les préjugés qui résistent à cette vérité.
Comme cette dernière partie de la disserta-
tion est aussi-bien discutée qu'elle est im-
portante pour le commerce & pour la na-
tion , nous y renverrons les lecteurs cu-
rieux , & nous nous contenterons d'expo-
ser succinctement le résultat des preuves de
cette troisieme proposition.

1°. La négociation (2) de tout effet
commerçable ne doit se faire que sous les

(1) Page 52. (2) Pages 77 & 78.

conditions d'un *cours autorisé & public* : c'est ce que l'Auteur pose pour fondement de toutes les *négociations du commerce* : c'est ce qui les légitime.

2°. Le bénéfice des termes (1) n'est qu'une indemnité de convention fixée, comme on l'a prouvé par un usage préétabli, universel & légitime. Il peut donc être cédé, sans nuire à personne ; & dès-là tout soupçon d'usure s'évanouit.

3°. Il s'ensuit que ni les billets, valeur reçue comptant (2), ni les engagemens que prend un Négociant pour l'argent qu'on lui prête, ne lui causent aucune perte, malgré le bénéfice du terme qu'on exige de lui. Avec cet argent, il profite à son tour de toutes les différences établies dans le commerce entre le prix du *terme* & le prix du *comptant* ; & il est en état de gagner beaucoup au-delà.

4°. Le bénéfice du terme, dès qu'il est démontré légitime, ne sauroit changer de nature, soit qu'il passe à un Négociant ou entre les mains de tout autre Citoyen, quelle que soit sa qualité ou sa profession : car il n'est ni convention, ni affaires légitimes (3) qui ne soient permises à tous les citoyens.

(1) Pages 59 & 60. (2) Pages 55 & 56.

(3) Pages 61, 62, 63 & 64.

78 MERCURE DE FRANCE.

qui est entre le *prix du comptant* & le *prix du crédit*, le commerce (1) tombe par la ruine de tous les Négocians ; car il est évident que *tous ceux qui auront des marchandises voudront vendre comptant, & tous les acheteurs voudront acheter à terme*

« Voilà donc deux intérêts contraires qui se
» balancent également. Qui est-ce qui rom-
» pra cet équilibre ? Ce sera , sans doute ,
» le besoin de l'une ou l'autre des parties.
» Mais où en seroit le commerce , demande
» l'Auteur , s'il ne s'y faisoit de marchés
» que dans des situations forcées ? & quelle
» en seroit la suite ? Un désavantage cer-
» tain pour l'un ou l'autre des contractans.

» Si c'est le vendeur qui cède à la né-
» cessité , il se ruine par le terme qu'il ac-
» corde. Si c'est l'acheteur , il ne lui restera
» plus d'argent pour d'autres entreprises ,
» pour lesquelles , si on lui en demande
» encore , il n'en aura plus à donner. Eh !
» qui oseroit faire le commerce à des con-
» ditions si dures ? Quoi je me mettrois en
» main des marchandises au hasard de ne
» les vendre qu'à des gens à qui je ferois la
» loi ? Mais où & quand en trouverai-je
» dans la situation où il me les faut ? D'ail-
» leurs , quel que soit le besoin de mon

(1) Pages 35, 36, 37 & 38.

» acheteur , aura-t'il précisément & à point
 » nommé tout l'argent que je lui deman-
 » de ? D'un autre côté , si c'est l'acheteur
 » qui me force à lui donner du terme , qui
 » m'assurera que j'en obtiendrai à mon
 » tour quand je voudrai faire de nouveaux
 » achats ? Et encore quel terme faudra-t'il
 » qu'on m'accorde ? précisément celui que
 » j'ai donné. Je ne puis l'accourcir d'un
 » jour ; car si mon vendeur veut son
 » paiement dans un délai plus bref , je ne
 » sçaurois traiter avec lui , puisque je n'au-
 » rois pas d'argent pour l'échéance qu'il
 » fixe . . . Il n'y a donc point de milieu ; il
 » faut ou proscrire le commerce comme
 » une profession *illicite*, ou le laisser exercer
 » par les seuls moyens qui le rendent pos-
 » sible. »

Ici l'Auteur , pour se conformer à la fa-
 çon de penser de quelques Casuistes , veut
 bien regarder pour un moment (1) la vente
 à terme , comme un véritable prêt fait à
 l'acheteur. Dans ce cas-là les Négocians ,
 conclue-t'il avec raison , sont en droit
 d'exiger un bénéfice en vertu du double
 titre du *lucré cessant* & du *dommage nais-
 sant*. Mais il n'a garde d'abandonner le
 juste sentiment des Théologiens (2) plus

(1) Page 29. (2) *Ibid.* 45, où les Conf. Ecclef.
 de Paris sur l'usure sont citées. Voyez aussi p. 46.

exacts, qui, sans identifier la vente à terme avec le prêt, permettent l'augmentation de prix, pourvu qu'elle ne soit qu'une *juste compensation de ce qu'on peut souffrir en vendant à crédit.*

L'Auteur ajoute que l'universalité même (1) de cette conduite qu'on appelle *usuraire*, en ôte toute usure & toute injustice. Nous avons déjà fait voir qu'en effet personne ne souffre de préjudice de la différence conventionnelle de l'achat & de la vente argent comptant ou à crédit : ce n'est réellement qu'une juste compensation unanimement établie par tous les Négocians. Un Commerçant a un effet à vendre (2) qui vaut 100 liv. comptant. Pour l'acquérir, comptez-lui cette somme sur le champ ; ou, si vous l'aimez mieux, prenez un terme de six mois, en lui donnant un billet de 103 livres : c'est la même chose pour vous & pour lui. Pour vous, parce que vous aurez les mêmes conditions dans la revente de cet effet ; car ou l'on vous en donnera 100 liv. sur le champ, ou, comme votre vendeur, vous aurez 10 sols par 100 livres pour chaque mois du terme que vous accorderez à l'acheteur qui ne voudra ou ne pourra payer cet effet comp-

(1) Page 32.

(2) Pages 42 & 43.

tant. A l'égard de votre vendeur , dès le lendemain il peut recevoir 100 liv. pour le billet de 103 liv. que vous lui avez remis en paiement de cet effet qu'il vous a vendu.

Tels sont , continue l'Auteur , les pactes du commerce au sujet des crédits. C'est là (1) tout le fonds de la négociation des papiers de commerce , des escomptes , du change au cours des Places , &c.

Où est donc ici ce qu'on appelle *usure* , à moins qu'on ne la conçoive , sans injustice , sans dommage pour personne ? Notre Auteur a donc raison de conclure que le *bénéfice* (2) , ou plutôt l'indemnité , qui résulte des crédits , n'est ni une *usure* ni un *bénéfice exigé à cause du prêt* , comme il avoit d'abord bien voulu le supposer.

« Il faut donc le regarder , ajoute-t'il ,
 » comme un profit qui a pour base non pas
 » le contrat de prêt , mais le contrat de
 » vente ; comme une clause d'équité qui
 » rend égale la condition des contractans ;
 » comme un usage introduit dans le commerce par la nécessité de réduire toutes les
 » valeurs à celle du comptant ; enfin comme
 » l'unique moyen qu'aient pu trouver les
 » Négocians de se rendre mutuellement

(1) Page 54.

(2) Page 44.

82. MERCURE DE FRANCE.

» justice sur les torts qu'ils se feroient in-
» failliblement par les crédits forcés , que
» tour-à-tour ils se demandent les uns aux
» autres ».

TROISIEME PROPOSITION.

Une troisieme proposition suit naturel-
lement des deux premieres ; c'est que *un
excédant de prix stipulé à raison du terme ,
forme un bénéfice de convention , lequel est lé-
gitimement cessible (1).*

C'est proprement une conséquence des
deux propositions précédentes. En effet per-
sonne ne doutera que tout homme ne puisse
légitimement recevoir le transport d'un
bénéfice légitime. Cependant l'Auteur ju-
rement zélé emploie toutes ses forces pen-
dant plus de 40 pages , à détruire en détail
les préjugés qui résistent à cette vérité.
Comme cette dernière partie de la disserta-
tion est aussi-bien discutée qu'elle est im-
portante pour le commerce & pour la na-
tion , nous y renverrons les lecteurs cu-
rieux , & nous nous contenterons d'expo-
ser succinctement le résultat des preuves de
cette troisieme proposition.

1°. La négociation (2) de tout effet
commerçable ne doit se faire que sous les

(1) Page 52. (2) Pages 77 & 78.

conditions d'un *cours autorisé & public* : c'est ce que l'Auteur pose pour fondement de toutes les *négociations du commerce* : c'est ce qui les légitime.

2°. Le bénéfice des termes (1) n'est qu'une indemnité de convention fixée, comme on l'a prouvé par un usage préétabli, universel & légitime. Il peut donc être cédé, sans nuire à personne ; & dès-là tout soupçon d'usure s'évanouit.

3°. Il s'ensuit que ni les billets, valeur reçue comptant (2), ni les engagemens que prend un Négociant pour l'argent qu'on lui prête, ne lui causent aucune perte, malgré le bénéfice du terme qu'on exige de lui. Avec cet argent, il profite à son tour de toutes les différences établies dans le commerce entre le prix du *terme* & le prix du *comptant* ; & il est en état de gagner beaucoup au-delà.

4°. Le bénéfice du terme, dès qu'il est démontré légitime, ne sauroit changer de nature, soit qu'il passe à un Négociant ou entre les mains de tout autre Citoyen, quelle que soit sa qualité ou sa profession : car il n'est ni convention, ni affaires légitimes (3) qui ne soient permises à tous les citoyens.

(1) Pages 59 & 60. (2) Pages 55 & 56.

(3) Pages 61, 62, 63 & 64.

§4 MERCURE DE FRANCE.

L'Auteur de cette Dissertation nous paroît écrire avec autant de solidité que d'élégance , & nous croyons qu'il peut se flatter , malgré sa modestie , d'avoir heureusement développé (1) des principes qu'on ne faisoit effectivement qu'entrevoir avant lui. Le nouveau jour sous lequel il a sçu les présenter , suffira - t'il , comme il (2) le desire , pour fixer désormais les esprits ? Il est vrai qu'il oppose des raisons à des préjugés : mais malheureusement il est bien peu d'hommes capables de sacrifier leurs préjugés à des raisons.

MEMOIRES sur l'art de la Guerre , de Maurice Comte de Saxe , Duc de Courlande & de Sémigalle , Maréchal général des Armées de S. M. T. C. , &c. Nouvelle édition conforme à l'Original , & augmentée du Traité des Légions , ainsi que de quelques Lettres de cet illustre Capitaine sur ses opérations militaires. Un gros volume in-octavo , avec figures. A Dresde , chez George Conrad Walther , Libraire du Roi , 1757. Et se trouve à Paris , chez Jombert , Imprimeur-Libraire , rue Dauphine. Prix 9 liv. relié.

(1) Page 81.

(2) Ibid.

*LETTRE de François Gando le jeune,
Graveur & Fondeur en caractères d'Im-
primerie à Paris, rue S. Jacques, vis-à-
vis les Filles Sainte Marie, à l'Auteur du
Mercure.*

MONSIEUR, j'ai lu dans votre second Mercure de Janvier dernier, une seconde Lettre de M. Fournier l'aîné, en réponse à deux autres Lettres insérées dans le Journal des Sçavans des mois de Septembre & Octobre derniers, concernant les caractères d'Imprimerie. Permettez-moi, Monsieur, d'en relever quelques traits, qui m'ont paru un peu trop forts. M. Fournier avance, par un long discours, qu'on ne peut faire de belles impressions qu'avec les caractères gravés par Guaramond, Grandjon & le Bé, dont il se dit le seul possesseur, les tenant directement de ces illustres Graveurs. S'il est ainsi, les Caractères de l'Imprimerie royale, qui, pour n'être point sortis des mains de ces premiers Artistes, n'en sont pas moins beaux, puisqu'ils font l'admiration de tous les sçavans, & ceux de Gando l'aîné, qui passe pour posséder les Caractères romains les plus frappans & les plus corrects, ont donc fas-

86 MERCURE DE FRANCE.

ciné les yeux de tous les Auteurs & Imprimeurs qui leur ont donné la préférence sur tant d'autres ? Toutes les belles éditions qui se sont faites depuis plus de vingt-cinq ans , ne passeront donc dans l'esprit de M. Fournier l'aîné , que comme de foibles imitations de ses Caractères ? Les connoisseurs pourront facilement voir le faux de cet exposé , pour peu qu'ils jettent les yeux sur les impressions des Caractères de ces fameux Graveurs indiqués par M. Fournier l'aîné , & les comparent avec ceux de mon frere , quoique faits par des Graveurs modernes. Je suis par état obligé de me défendre sur cet article , parce que je suis muni en très-grande partie des Caractères de mon frere. M. Fournier l'aîné , comme Graveur , auroit dû , avant de s'exalter si fort , corriger toutes les capitales de ses frappes si critiquées l'année dernière ; il n'ignore pas , ou du moins il doit voir les défauts qu'elles y offrent , tant par leur forme & tournure , que par leur maigreur. Il est vrai que si M. Guaramond avoit aussi bien réussi à graver les capitales que les lettres minuscules , il auroit fait des chefs-d'œuvres.

L'injuste critique qu'un Auteur anonyme , & qui ne peut être qu'un Confrere , a fait sur l'impression des Fables de la Fon-

raîne , à cause du Caractere qu'on a préféré pour les imprimer , prouve plutôt la jalousie du Censeur qui n'a pas eu la préférence , que tous les prétendus défauts qu'il a voulu faire remarquer , surtout au Caractere romain , qui est , sans contredit , le plus beau de Paris , quoique fait de la main d'un Graveur moderne , & dont le choix a été fait sans aucune partialité , & après avoir été comparé avec tous les autres par des connoisseurs aussi éclairés que respectables : ce qui fait voir évidemment que mon frere est regardé avec des yeux d'envie , parce que son commerce est florissant.

Pour moi , je rends justice à quiconque le mérite. Je ne puis m'empêcher de dire que M. Fournier le jeune , a gravé de belles Italiques : elles sont gracieuses , d'une pente convenable , d'un bon goût , & nullement susceptibles de critique. Je me fais un honneur d'avouer que je tâche de l'imiter , comme il a fait lui-même en diverses choses de notre Art , sur les modèles de M. Luce , si célèbre pour les belles Vignettes : mais aussi je crois pouvoir avancer que ses Caracteres romains n'approchent pas à beaucoup près de la beauté de ses Italiques ; on seroit presque tenté de croire que ce n'est pas la même main qui les a gravés ,

88. MERCURE DE FRANCE.

ou qu'il n'a voulu être imité de personne.

Je finis ma Lettre, en faisant, non comme M. Fournier, en détail, mais seulement en gros, l'énumération des caractères que je possède. On trouvera chez moi depuis la Nompaille jusqu'au gros Canon; j'en fais des épreuves, & je me fais un plaisir de rectifier les défauts que les vrais connoisseurs y peuvent découvrir. Je le répète, j'ai la majeure partie des Caractères romains de Gando l'aîné, mon frere, leurs italiques anciennes, parmi lesquelles il y en a de fort belles; mais en outre j'ai gravé, depuis la Nompaille jusqu'au gros Canon, les Italiques nouvelles, pour être assorties de toutes; & je puis assurer qu'elles sont beaucoup mieux que celle que l'on a voulu imiter jusqu'à ce jour. J'ai aussi de fort belles Vignettes; je fais des réglés simples, doubles & triples, d'un bon goût; enfin j'ose assurer Messieurs les Imprimeurs qui me feront l'honneur de s'adresser à moi, qu'ils auront toutes satisfactions possibles, sçavoir, la beauté & l'exécution des Caractères, la modification des prix, & l'aisance pour les paiemens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

F. GANDO, le jeune.

Paris, ce 2 Février 1757.

*LETTRE sur la Bibliothèque François
de M. l'Abbé Goujet.*

LE plaisir que l'on avoit goûté en lisant les huit premiers tomes de la Bibliothèque François de M. l'Abbé Goujet , s'est fait bien mieux sentir dans les dix volumes suivans , où il nous donne la notice raisonnée de nos Poëtes.

Cet agrément nous en fait encore espérer & souhaiter deux autres ; le premier est de voir M. l'Abbé G. avancer dans l'histoire de nos Poëtes plus rapidement , en mettant moins de distance entre la publication de ses volumes. Il lui a fallu beaucoup de temps & de courage pour les premiers : mais les matériaux ont dû s'amasser pour la suite , & d'ailleurs les faits sont plus connus & les secours plus abondans. A l'égard de la crainte que M. Goujet pourroit ressentir en parlant des Auteurs contemporains , la sagesse & la modération de sa critique doit l'en garantir.

Mais quand il nous aura satisfait sur cette suite , il s'est presque mis dans la nécessité de revenir aux siècles barbares , d'où il est parti , & de nous dévoiler le berceau de notre poésie , en nous donnant

96 MERCURE DE FRANCE.

sur les anciens Poètes , Romanciers ou Troubadours , dont les productions sont demeurées manuscrites , des notices aussi curieuses que celles de nos Poètes , dont les vers sont imprimés. Ce supplément est nécessaire pour nous dédommager de la perte de l'ouvrage de Colletet , & remplacer les Bibliothèques de la Croix-du-Maine , de Duverdier , & du Président Fauchet , qu'on ne trouve plus guere , & qu'on lit encore moins.

Que M. l'Abbé Goujet me permette de lui exposer les regrets de quelques gens de Lettres sur un objet qu'ils auroient souhaité de voir à la tête de ses Recherches sur les traductions des Poètes anciens ; c'est une notice raisonnée des traducteurs , de la plus belle & de la plus sublime de toutes les poésies qui sont les Pseaumes.

J'avoue qu'une analyse critique de toutes les versions Françoises de cette harmonieuse portion des livres Saints , n'entre point dans le plan de M. l'Abbé Goujet : mais en se bornant à nous faire connoître ceux qui ont entrepris d'imiter , seulement en vers François , ces pieux & touchans Cantiques , il auroit été assuré de plaire à un genre de Lecteur dont on sçait qu'il estime les sentimens.

M. Goujet supplée en partie à cette

omission à l'article de la plupart des Poètes qui ont imité ou paraphrasé des Pseaumes : mais il manque à cet égard sous plusieurs Poètes à quelques détails qui m'ont engagé à former pour mon usage particulier , une petite Bibliographie des Poètes qui ont travaillé sur les Pseaumes , sur les Cantiques & sur d'autres livres de l'Ecriture sainte.

Ce petit Mémoire est en deux parties : la première présente chronologiquement l'article de chaque Poète qui a exercé son talent sur l'Ecriture sainte ; la seconde paragée en autant de pages qu'il y a de Pseaumes , de Cantique , &c. rappelle en forme de table le nom de chaque Auteur qui a traité en vers le même Pseaume ou Cantique avec la date.

Dans cet essai de travail , c'est M. l'Abbé Goujet qui est presque toujours mon guide , & c'est ce qui m'oblige à recourir à lui pour quelques éclaircissmens que je ne suis pas à portée de me procurer. Voici mes questions , je souhaite qu'il daigne y répondre.

Connoît-on avant Marot quelque Poète qui ait osé s'exercer sur les Pseaumes , & quels sont-ils ?

En annonçant les Heures de Notre-Dame , traduites par Gringoire , M. Goujet

92 MERCURE DE FRANCE.

n'explique pas si les Pseaumes y sont en vers ou en prose. Il ne spécifie pas non plus quels sont les 30 Pseaumes mis en rimés par Gilles d'Aurigny, *Tome XI*.

Le contre-poison des 52 Chançons de Marot, par Artus desiré, *Tome XIII*. Est-ce une traduction plus orthodoxe des mêmes Pseaumes, ou seulement une critique des erreurs & du style de Marot?

A-t'on encore, quoiqu'en manuscrit, la traduction des Pseaumes faite par Montchrétien, *Tome XV*, & celle du Calviniste Philippe le Noir?

Jean Bertaut n'a-t'il traduit que les Pseaumes 1, 20, 43, 71, 136 & 146, quoiqu'il soit dit dans la Bibliothèque Poétique indéfiniment qu'il a traduit les Pseaumes?

Sçait-on quels sont les Pseaumes paraphrasés par Antoine-Mage de Fief-Melin, d'après les méditations de Pelisson?

J. Desmarets-de-Saint-Sorlin, a-t'il traduit tout le Pseautier, dans l'édition de 1640, des Pseaumes accommodés au Règne de Louis le Juste? ou bien n'y a-t'il que les 19, 20, 44, 71, 96 & 143, cités par M. Goujet? & dans l'Office de la Vierge par le même, avec les sept Pseaumes de la Pénitence, Vêpres & Complies, les Pseaumes sont-ils en vers?

Enfin dans l'édition du même recueil, donnée en 1669, & augmentée, tous les 150 Pseaumes s'y trouvent-ils en vers, & sont-ils différemment traités que dans l'édition de 1640 ?

Connoît-on en détail les Pseaumes que Jean Darbaud a donné en Vers dans les éditions indiquées en 1651 & 1684.

Les Heures de Notre-Dame, traduites par Pierre Corneille, avec les sept Pseaumes de la Pénitence, les Vêpres & Complies du Dimanche, contiennent-elles la totalité ou partie de ces Pseaumes en vers ?

Quelle est la traductrice des Pseaumes indiqués dans le recueil édifiant donné en 1751, par ces lettres Mlle D.

Il y a lieu d'espérer que M. l'Abbé Goujet, dans les premiers volumes de sa Bibliothèque que l'on attend, je le répète, avec beaucoup d'impatience, nous parlera avec quelque détail des Pseaumes paraphrasés par le Noble, Hugues-le Blanc, Mlle Cheron, l'Abbé Desfontaines, Florimont-de Saint-Amour, & autres, avec plus ou moins de détails, selon le talent de chacun, en attendant que l'on puisse y voir les noms immortels des Rousseau, des Racines, des Le Franc. J'ose implorer le secours de ces grands Hommes conjointement avec celui de M. l'Abbé Goujet,

pour les éclaircissémens que je demande , & leur représenter que quand on imite ou paraphrase aussi bien qu'ils le font , on ne doit pas craindre de mettre le texte vis-à-vis de la traduction : ce seroit un plaisir de plus pour les Lecteurs qui aiment à comparer ; on pourroit en tirer des exemplaires tout-François pour ceux qui n'ont pas cette curiosité.

Le M..

HISTOIRE générale des Provinces-Unies, dédiée à Monseigneur le Duc d'Orléans , premier Prince du Sang , par MM. D*, ancien Maître des Requêtes , & S***, de l'Académie Impériale , & de la Société Royale de Londres. A Paris , chez P. G. Simon , Imprimeur du Parlement , rue de la Harpe , à l'Hercule , 1757 , trois volumes in-4°.**

Voici un Ouvrage aussi considérable par l'étendue des recherches où il a fallu nécessairement s'engager , que par l'importance de son objet ; deux raisons plus que suffisantes pour intéresser à sa lecture les personnes curieuses de s'instruire des antiquités des Nations. Quoiqu'il ne nous appartienne pas de prévenir par une décision anticipée le jugement du Public , nous ne croyons pas devoir refuser aux Auteurs qui ne se nomment point , les

justes éloges que méritent leur entreprise ,
& la méthode qu'ils ont suivie dans l'exé-
cution. Après avoir insinué d'une manière
générale dans leur préface , les avantages
de l'Histoire , ils font voir que celle qu'ils
se sont proposés d'écrire , est peut-être
plus féconde qu'aucune autre en événe-
mens , dont les variations sont très-pro-
pres à fixer l'attention. Il est bon de les en-
dre parler eux-mêmes : « Les foibles com-
» mencemens , *disent-ils* , d'un Peuple de-
» venu si riche dans un Pays si pauvre ,
» présentent un bel exemple de ce que peu-
» vent l'amour du travail, la simplicité
» des mœurs & la bonne conduite. Les
» Hollandois resserrés dans l'état le plus
» borné de notre continent , presque sub-
» mergé par un élément contre lequel ils
» sont toujours en garde , & souvent obli-
» gés de se défendre , manquant des cho-
» ses les plus nécessaires par l'ingratitude
» du sol , & la rigueur du ciel , ont ren-
» du leur Pays un des plus abondans & des
» mieux peuplés de l'Europe. Leur com-
» merce s'étend dans les deux Hémisphe-
» res , & leurs Villes sont devenues les
» magasins du monde. Les premiers habi-
» tans , ces anciens Bataves , trop heu-
» reux de suivre les Aigles Romaines , &
» d'être reçus dans les gardes des Empe-

96 MERCURE DE FRANCE.

„ reurs , méritèrent par leur valeur le ti-
 „ tre de freres , & d'amis des vainqueurs
 „ de la terre. Les Francs qui s'empare-
 „ rent de leurs Domaines , ne seroient
 „ que de misérables Corsaires , si leurs
 „ Capitaines n'avoient fondé par leur cou-
 „ rage & leur conduite , une puissante
 „ Monarchie sur les débris de l'Empire
 „ d'Occident. Les Comtes de Hollande ,
 „ foibles Vassaux de ces fiers conquérans ,
 „ presque confondus avec la Noblesse
 „ dont ils avoient besoin , pour maintenir
 „ une autorité usurpée , seroient encore
 „ inconnus , si leur politique , & les al-
 „ liances étrangères ne les eussent rendu
 „ redoutables à leurs voisins. Leur ambi-
 „ tion croissant avec leur pouvoir , soule-
 „ va les sujets contre la tyrannie. L'inqui-
 „ sition acheva de les mettre au desespoir ,
 „ & l'amour de la liberté donna naissance
 „ à une République chancelante dans
 „ son début , mais bientôt raffermie par
 „ la valeur & la sagesse de son Chef , &
 „ forçant enfin l'Espagnol à reconnoître
 „ son indépendance , & même à partager
 „ avec elle les trésors du nouveau monde.
 „ Une politique sévère & bien entendue ,
 „ la met en état aujourd'hui de balancer
 „ la puissance de ses voisins , & l'équili-
 „ bre de l'Europe. Un Théâtre varié de
 „ tant

» tant de scènes éclatantes , nous a paru
» mériter l'attention du Public ; & c'est
» le spectacle que nous entreprenons d'of-
» frir à ses yeux. »

Nos Auteurs ont pris soin de faire con-
noître les guides qui les ont dirigés dans
la composition de cette Histoire. Le dé-
pouillement qu'il a fallu faire des Ouvra-
ges d'un grand nombre d'Ecrivains , dont
plusieurs qui ont vécu dans des siècles d'i-
gnorance , ont mêlé fréquemment la fable
avec la vérité , n'a pas peu contribué à
rendre ce travail fort pénible. On n'est
parvenu à démêler le vrai d'avec la fiction ,
qu'en les rapprochant ensemble pour com-
parer leur récit. A la faveur d'un examen
réfléchi, on a assigné à chacun d'eux le de-
gré de certitude , qui leur convient ; &
on a spécifié soigneusement les raisons
qui ont déterminé à préférer les uns aux
autres. Enfin l'on n'a avancé aucun fait
qui ne fût appuyé sur de bons garants que
l'on a cité au bas des pages. Cette façon de
traiter l'Histoire , est assurément très-loua-
ble. On ne sçauroit même désavouer
qu'elle ne soit la seule à la rigueur , sur la-
quelle on puisse compter. En effet c'est
vouloir se faire encore plus illusion à soi-
même qu'aux autres, que prétendre donner
à sa narration le même degré de croyance ,

E

98 MERCURE DE FRANCE.

en négligeant de marquer les sources où l'on a puisé. Les Lecteurs éclairés sont en droit de se défier de tout Historien qui cherche à leur dérober ainsi la connoissance des moyens qui peuvent les mettre en état de vérifier ce qu'il raconte. La multitude des faits qui appartiennent au plan de cette Histoire, nous conduiroit trop loin, si nous voulions entrer dans quelque détail à cet égard. Les bornes dans lesquelles nous nous sommes faits une loi de nous resserrer, nous permettent uniquement de l'indiquer d'après l'exposition générale que les Auteurs en ont donnée eux-mêmes.

Sous le titre d'*Histoire Générale des Provinces-Unies*, on comprend la *Gueldre*, la *Hollande*, la *Zélande*, le *pays d'Utrecht*, la *Frise*, l'*Overysfel*, *Groningue* & les *Ommelandes*. Nous devons remarquer, à la louange des Auteurs, qu'ils sont les premiers qui aient conçu le projet de rassembler sous un coup d'œil dans une *Histoire générale* & complète, ce que les *Annales* & les *Chroniques* ont transmis depuis les commencemens. Leur récit fournit le développement des faits qui se sont succédés de siècle en siècle jusqu'au terme de la grandeur de la République. Ils se sont attachés cependant pour l'ancien temps, &

jusqu'à l'union de ces Provinces plus particulièrement à la Hollande , & ils n'ont touché aux autres Provinces que quand les circonstances ont paru l'exiger. Dans le nombre des événemens dont le corps de l'*Histoire* contient l'exposition , il s'en est trouvé plusieurs dont l'intelligence étoit nécessairement liés à des discussions qu'ont fait naître les explications & les descriptions où l'on n'a pu se dispenser d'entrer. Ce sont , pour ainsi dire , autant de dissertations qui auroient interrompu la narration. Comme on a voulu la dégager de tout ce qui pouvoit en suspendre le fil , on les a rejetées au commencement de l'Ouvrage , & elles font la matiere du premier tome , qui renferme sept Sections. On y rapporte les contestations qui se sont élevées entre les Sçavans sur la géographie ancienne de cette partie de la basse-Germanie , sur le cours des rivières , sur les changemens causés par les inondations & la main des hommes , sur les limites des Provinces , sur la fondation des Villes , sur la position de celles qui ont été détruites, ou dont les noms sont changés. Il a fallu emprunter le secours de la géographie ancienne & moderne , dont l'histoire de ces Provinces plus exposées qu'aucune autre partie de l'Europe aux ravages de l'Océan ,

E ij

ne pouvoit se passer. Nos Auteurs se sont vus par-là dans la nécessité de donner des *Cartes Géographiques* de tous les âges. Leur narration, suivant le plan des lieux dans les différentes époques, est accompagnée de la description nécessaire de ces mêmes endroits. Ils ont marqué les variations qui y sont arrivées en différens temps. Ils ont conservé les anciens noms des Pays, lieux & peuples, jusqu'à certaines époques où les nouveaux noms ont commencé à être usités. L'ignorance où l'on est quelquefois des bornes du pays qu'ils occupoient, & des changemens survenus dans les limites des Provinces, a empêché de donner aux Eburons le nom de Liégeois, aux Ménapiens celui de Brabançons, celui de Morins aux Flamands, &c. En effet, les premiers n'occupoient qu'une partie des pays habités par les seconds, & souvent quelques-uns s'étendoient sur des terres dont leurs voisins sont aujourd'hui en possession. C'est pour cette raison que nos Auteurs se sont crus obligés d'employer les termes de *Haute & Basse-Germanie*, par préférence à ceux de *Haute & Basse-Allemagne*. Les deux Pays désignés sous la première dénomination, étoient situés dans le moyen âge du côté droit du Rhin, & les deux autres occupent aujourd'hui les deux côtés du

Fleuve. Il est aisé de voir par-là que la géographie , comme les autres sciences , a éprouvé les tristes effets de la barbarie.

On n'est pas moins partagé sur les antiquités répandues en grand nombre partout le pays en question , sur l'origine , les migrations & les ligues des peuples , sur la Religion , les mœurs , les usages , la discipline militaire , les loix , le gouvernement des anciens habitans de ces Provinces. Nos Auteurs produisent les sentimens des Critiques sur toutes ces matieres, & les raisons qui servent de fondement à leurs opinions. Ils ont mis à profit les instructions qu'ils ont pu tirer des inscriptions & autres monumens échappés aux injures du temps. Ils ont même eu soin d'en donner la forme , & les caracteres gravés d'après les originaux qui se sont conservés dans les cabinets des curieux. Ces choses font l'objet des quatre premières Sections.

Les trois dernières concernent les temps modernes , & les connoissances qui en dépendent sont indispensables pour bien comprendre la constitution du pays , pour lire sans interruption & approfondir son histoire. Elles décrivent l'état actuel des Provinces-Unies , & découvrent les degrés par lesquels cette République est parvenue

102 MERCURE DE FRANCE.

au point de pouvoir & de richesse dont elle jouit. On commence par un précis de la réforme , on marque ses progrès dans ces pays , ensuite l'état de la Religion dominante , celui des Sectes tolérées , le nombre de leurs Eglises , & leurs principales différences. Le Gouvernement succède avec l'administration de la Justice. Après avoir décrit l'ancienne forme de ses Tribunaux & leurs variations , on fait mention de ceux qui subsistent aujourd'hui. On s'attache à rechercher la véritable résidence de la Souveraineté. On explique la nature & l'autorité des Etats Généraux , du Conseil d'Etat , de leurs membres & assemblées , les forces militaires de l'Etat sur terre & sur mer , ses finances , ses dettes , sa politique , ses maximes & ses alliances , &c. On parle des Amirautés , de leur inspection , des fonctions du Stathouder , du Capitaine & Amiral général , de l'Avocat de Hollande , appelé Grand-Pensionnaire. On rapporte les Edits de création , & les Réglemens qui ont paru plus instructifs sur ces objets que tout ce qu'on auroit pu dire. L'article du commerce termine ce tome. C'est le principal objet d'une Nation maritime ; & le fondement de la grandeur de celle dont on fait l'histoire. On le prend à sa naissance , on

parcourt ses progrès , & on le suit dans l'établissement des manufactures , &c. On détaille l'origine & les succès des navigations des Hollandois , leurs pêches , & leur commerce actuel avec tous les pays de l'Europe. On rend compte de leurs expéditions navales pour le commerce contre les villes Anféatiques , contre les Espagnols & les Portugais , de leurs conquêtes dans les deux Indes , de leurs établissemens , Forts , Comptoirs , Colonies , de l'Erection , de la Compagnie des Indes Orientales , des Chambres qui dirigent son commerce , & des réglemens qui s'observent sur leurs flottes. On passe à la Compagnie des Indes Occidentales ; on explique les causes de sa décadence , son renouvellement , l'origine & les progrès des sociétés particulières de Surinamme & de Berbice. On joint à ces détails du commerce maritime des Cartes beaucoup plus complètes & plus exactes que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Elles représentent sous un coup d'œil les navigations , les découvertes & les établissemens des Hollandois , tant dans l'Asie , que dans l'Amérique & l'Afrique. Les matieres dont on traite dans ce volume sont très-curieuses , comme on en peut juger par l'analyse abrégée que nous venons d'en faire. Elles

servent à donner une idée avantageuse du reste de l'Ouvrage.

L'histoire proprement dite ne commence qu'au deuxième tome. Cinq périodes, de chacune desquelles nous dirons un mot, constituent la division sous laquelle on la range naturellement. La première contient ce qui s'est passé avant l'entrée des Romains dans la basse-Germanie ; la seconde parle de la domination des Empereurs. Il a fallu nécessairement insister ici sur beaucoup de détails qui tiennent à l'*Histoire Romaine*. Tout ce qui peut y avoir rapport, nous paroît traité avec une érudition exacte. La troisième raconte l'invasion des Francs, leur gouvernement & celui des Rois de la branche Germanique. Les faits qui sont liés à ces trois périodes remplissent ce deuxième tome. La Nation est le principal objet de nos Auteurs ; ainsi les actions des Princes de qui elle a dépendu en différens temps, deviennent par-là des accessoires : cependant comme elle est intéressée aux événemens étrangers par la part qu'elle y a bien souvent, ils ont été obligés d'annexer leur récit au corps de la narration dont il fait partie. Ils se permettent même des digressions, lorsque l'occasion se présente de dire ce que d'autres Historiens ont omis par négligence, ou

quand la partialité les a engagés à dissimuler , ou pour le moins à altérer la vérité. Telles sont les excursions qu'ils font sur l'établissement des Francs dans les Gaules. Ils nous apprennent qu'ils ont profité du travail de M. Freret , dont ils se font un plaisir de communiquer au Public les *Observations* relatives à ce sujet. On n'aura point de peine à les reconnoître à la profondeur des recherches , & à la discussion méthodique qui caractérisent tout ce qui est sorti de la plume de cet habile Académicien. Ils usent de la même liberté sous les Carlovingiens. Cette partie de l'histoire étoit trop stérile pour n'avoir pas besoin d'un secours étranger qui occasionnât quelque contiguité dans les événemens. Les Romains avoient rempli les premiers vuides ; c'étoit aux Francs à combler les seconds. « A ces digressions près , disent » nos Auteurs , l'histoire des Bataves nous » offre le tableau d'un peuple attentif à » conserver sa liberté , & de Souverains » acharnés à la détruire. Nous voyons » d'abord les Romains établir leur domination par la force des armes sur des » peuples libres par leur constitution , les » contraindre à se révolter par des exactions & la violence ; la Germanie entière » s'intéresser dans le combat , la valeur

Ev

106 MERCURE DE FRANCE.

» sans discipline l'emporter sur la science
» militaire , & forcer les Vainqueurs du
» monde à restituer aux peuples leurs droits
» & leurs privileges. Nous voyons les
» Francs inonder une partie de nos Pro-
» vinces , & soumettre l'autre par la dou-
» ceur de l'Evangile ; la liberté se relever
» sous les premiers Comtes , s'affoiblir
» sous leurs attaques continuelles , s'éclip-
» ser presqu'entièrement sous la puissance
» des Princes de la maison de Bourgogne
» & de celle d'Autriche , se ranimer au
» coup mortel que les Espagnols entre-
» prennent de lui porter , rappeler son
» courage , & rassembler ces forces pour
» combattre l'Inquisition , triompher au
» sortir d'un combat inégal , forcer ces en-
» nemis dédaigneux à reconnoître son indé-
» pendance , & leur arracher une partie
» des deux Indes ; en sorte que cet Ouvra-
» ge peut-être regardé comme l'*Histoire de*
» *la Liberté combattue , opprimée , renais-*
» *sante & triomphante.* »

La suite au Mercure prochain.

ALMANACH des Finances , pour l'année
1757 , contenant sommairement la nature
& les principales particularités des affaires
de Finances , les noms & demeure des In-
téressés , les Bureaux , jours d'assemblées ,

Tribunaux où se portent les contestations, & autres éclaircissemens à ce sujet. *A Paris*, chez *Pierre Prault*, quai de Gêvres.

Cet Almanach n'a été retardé que pour être perfectionné. On y trouvera des augmentations & des changemens considérables, occasionnés par le renouvellement des Fermes & par les autres révolutions survenues dans les différentes parties de la Finance. Le Public, & surtout le Public Financier à qui il est le plus nécessaire, n'aura rien perdu pour attendre.

*ESSAIS politiques par M. le Marquis de * * *.*

Le Marquis de * * * a la modestie de ne pas vouloir s'ériger en Auteur. Il n'écrit que pour lui, & il n'aura pas la folle vanité de livrer son travail à l'impression : cependant voilà déjà deux volumes d'imprimés. L'Ouvrage est divisé en trois parties : la première traite des qualités du Ministre & de la conduite qu'il doit tenir dans les négociations ; dans la seconde, l'Auteur parle du culte dû à la Divinité, de l'origine des établissemens humains & du droit de la guerre : il y joint un abrégé sommaire du droit de la nature & des gens.

E vj

On trouve dans la troisieme un tableau des intérêts présens des Souverains , précédé d'un discours sur les principaux événemens politiques, depuis 1648 jusqu'en 1748 ; les extraits des traités de Westphalie , d'Utrecht , d'Anvers & de Vienne , avec des discours préliminaires & des dissertations sur chacun de ces traités , composent la quatrième & dernière partie. Je ne veux qu'effleurer ces différentes matieres.

La principale qualité d'un Ambassadeur est de sçavoir se rendre maître de ses passions & de soi-même. Mazarin , malgré la vivacité de son tempérament , ne s'emportoit que par adresse pour connoître au vrai le fonds du cœur de Dom Louis de Faro. La patience fait attendre la maturité de ce qu'on desire. *Le temps & moi* , disoit Philippe II , en valons bien deux autres. L'Auteur parcourt ainsi les autres qualités d'un parfait Négociateur , la probité , le zele , la modestie , la fermeté , la discrétion , la sagacité , l'adresse , la pénétration , la prudence , &c.

L'Europe n'a connu l'utilité des Ambassadeurs que sous le regne de François I. Le Régent d'un Royaume a droit d'en envoyer dans les Cours étrangères. Un Roi détrôné a le même droit ; & la France reçut également un Ministre de Charles II

& de la nouvelle République d'Angleterre. Après ces réflexions préliminaires, l'Auteur entre dans des détails infinis sur la conduite que doivent observer les Ambassadeurs; il parle aussi d'Alexandre & de Charles XII, rappelle les révolutions de Flandre & de Portugal. Son Discours sur le Culte paroîtra peut-être un peu long: l'origine des sacrifices & de l'idolâtrie, les augures, l'inhumation des Payens, les hérésies, l'origine des Gouvernemens sont rappelés ici plutôt par suite nécessaire que par nouveauté. La question du droit des gens a plus de rapport aux affaires présentes. Ce droit, dit l'Auteur, permet les intrigues, les artifices, les conjurations, & enfin tout ce qui peut nuire à un ennemi déclaré, ou justement soupçonné, soit en prévenant les desseins de cet ennemi, en interceptant ses lettres, en enlevant ses couriers, ses convois, ses troupeaux, pourvu que ces entreprises s'exécutent sans manquer à la probité & à l'honneur qui ne sont autre chose que la loi naturelle. Ainsi on ne peut s'emparer des instrumens nécessaires à la culture des terres, gâter, détruire les biens, mettre à contribution les villages, à moins d'une nécessité absolue. Toutes profanations d'Eglises, incendies, démolitions de maisons sont également dé-

fendus. Après la prise d'Ypres , le Roi parut touché de ce que quelques maisons avoient été endommagées par les bombes. *Je n'avois point pris les armes , dit-il , contre les habitans , mais contre mes ennemis.* Qu'il feroit à souhaiter que les vainqueurs pussent connoître ce sentiment d'humanité !

Le traité de Westphalie a apporté de grands changemens dans le système politique. Ferdinand fut contraint de se borner à la qualité de Chef & non de Maître d'une République de fiefs souverains , & la France y acquit une nouvelle splendeur. Les autres traités ont produit d'autres effets que les politiques liront dans l'ouvrage même. Ils y apprendront que les différentes Puissances de l'Europe ont entr'elles des intérêts différens. Celui de la Cour de Rome est d'être uni avec le Roi de Naples & le Duc de Parme. La politique de la maison d'Hanovre est d'étendre ses frontieres , afin de s'affermir en Angleterre comme Souveraine de cette Monarchie. La nouvelle Maison d'Autriche n'a que le Turc à redouter du côté de la Hongrie. Les présens qui sont chez ces infideles l'ame des négociations , fomentent toujours les divisions & l'antipathie entre les Turcs & les Persans.

Les ennemis de la France ont semé des

inquiétudes dans l'Europe , depuis la paix d'Utrecht ; mais le traité d'Aix-la-Chapelle a montré la droiture des intentions des François & des Espagnols : les uns n'ont pas même insisté sur le rétablissement de Dunkerque , les autres sur l'évacuation de Gibraltar. La Hollande doit s'appercevoir que la protection de la France lui est nécessaire pour son négoce , que son union avec l'Angleterre ne lui a jamais été qu'onnérecuse , & que le commerce des Anglois s'est toujours fait au désavantage de celui des Provinces-Unies.

La différence des Sectes dans la grande Bretagne fait la sûreté de l'Etat. Si ces trois Royaumes venoient à adopter une même croyance , le Gouvernement ne tarderoit pas à être changé ; les sentimens réunis se tourneroient alors du côté de la République ou du Roi. Les Souverains du Nord doivent s'appuyer de la France pour s'opposer aux Moscovites : ce devrait être aussi le système du Roi de Prusse. L'intelligence avec la Hongrie , & des créatures achetées dans le Divan peuvent seules conserver aux Vénitiens ce qu'ils possèdent dans le Levant : mais un défaut que l'Auteur reproche à cette République, c'est de punir le soupçon comme le crime. Sur le rapport seul des espions , on fait mourir

112 MERCURE DE FRANCE.

l'accusé pendant la nuit , sans écouter ses défenses. Depuis le traité de Munster la France ne projette aucun agrandissement , persuadée de cette maxime , que jamais une vaste domination n'a fait la splendeur d'un Etat , & qu'il ne doit son éclat qu'à ses richesses , à l'amour des peuples , à la valeur des troupes , au bon état de ses places , à ses alliances heureusement ménagées & maintenues par la bonne-foi , enfin à la protection accordée au commerce , seul capable de rendre une Souveraineté florissante.

Cet Ouvrage est très-instructif pour ceux qui se destinent aux sublimes fonctions d'un Négociateur : il est quelquefois diffus , mais toujours solide. Si l'Auteur semble s'éloigner un peu du sujet par ses raisonnemens , il sçait les ramener à son but par un enchaînement de principes. Pour jeter quelques ornemens sur des matieres assez métaphysiques , il les a partagées en différens discours , & il en coupe la sécheresse par des citations qui peuvent jeter plus de vivacité dans la narration. Une observation qu'on ne manquera pas de faire , après avoir lu ces deux volumes , c'est qu'il est d'une grande importance pour la Cour de Vienne & les Etats Généraux de ne prendre aucun parti dans les démêlés ré-

cens de la France & de l'Angleterre. En armant en faveur de cette dernière Puissance , le Brabant devient le théâtre de la guerre , & le chemin est ouvert jusques dans le cœur de la Hollande. L'alliance que l'Impératrice Reine vient de conclure avec le Roi , l'unit avec les deux branches régnantes de la Maison de Bourbon. Elle assure à l'Archiduc la succession au Trône Impérial , & rend la paix stable dans le continent de l'Europe. On trouve quelques exemplaires de ce Livre chez *Vincent* , rue S. Severin.

ESSAI sur la Perfection Chrétienne. *A Paris* , chez *P. Prault* , quai de Gêvres , 1757. •

LA SUITE des cinq cens Matinées & une demie , Contes Syriens traduits en François , &c. paroît , & se trouve chez *F. Merigot* , quai des Augustins , 1757.

LE troisieme volume du Mercure de Vittorio Siri , traduit de l'Italien par M. Requier , vient d'être imprimé , & se débite chez *Durand* , rue du Foin , 1757.

PROSPECTUS de la troisieme édition des institutions de Géométrie , enrichies de notes critiques & philosophiques sur la

114. MERCURE DE FRANCE.

nature & les développemens de l'esprit humain : avec un discours sur l'étude des Mathématiques, où l'on essaye d'établir que les enfans sont capables de s'y appliquer, augmenté d'une réponse aux objections qu'on y a faites. Ouvrage utile, non-seulement à ceux qui veulent apprendre ou enseigner les Mathématiques par la voie la plus naturelle, mais encore à toutes les personnes qui sont chargées de quelque éducation. Par M. de la Chapelle, Censeur Royal, Membre de l'Académie de Lyon, & de la Société Royale de Londres, deux vol. *in-8°*.

Il y a plus de six mille volumes de cet Ouvrage répandus dans le Public. Plusieurs Collèges & plusieurs Ecoles de la Capitale m'ont fait l'honneur de l'adopter ; un fort grand nombre de celles des Provinces en font usage ; il est très-connu en Italie, en Allemagne, en Hollande ; je devois donc m'attendre à des observations, à des critiques, & même à des censures.

Qu'un livre, fait pour quelques douzaines de personnes, ne soit point attaqué, cela est dans l'ordre ; on n'attaque point les inconnus. Qu'un autre, à la portée de tout le monde, demeure tranquille chez le Libraire ; le silence & l'oubli du Public en font la plus cruelle satire. Mais qu'un

Ouvrage lu & relu dans le dessein de s'y instruire & de n'y rien pardonner; qu'un Ouvrage qui donne perpétuellement des ordres à l'amour-propre, qui lui dit toujours, sans aucun ménagement, *cela est vrai & je le démontre*; qu'un Ouvrage enfin, pour lequel j'ai sollicité des objections avec autant d'empressement qu'on les fuit, n'en ait essuyé pourtant d'aucune espèce, c'est une singularité dont il y a, ce me semble, très-peu d'exemples.

Je crois connoître mes productions un peu mieux que mes Lecteurs. Ce n'est point l'amour d'une vaine gloire qui m'a fait écrire. J'ai cherché à mériter l'estime de mes Concitoyens par des vues nouvelles, & par une forme jusqu'alors inconnue, ou tout au moins non pratiquée. Persuadé qu'il n'y a de vrais services que ceux qui plaisent, le principal succès de cet Ouvrage est dû, sans doute, à l'attention perpétuelle que j'y ai eue, de ne jamais négliger cette maxime. Mais, si la sécheresse de la Géométrie a disparu sous ma plume, j'ai observé que nos goûts nous faisoient souvent oublier nos besoins.

En faisant moi-même la critique de mon propre Ouvrage, j'y ai trouvé beaucoup de fautes d'omission; elles seront

amplement réparées dans l'édition qui va paroître. Une de mes principales vues avoit été de convaincre le Public, que l'Algebre & la Géométrie étoient très-utiles dans les Professions les plus communes. Les faits sont la Métaphysique du gros du monde, & dans l'Algebre, j'avois un peu négligé cette Métaphysique : aussi ai-je augmenté l'article des équations de trente ou quarante pages. Toutes les questions que j'y propose y sont utiles ; mais j'ai voulu que l'utile fût curieux. Des Regles d'escompte droites & inverses, celles des lettres de change, les problèmes d'alliage de toute espece, déterminés & indéterminés, y sont exposés & démontrés avec tout le soin, dont je me suis trouvé capable. Jamais une question n'y paroît qu'aménée par les circonstances qui l'y font naître : on y sçait toujours d'où l'on vient, où l'on va, & pourquoi l'on va. Je ne dis point, par exemple, *soit une équation du second ou du troisieme degré qu'il faut résoudre*, comme si je me propoisois une question extraordinaire, uniquement pour faire parade d'une difficulté vaincue. Mais, en me suivant, on s'apperçoit que beaucoup de gens y sont jettés, sans y penser, par des besoins très-fréquens & très-communs. Une simple administration de tutelle y conduit.

Assurément cela n'est pas rare. J'y montre une source des équations de tous les degrés ; & ce sont les intérêts des intérêts qui donnent cette progression de puissances. J'en prends l'occasion de résoudre un problème du second degré, comme j'en pouvois prendre celle d'en résoudre un du troisième, quatrième, &c.

En procédant à la résolution de ces problèmes, je ne m'élance pas tout à coup à ces expressions générales, qui montrent, du point le plus sublime, & avec trois ou quatre symboles, une infinité de questions utiles, résolues avant qu'on les propose, ou même qu'on les imagine. Cette espèce d'enthousiasme algébrique, en servant la paresse & la vanité de l'Écrivain, auroit pu faire le désespoir du Lecteur ; je me le suis défendu. Toujours occupé de la manière dont les idées entrent & se succèdent dans l'ame, jamais les générales ne se sont présentées les premières à mon esprit. *Un même corps ne sauroit être à la fois en plusieurs lieux*, je n'ai osé faire cette assertion, en homme sage, qu'après des millions d'expériences ; encore suis-je tenté bien des fois d'en douter, quand je me vois dans un miroir, ou que je regarde des objets avec un verre à facettes.

Je fais donc suivre aux commençans cette gradation d'idées, dont la nature nous montre la marche. On s'éleve sans effort, quand on monte par degrés. J'expose souvent sous différens points de vue plusieurs cas d'une même question ; je les discute, je les analyse, j'en montre les rapports. On acquiert insensiblement l'habitude de comparer ; & c'est delà que viennent les idées & les expressions générales, si fécondes en Mathématiques.

Des notes faites avec attention, & assez multipliées, viennent étendre toutes ces vues, qui ne paroissent propres qu'à l'Algebre ; on en voit l'application à la conduite de la vie, à la Magistrature, à la Politique ; &c. On y verra même les Abeilles donner à l'homme des leçons de Géométrie utile, sans luxe, sans superflu, mais la plus parfaite économie dans la construction de leurs alvéoles. On y verra, sous l'apparence d'un prix très-vil, le piège tendu à l'ignorance ou à l'esprit inconfidéré, qui s'engage dans certains paris : en un mot cette troisième édition est augmentée d'un quart de volume, au moins, & toute remplie de je ne sçais combien de questions curieuses & utiles, dont l'exposition convient plus à un extrait qu'à un simple avis.

Si le style de cet Ouvrage n'a pas été dicté par cet art magique de la parole , qui sçait persuader indépendamment des raisons , je prie le Lecteur de considérer que rien n'est permis ici que l'éloquence de la vérité.

Le Libraire compte mettre en vente cette troisième édition dans le courant du mois d'Août prochain , & le *Prospectus* en est distribué gratis au Public. *A Paris* chez de Bure l'ainé , Quai des Augustins , à Saint Paul.

VIE d'Erasme , dans laquelle on trouvera l'Histoire de plusieurs hommes célèbres , avec lesquels il a été en liaison ; l'analyse critique de ses Ouvrages , & l'examen impartial de ses sentimens en matière de Religion : par M. de Burigny , de l'Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres. *A Paris* , chez le même Libraire , 1757. 2 vol. in-12.

On doit mettre , sans contredit , Erasme au rang des hommes célèbres qui ont fait honneur à leur siècle par les productions de leur esprit. La beauté de son génie brille dans presque tous les ouvrages qui sont sortis de sa plume : leur multitude lui assure à juste titre la qualité d'un des plus laborieux Ecrivains qu'il y ait jamais eu,

Il posséda à un certain point l'universalité, & il s'exerça sur des sujets d'un genre très-différent. Il étoit à la fois Grammairien, Critique, Interprete & Théologien. Si d'un côté des talens aussi féconds engagerent les honnêtes gens éclairés à rechercher son amitié, malheureusement ils contribuèrent de l'autre à lui susciter l'envie de quelques-uns de ses contemporains que son mérite offusquoit.

C'est avec raison que l'on regarde Erasme comme le restaurateur des Lettres qui étoient, pour ainsi dire, anéanties sous le joug de la Barbarie, puisqu'il eut la principale part à leur rétablissement. La lumière ne parvint que par degrés à se répandre dans les esprits. Il se vit par-là bien souvent dans le cas de combattre les préjugés de l'ignorance. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer de fâcheux ennemis, dont les plus acharnés furent les Moines, qui avoient un intérêt d'autant plus vif à défendre ces préjugés, qu'ils vivoient alors dans une étrange corruption. Comme son humeur le portoit naturellement à l'ironie, qu'il manioit avec adresse, il ne les épargna pas.

La vie d'un Ecrivain aussi illustre doit d'autant plus intéresser notre curiosité, qu'elle

qu'elle se trouve nécessairement liée avec l'Histoire des plus grands événemens de son temps , comme l'époque de la naissance de la Réforme. Elle a fourni à M. Bayle le sujet d'un long article , dont il a enrichi son Dictionnaire. Il faut lui joindre M. le Clerc , qui a pris soin de la belle édition des œuvres d'Erasme , qui parut à Léide en 1703. Il en rendit compte dans sa Bibliothèque choisie , & il accompagna son extrait d'un abrégé de la vie de ce grand homme , qu'il tira principalement du recueil de ses Lettres qui en contiennent la meilleure partie.

M. de Burigny , déjà connu par d'autres ouvrages justement estimés , entreprend aujourd'hui la même tâche dans une plus grande étendue que les fameux Littérateurs que nous venons de nommer. Il faut avouer que personne jusqu'à lui n'avoit donné cette Vie dans un détail aussi circonstancié & aussi exact : c'est un éloge qu'on ne sçauroit lui refuser. Il se propose non seulement de faire connoître Erasme , mais encore ceux dont l'histoire a une intime liaison avec la sienne. Il saisit tous les traits qui servent à nous développer son caractère ; & , pour mettre les Lecteurs à portée de se convaincre des grands services dont les Lettres lui sont redevables , il fait une analyse criti-

F

que de tous ses Ouvrages, qui nous a paru très-instructive. L'Auteur a divisé cette Vie d'Erasme en six Livres chacun, dont il suffira d'indiquer ici le sujet. Le premier renferme son Histoire, depuis sa naissance jusqu'à son voyage d'Italie. On en conduit le fil dans le second, depuis son voyage en Italie, jusqu'à son établissement à Basle. Dans le troisieme on continue à en détailler les circonstances relatives au temps de son séjour à Basle. Le quatrieme contient son Histoire en tant qu'elle est liée avec celle de Luther & avec le Luthéranisme. Le cinquieme offre le récit de ce qui lui arriva, & des Ouvrages qu'il composa pendant le temps qu'il demeura à Fribourg. Le dernier Livre a pour objet ce qu'il fit depuis son retour à Basle jusqu'à sa mort. Il est terminé par l'examen de ses sentimens sur les matieres de Religion, & par les divers jugemens qu'on a portés de cet homme illustre.

M. de Burigny remplit partout les devoirs d'un Historien fidele. Il ne cherche point à dissimuler, encore moins à pallier les défauts que l'on peut justement reprocher à Erasme. Mais il ne balance point à le justifier de plusieurs imputations aussi fausses qu'odieuses qu'on a formées contre lui en différens temps. Il insiste avec rai-

son sur tout ce qui le rend digne de notre estime & de nos suffrages. Il y a lieu de présumer que cette vie ne sera pas moins bien reçue du Public que celle de Grotius , dont le même Auteur lui a fait part il y a quelques années.

DÉVELOPPEMENT & défense du Système de la Noblesse commerçante , en deux parties , par M. l'Abbé Coyer. Chez Duchesne, Libraire , rue S. Jacques , au dessous de la Fontaine S. Benoît , au Temple du Goût.

M. l'Abbé Coyer s'attache dans ce nouveau livre sur le commerce , à répondre à toutes les objections auxquelles a donné lieu l'Ouvrage si estimable & si ingénieux , qu'il publia l'année passée sous le titre de *Noblesse commerçante*. Nous osons dire que peu d'Auteurs se sont jamais aussi élevés en se défendant. Les autorités les plus respectables ne lui ont pas paru suffisantes ; il les appuie encore des raisonnemens les plus forts ; & si le style le plus séduisant pouvoit être compté au nombre des raisons dans un Ouvrage où il est précisément question des intérêts d'un Etat , nous dirions encore que ses réponses sont sans réplique. Nous allons faire nos efforts pour qu'on en puisse juger par un précis fidèle. Il est nécessaire pour la Nation d'être

F ij

éclairée d'autant de lumieres, que l'esprit humain peut en répandre sur les sources de ses avantages; il est agréable de lui transmettre ces lumieres fécondes, & c'est le devoir d'un Citoyen.

Le Livre est divisé en plusieurs Chapitres, & ces Chapitres s'ouvrent par autant de questions que l'Auteur se fait à lui-même. Nous allons le suivre pas à pas. Ch. 1. *Les grandes entreprises de commerce peuvent-elles convenir aux Monarchies?* Oui, sans doute, répond M. l'Abbé Coyer. Une grande Monarchie, telle que la nôtre, qui a de grandes terres à cultiver, de grands établissemens à entretenir ou à former, l'immensité des arts à parcourir, une grande navigation à désirer, de grands travaux de toute espece à conduire, de grands rivaux à réprimer, a certainement besoin d'un grand peuple. Or, qui ne sçait que de tous les moyens de population le commerce est le plus efficace? Mais si une grande Monarchie demande une grande population, elle doit la faire vivre. Au lieu de lui en faciliter le moyen, elle la dépouille encore par une immensité de contributions que ses besoins rendent nécessaires, & que l'absence du commerce rend inevitables. L'Etat par sa situation sollicite donc ce commerce précieux. Un

Adversaire très-recommandable (1) voit un vice dans cette source , d'où l'Auteur voudroit faire sortir l'aisance & l'émulation de la population la plus étendue. *C'est l'excès des especes. Plus elles se multiplient par le commerce , dit-il , plus les denrées sont cheres , & le pauvre ne peut plus subsister.* Ce n'est pas la quantité des especes , mais la trop grande inégalité dans la répartition , qui nuit au peuple , répond M. l'Abbé Coyer. Qu'on lie les mains à ces hommes insatiables qui ont des titres pour entasser toujours , & tout le monde vivra sans se plaindre ni de la cherté des subsistances , ni de l'excès de l'argent. Il est vrai que l'abondance de l'argent produit la cherté de toutes choses ; mais ce désavantage , effet naturel d'un grand commerce & de la prospérité publique , est compensé & surpassé par le salaire plus grand des ouvriers , par les honoraires plus considérables des professions distinguées , & par le grand mouvement de l'industrie. « Qui sont donc ceux que la » cherté des denrées incommode dans une » ville , dans un pays où il se trouve beau- » coup d'argent ? des rentiers bornés qui » ne-travaillent ni pour eux , ni pour l'état ;

(1) L'Auteur de la Noblesse militaire.

» des Gentilshommes qui s'amuse à
 » compter leurs ayeux, des gens oisifs qui
 » veulent subsister sans s'occuper, & voilà
 » justement ceux que nous invitons au
 » commerce. . . . » Nous sommes obligés
 de passer à d'autres questions, & de nous
 contenter de les effleurer, pour ainsi dire,
 en passant; sans cela nous nous arrêterions
 à chaque page, & nous pourrions tirer
 de chaque idée de M. l'Abbé Coyer des
 preuves sensibles de la légitimité de son
 système... Chap. II. *Une Noblesse commer-*
çante peut elle se combiner avec les constitu-
tions de la Monarchie Française ? Lorsque
 la Monarchie ne connoissoit que le gou-
 vernement militaire, le Guerrier fumant
 de carnage venoit juger les Citoyens, &
 l'Evêque, par obligation, manioit l'épée
 & le bâton pastoral. Dans ce système de
 sang, la Noblesse pouvoit-elle envisager
 autre chose que les armes? La sagesse a
 montré d'autres parties aussi essentielles
 au bonheur public. Le commerce en est
 une. « On voit dans ce tableau raccourci
 » que la Monarchie a changé de situation,
 » dit M. l'Abbé Coyer, la Noblesse ne
 » peut-elle pas en changer avec elle? Tant
 » que la Monarchie a eu besoin de toute
 » la Noblesse sur les champs de bataille,
 » & qu'elle lui a donné assez de fortune

» pour s'y soutenir, la Noblesse n'a point
» dû les quitter : mais depuis que la solde
» pécuniaire des troupes est devenue le
» nerf principal de la puissance monarchi-
» que, depuis qu'on a reconnu qu'on
» peut être brave sans être Noble, depuis
» que le roturier a osé vaincre, tandis que
» le Noble a les mains enchaînées par l'in-
» digence, ce Noble peut & doit changer
» de goût. Eh ! quelle est la Nation qui n'a
» pas obéi au temps ? » . . . Chap. III.

*L'esprit guerrier peut-il subsister dans une
même Nation avec l'esprit de commerce ?*

M. l'Abbé Coyer en est convaincu : les
preuves se présentent en foule à son esprit,
il les prodigue ici avec une sagesse de
choix, qui les met à l'abri de toute réplique.
Si l'on avoit interrogé les Athéniens sur
la compatibilité des deux esprits, de guerre
& de commerce, ils auroient montré les
tableaux, les statues, les couronnes d'or,
les trophées, monumens des victoires
qu'ils avoient remportées depuis que Thé-
mistocles leur avoit donné des vaisseaux
pour le commerce & pour la guerre. Rho-
des fut-elle plus fameuse par le commerce
que par la guerre ? demande M. l'Abbé
Coyer. Démétrius Poliorcetes s'en in-
struisit à ses dépens. Ce preneur de villes
avoit juré de ne pas manquer celle-ci.

118 MERCURE DE FRANCE.

Il l'attaqua avec toutes les armes que le génie guerrier peut faire inventer, & les Rhodiens furent victorieux. Il fallut toute la puissance de Nabuchodonosor & treize ans de siege pour prendre Tyr. C'étoit le sort de cette reine du commerce d'étonner les plus grands Conquérens. Alexandre que rien n'arrêtoit, délibéra deux fois s'il n'en leveroit pas le siege, & l'assaut qui l'en rendit maître, après avoir perdu plus de monde qu'à la bataille d'Iffus, ne put vaincre le courage de ces fiers Commerçans. Pas un de ceux qui portoient les armes ne voulut chercher un asyle dans les Temples : les vieillards même attendirent une belle mort à l'entrée de leurs maisons.

« Qu'on parcoure les temps, dit M. l'Abbé
 » Coyer, on trouvera que les Villes com-
 » merçantes & guerrieres ont résisté opi-
 » niâtrément aux plus grands Capitaines.
 » Syracuse, à Marcellus; Athenes, à Syl-
 » la; Marseille, à César. Des trente six
 » mille villes, places ou châteaux que les
 » Arabes prirent en dix ans sous le regne
 » du Calife Omar I, Alexandrie fut une
 » de celles qui tinrent le plus long-temps
 » contre ce torrent de victoires. » Quelle
 est la ville purement guerriere, continue
 l'Auteur, qui auroit osé tenter ce que
 Genes a exécuté dans la dernière guerre?

Genes connue par le commerce , Gènes où les Nobles font le commerce. Une Reine victorieuse & irritée s'empare de ses Fauxbourgs , s'assied sur ses remparts , saisit ses arsenaux , domine dans son port , la couvre de ses foudres. Genes reprend les siennes , & secoue le joug. *D'où peut venir cette force particuliere aux Villes de commerce* , demande encore M. l'Abbé Coyer ? C'est qu'une ville riche , par ses richesses mêmes , fournit beaucoup de moyens de défense ; provisions , machines de guerre , peuple nombreux qui se transforme en soldats , s'il en est besoin : c'est que ceux qui ont beaucoup à défendre , s'animent à la vue du danger où se trouvent leurs possessions , &c. Chap. IV. *Notre commerce n'est-il point arrivé au terme où il doit s'arrêter ?* M. l'Abbé Coyer a fait cette question à des Négocians aussi distingués par leurs lumieres que par leur fortune ; ils lui en ont fait une autre. Pensez-vous , lui ont-ils dit , qu'on puisse prescrire des bornes à la fécondité de la nature & des arts , aux besoins & au luxe du peuple ? M. l'Abbé Coyer ouvre les archives de notre commerce , & voici ce qui le frappe : « L'Italie connoît à peine les Marchands François. On ne nous voit plus aux foires de Salerne , d'Averse & de Sinigalie.

130 MERCURE DE FRANCE:

» Naples nous oublie. Venise demande si
» nous avons encore des manufactures. A
» Livourne, autrefois, le commerce Fran-
» çois avoit une telle supériorité, que la
» fête de S. Louis étoit celle de toute la
» Ville. Le Portugal n'a plus de ports pour
» nous. Jean de Witt évaluoit la balance
» que la Hollande nous payoit de son
» temps à trente millions, qui en feroient
» aujourd'hui plus de cinquante-cinq; elle
» n'a été que de huit en 1750. On ne sçait
» presque plus en France si la Guiane nous
» appartient. Notre commerce du Levant
» se trouve dans un état de rétrécissement
» par les entraves de 1737. Il y a tant de
» millions de Turcs, & l'on sçait que nous
» n'en habillons que deux cens milles.
» Ignorons-nous que nos draps convien-
» nent encore à la Perse, au Mogol, & à
» beaucoup d'autres peuples en Asie, qui
» en feroient usage, s'ils leur étoient con-
» nus? L'Angleterre le craint, & tâchera
» de l'empêcher. N'est-ce pas assez d'avoir
» perdu les profits immenses que nous fai-
» sions avec elle-même? Nous lui ven-
» d on s autrefois des toiles pour quatorze
» millions par année, & des étoffes de
» soye pour une somme à peu près égale.
» Un commerce qui a souffert tant de di-
» minution, ne doit pas penser à se borner.»

Les raisons les mieux combinées & les plus claires abondent dans ce chapitre, & il nous semble que rien n'est ni mieux vu, ni mieux représenté.

La suite au prochain Mercure.

LES Quatre Fins de l'Homme, avec des Réflexions capables de toucher les pêcheurs les plus endurcis, & de les ramener dans la voie du salut. Par M. L. Rouault, Curé de Saint Pair sur la Mer. Nouvelle édition, revue & corrigée, à Paris, chez Tilliard, quai des Augustins 1757, vol. in-12.

Les éditions réitérées qui se sont faites de ce petit Ouvrage en différens temps, fussent pour assurer son mérite. On nous annonce cette dernière, comme étant plus correcte que les précédentes. A l'égard de l'ouvrage même, il est trop connu pour nous arrêter à en parler. Nous nous bornerons à dire qu'il est propre à produire les plus heureuses impressions sur l'esprit de la plupart de ses Lecteurs, autant par la simplicité & la clarté du style, que par les vérités importantes, qu'il expose avec beaucoup d'onction. Ce livre se vend 36 sols, relié. Le Libraire avertit Messieurs les Curés & autres personnes qui voudront s'en accommoder au nombre de vingt-cinq

132 MERCURE DE FRANCE.

exemplaires à la fois , qu'il le leur donnera sur le pied de 26 sols , l'un portant l'autre.

OBSERVATIONS sur l'histoire & sur les preuves de la Résurrection de Jesus-Christ, traduites de l'Anglois de M. le Chevalier Gilbert West, sur la quatrième édition. *A Paris*, chez le même Libraire, un volume in-12.

Cet Ouvrage a reçu depuis long-temps en Angleterre le sceau de l'approbation publique. Quatre éditions consécutives en ont confirmé suffisamment le mérite. Ces Observations n'avoient point encore paru en notre Langue : on les publie aujourd'hui pour la première fois. Le Traducteur nous apprend dans un Avertissement qu'il a mis à la tête, l'occasion qui les fait naître. Il y a déjà plusieurs années que M. Woolston s'avisa de composer *des Discours*, dans lesquels il ne se proposoit rien moins que de combattre, quoiqu'obliquement, les miracles de Jesus Christ, & particulièrement sa Résurrection. Ils firent beaucoup d'éclat dès qu'ils devinrent publics. La hardiesse & la témérité de cet Ecrivain souleverent contre lui tout ce que l'Angleterre avoit alors d'hommes sçavans & zélés. Ils s'empresserent de le réfuter : mais personne ne parut dans la dispute avec

plus d'avantage que M. Sherlok, Evêque de Bangor, transféré depuis du siege de Salisbury à celui de Londres. Il défendit avec succès la vérité des miracles du Sauveur contre leur ennemi, qu'il suivit dans tous les détours où celui-ci avoit voulu se retrancher. L'Ouvrage de ce Prélat fut généralement goûté, & dix éditions en furent faites, sans qu'on vît paroître la moindre réplique de la part de Woolston, ni de ses partisans, quoiqu'on les eût souvent défié d'y répondre. Ces contestations ne furent cependant assoupies que pour un temps. Elles se renouvelèrent dans la suite avec plus de chaleur : ce que le maître n'avoit osé entreprendre, un disciple plus hardi le tenta dans une brochure qui a pour titre, *Examen des Témoins de la Résurrection de Jesus - Christ, jugés selon les Regles du Barreau, par un Philosophe honnête-homme*. Les prétendues contradictions des textes évangéliques sur ce grand événement, étoient le principal fondement dont cet Auteur anonyme s'appuyoit pour infirmer le témoignage des Apôtres. On nous apprend que cette objection, paroissant même après les efforts de plusieurs Théologiens, n'avoir été que foiblement résolue, M. le Chevalier Gilbert West crut devoir approfondir cette question.

Ces Observations qui viennent d'être traduites en notre Langue , furent le fruit de son travail sur cette matiere. M. West a eu soin de nous instruire des vues qui l'ont dirigé en prenant la plume. Voici ce qu'il dit dans l'introduction qui précède l'Ouvrage : « Je ne m'étois proposé d'abord » que de justifier les Evangélistes du repro- » che de contradiction qu'on leur a fait ; » c'étoit là mon unique objet. Mais à me- » sure que j'ai avancé dans mon travail , » la lumiere a augmenté à mes yeux , & » presque à chaque pas j'ai apperçu de » nouvelles circonstances propres à établir , » contre les incrédules , la vérité & la cer- » titude du témoignage que les Apôtres » ont rendu de la résurrection de Jesus- » Christ. Ces découvertes m'ont mené in- » sensiblement au-delà de mon premier » but , & m'ont conduit à examiner scru- » puleusement & à la rigueur , les princi- » pales preuves que les Apôtres ont eues » de ce grand & important article de notre » croyance. Mais comme il ne suffiroit » pas , pour assurer la foi du Chrétien , » que la résurrection de Jesus-Christ eût » été pleinement prouvée aux Apôtres , » j'ai cru que tout ce que j'avois fait jus- » ques-là seroit tout-à-fait inutile , ou du » moins imparfait , si je n'y ajoutois quel-

» ques-uns des principaux motifs que nous
» avons de la croire , nous qui vivons plus
» de dix-sept cens ans après cet événement
» miraculeux. »

Cet Ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première , on concilie la diversité des récits évangéliques de la résurrection de Jesus-Christ , & l'on détruit les contradictions apparentes qu'on leur reproche. Dans la seconde , on procède à un examen rigoureux des preuves de la résurrection données aux Apôtres , en conséquence desquelles on conclut que ces premiers Prédicateurs de l'Evangile eurent de ce fait important une certitude entière , & une conviction en quelque façon irrésistible. Dans la troisième , on expose deux des motifs qui nous déterminent invinciblement à croire la résurrection du Sauveur. Tel est le plan de cet Ouvrage , que nous nous contentons d'indiquer sans entrer dans le détail des preuves. Ceux qui se feront un plaisir de le lire avoueront que l'Auteur manie son sujet avec beaucoup de dextérité. Il réunit à la force & à la solidité des moyens qu'il emploie pour confondre les incrédules , l'ordre & la clarté dans la manière de les présenter : ce qu'on ne trouve pas toujours dans les Ecrivains Anglois. L'Ouvrage n'a perdu aucun

ne de ces qualités dans la traduction Française qui vient, à ce qu'il nous paroît, d'une personne habile. A l'égard de l'exactitude, c'est sur quoi il ne nous appartient pas de prononcer, puisqu'il faudroit pour cela être à portée de la pouvoir comparer avec l'original, que nous n'avons point entre les mains, & dont nous ignorons d'ailleurs la Langue. Les personnes qui prennent l'équité pour la règle de leur conduite & de leurs jugemens, sçauront gré au Traducteur de la modération avec laquelle il parle de la Nation Angloise dans son Avertissement. La guerre survenue entr'elle & la France, est très-propre à changer les dispositions de notre esprit à l'égard des Ecrivains d'une Nation, qui ne se montre à présent à nos yeux que comme notre ennemie. On a peine à se refuser aux impressions fâcheuses que cette idée suggere, & l'on ne fait pas réflexion alors que l'on peut être Citoyen sans cesser d'être équitable. Si cette vérité a lieu; c'est surtout dans le cas où l'on envisage toutes les différentes Nations, comme formant un seul & même corps, qui compose ce qu'on appelle la République des Lettres. Ainsi ce n'est pas à ceux qui en sont Membres à entrer dans les démêlés politiques qui divisent les peuples. « Rendons justi-

» ce , dit le Traducteur , à la Nation
 » Angloise , quoique maintenant notre
 » ennemie ; il est glorieux pour elle que
 » la Religion Chrétienne y trouve des
 » défenseurs si zélés parmi ceux qui y
 » occupent les premiers rangs dans la Lit-
 » térature & dans l'Etat. Nous accusons
 » souvent l'Angleterre comme la source
 » de l'incrédulité parmi nous , & de son
 » côté elle nous rend bien ce reproche.
 » Mais , il faut l'avouer , si l'on ne sçau-
 » rait nier que la Religion n'ait été souvent
 » & vivement attaquée par quelques Ecri-
 » vains de cette Nation , elle n'a guere
 » été par nulle autre plus sçavamment dé-
 » fendue. »

TRAITÉ de la Jurisdiction des Prési-
 diaux tant en matiere civile que criminel-
 le , avec un Recueil chronologique des
 principaux Edits, Ordonnances, Déclara-
 tion , & autres Réglemens concernant les
 Présidiaux ; par M***, Conseiller au Pré-
 sidental d'Orléans. *A Paris* , chez Debure
 l'aîné , quai des Augustins , 1757. Prix
 3 liv. 12 sols relié.

CALCULS tout-faits depuis un denier
 jusqu'à 50000 livres , & détail par jour
 & par mois du produit des rentes depuis
 une livre jusqu'à 100000 , avec des tarifs

138 MERCURE DE FRANCE:

pour les intérêts, d'autres à tant pour cent sur l'escompte, le change, &c. On y a joint d'autres tarifs pour le sol ou marc la livre, avec le pair des aunages & des poids de l'Europe, la réduction des louis d'or & des écus en livres, &c. par Mathias Mesange. *A Paris, chez Vincent, rue S. Severin, 1757.*

THÉORIE nouvelle du flux menstruel, & Traité des maladies de la tête, traduits du Latin de M. Robert Emmet, Médecin de la Société royale des Sciences de Montpellier, par M. Hurtaut. Chez le même Libraire, 1757.

DE L'AMPUTATION à lambeau, ou nouvelle Méthode d'amputer les membres, par M. Pierre Adrien Verduin. Traduction nouvelle du Latin en François, avec des augmentations considérables, tirées des observations les plus modernes, qui contiennent l'histoire de la découverte de cette opération, les jugemens qu'on en a portés, les moyens de la rendre plus sûres, plus simple, plus facile, & d'en tirer tous les avantages possibles; par M. Pierre Massuet, Docteur en Médecine. Chez le même.

Nous sommes obligés de remettre au prochain Mercure les autres annonces &c

précis des Livres nouveaux , pour faire place à l'extrait du Remerciement de M. Séguier , & de la Réponse de M. le Duc de Nivernois , que nous avons promis dans le volume précédent.

EXTRAIT des Discours prononcés dans l'Académie Française , le jeudi 31 Mars 1757 , à la réception de M. Séguier.

Si nous voulions transcrire toutes les beautés de ces deux Discours , nous en donnerions ici une seconde édition. Nous allons cependant en extraire le plus grand nombre qu'il nous sera possible, pour mieux répondre aux desirs pressés de nos Lecteurs. M. Séguier commença le sien avec d'autant plus d'art , que cet art est caché sous une noble simplicité qu'on devoit suivre, mais qu'il est plus facile de louer que d'imiter. Messieurs , dit-il , quand le célèbre Académicien que vous regrettez fut admis dans votre illustre Compagnie , il attribua ce glorieux avantage à l'honneur qu'il avoit d'appartenir au grand Corneille. Mais si le hazard de la naissance l'attachoit par les liens du sang au pere du Théâtre , cet éclat héréditaire disparoissoit auprès des titres personnels qui

l'avoient rendu digne de votre choix.

Combien suis-je plus obligé, Messieurs, de faire un aveu aussi modeste que le sien ? Je dois au nom que je porte, l'honneur de m'asseoir aujourd'hui parmi vous : le souvenir du Chancelier Séguier vous a été transmis, il vit dans vos cœurs, vous avez voulu l'honorer dans un héritier de son nom, vous avez étendu sur moi les sentimens que vous lui conservez, & qu'il mérita, ils ont fait mon titre. Je me hâte de rendre à sa mémoire un hommage public, & dans les transports que vous aviez droit d'attendre de ma reconnaissance, c'est à moi seul, Messieurs, qu'il étoit permis de le nommer ici avant le Cardinal de Richelieu, ce génie profond & sublime, qui le premier rassembla les talens dispersés, à qui les lettres doivent autant que cet Empire, dont le nom vit encore parmi vous avec une nouvelle splendeur dans un Héros de sa race. M. Séguier passe rapidement sur des éloges mérités à tant de titres, mais répétés trop souvent pour n'être pas usés. Nous l'imiterons, & nous allons nous borner à l'éloge du jour, à celui de M. de Fontenelle.

Mais à qui succédai-je, Messieurs, s'écrie M. Séguier, à un de ces hommes rares, nés pour entraîner leur siècle,

pour produire d'heureuses révolutions dans l'empire des Lettres , & dont le nom sert d'époque dans les Annales de l'esprit humain , à un génie vaste , lumineux , qui avoit embrassé & éclairé plusieurs genres , universel par l'attrait de ses goûts , par l'étendue de ses idées , & non par ambition ou par enthousiasme ; à un esprit facile , qui avoit acquis & qui communiquoit , comme en se jouant , toutes les connoissances ; à un bel esprit Philosophe , fait pour embellir la raison , & pour tenir d'une main légère la chaîne des sciences & des vérités.

Il falloit , dit M. de Fontenelle , décomposer Leibnits , pour le louer : c'est un moyen que sans y penser , le Panegyriste préparoit dès-lors pour le louer lui-même. En effet que de différens mérites dans le même Ecrivain ! La philosophie affranchie par Descartes des épines de l'école , restoit encore hérissée de ses propres ronces. M. de Fontenelle acheva de la dépouiller de ce langage abstrait , de ces surfaces énigmatiques , qui étoient un voile de plus pour ces mystères ; voile épais , imaginé par l'ignorance , pour dérober l'absurdité des systèmes , ou par la vanité , pour se réserver à elle seule la connoissance de la vérité. Il fit plus , il

substitua les fleurs aux épines : c'est ainsi qu'il embellit Copernic & Descartes lui-même dans la Pluralité des Mondes , Ouvrage adroitement superficiel , appât qu'il présenta à son siècle , pour inspirer le goût de la philosophie. Eh ! quelle magie de style ne falloit-il pas pour faire descendre les corps célestes sous les yeux du vulgaire , pour lui en développer toute l'économie d'une manière si agréable , avec autant d'ordre qu'ils se meuvent , pour proportionner l'instruction à tous les esprits. C'est un Orphée qui diminue sa voix dans un lieu resserré qui ne permet point de plus grands éclats.

Comparaison ingénieuse autant que neuve , & convenable par ces deux endroits, au Heros qu'elle caractérise si bien,

Le Récipiendaire parcourt ensuite les différens genres , où M. de Fontenelle s'est distingué , ses sçavantes Analyses , ses Eglogues , ses Opera , ses Dialogues des Morts.

Mais , ajoute t'il , quels éloges rendre à M. de Fontenelle , pour ces éloges si estimés , où non seulement il sçut vaincre le dégoût de la malignité humaine pour les louanges d'autrui les plus justes , mais encore se faire de l'art de louer un caractère particulier , & un talent nouveau. Il

me semble en ce moment les entendre en foule, tous ces morts fameux, me pressent d'acquiescer ici leur reconnoissance. Doués d'un différent mérite, & d'une réputation inégale, ils furent portés presque tous au même degré de célébrité par l'éloquence & les lumières du panegyriste, orateur qui sçavoit d'autant mieux les louer, qu'il pouvoit être lui-même ou leur émule, ou leur juge.

Il fut le premier qui joignit à la philosophie des sciences, cette philosophie de raison supérieure encore au sçavoir, cette sage liberté de penser, qui d'un côté s'élève au dessus des erreurs communes, & de l'autre se renferme dans de justes bornes. Il eut assez de force pour s'affranchir des opinions peu fondées, & assez de sagesse pour en dégager les esprits, en évitant de les heurter de front, plus sûr de les gagner que de les subjuguier. C'est ainsi que dans l'histoire des Oracles, il sépara peu à peu la vérité de la superstition; c'est ainsi qu'exempt de passion & d'enthousiasme, il jugea tous les anciens comme Descartes en avoit jugé un d'entr'eux, posant les limites du respect qui leur étoit dû; ne reconnoissant d'autorité que le génie, de loi que le sentiment, ramenant les esprits à eux-mêmes, & les débarrassant du joug qui les étouffoit.

en les captivant. Rangé du parti des modernes , la plupart des contemporains , il vit leur gloire sans jalousie , quelque près qu'il fût d'eux. Il la défendit sans vanité , quelque avantage qu'il assurât à leur parti , le mérite de ses ouvrages l'auroit encore fortifié contre l'antiquité , quand même il se seroit déclaré pour elle.

A cette heureuse apologie, M. Séguier en joint une autre qui n'est pas moins adroite. On put , dit-il , lui reprocher dans plusieurs de ses écrits plus de brillant que de goût , plus d'art que de naturel , d'affecter , pour ainsi dire , une certaine galanterie d'esprit , & même de trop d'esprit ; exemple dangereux , en ce qu'il sçavoit plaire par tant d'autres faces , & peut-être par ces défauts mêmes ; mais la critique lui rendit cet hommage , de n'oser le poursuivre , que dans ceux qui voulurent l'imiter. La supériorité de ses talens couvrit tout. Il put compter ses ennemis & non ses administrateurs. L'envie le respecta , la renommée ne tint sur lui qu'un langage. Il jouit de sa réputation , il jouit de l'avvenir même. Il vit toute la postérité dans ses contemporains. Quelle louange & quelle image sublime !

Nous allons finir ce précis par un trait qui termine le discours même , &
qui

qui nous a paru d'autant plus admirable , que le double éloge de Louis XIV & de Louis XV , s'y trouve renfermé en six lignes , avec celui de l'heureuse veillesse de M. de Fontenelle. Ce temps d'affoiblissement , dit l'Orateur , qui n'est ni la mort, ni l'existence pour le reste des hommes , mérita d'être compté dans sa vie. Le Ciel, en lui accordant un esprit si étendu & de si longs jours , sembla reculer pour lui toutes les bornes humaines , & n'enlever qu'à regret à la terre un sage placé sous deux regnes , pour être à la fois la lumière & l'ornement des deux siècles , pour pouvoir en comparer les merveilles sous deux Augustes Monarques , dont l'un fut la terreur de l'Europe , & l'autre en a été l'arbitre ; l'un passionné pour la gloire , l'autre se partageant entr'elle & l'humanité ; l'un fameux par son courage dans les revers , l'autre par sa modération dans les triomphes ; l'un si justement surnommé *le Grand* , l'autre plus grand encore par le titre de *Bien-aimé*.

Nous croyons ce discours fait pour servir de modele & de préservatif contre l'éloquence actuelle , dont le regne suit celui de la mode & finit souvent avec l'année. Celle de M. Séguier est de tous les temps , & n'a rien perdu à l'impression. Le Lecteur

G

a admiré son remerciement de sang-froid, comme l'Auditeur l'avoit applaudi par enthousiasme ; succès rare , & que peu d'ouvrages obtiennent aujourd'hui. La réponse de M. le Duc de Nivernois a eu le même avantage & le même mérite. Les morceaux que nous allons citer , en feront la preuve. M. le Duc de Nivernois commence son discours par l'Eloge du Récipiendaire conformément à l'usage. Voici cet éloge dans son entier. Nous croirions faire un vol à nos Lecteurs, si nous en retranchions une partie.

Monfieur , votre entrée à l'Académie Françoisé rappelle le souvenir de ce bel âge du monde , où la reconnoissance unifesoit les hommes par des nœuds indissolubles , de ces temps où le droit sacré de l'hospitalité offroit aux Heros une patrie partout où leurs ancêtres avoient répandu leurs bienfaits. Nous vous recevons aujourd'hui parmi nous , Monsieur , & notre empressement à vous posséder , a dû attendre vos desirs ; mais vous êtes Académicien né , pour ainsi dire , & vous auriez pu réclamer à titre de patrimoine la place que nous vous déférons en ce jour à tant d'autres titres : car il ne vous a pas suffi , Monsieur , d'être annoncé , désigné par la gloire de votre nom , vous avez voulu être précédé par votre réputation

personnelle, & j'oserais presque m'en plaindre à vous au nom de l'Académie ? Distingué comme vous l'êtes, par des talens rares dans l'exercice d'une charge qui exige tant de talens, nous ne satisfaisons, en vous adoptant, que la justice. Il ne reste rien pour la reconnoissance que nous devons à notre second Fondateur, & vous nous avez mis dans l'impuissance de nous acquitter envers lui, en nous imposant la nécessité de nous acquitter envers vous. Il n'y a personne qui ne connoisse & qui ne révere ces importantes fonctions du ministère public que vous remplissez, Monsieur, avec tant d'éclat.

Etre en même tems la voix publique & la voix du Législateur, être le défenseur nécessaire de toutes les causes qui intéressent le Prince, & de toutes celles qui intéressent le public, être l'organe toujours secourable de ceux à qui leur âge ou leur état ne permettent pas de se faire entendre au pied des Tribunaux, être dans les affaires contentieuses le dépositaire, l'interprète, l'arbitre des preuves, des arguments, des moyens respectifs, & par-là prévenir souvent, & faciliter le jugement du Sénat respectable, dont on s'attire la confiance, tels sont les droits qui caractérisent la charge d'Avocat Général, telles sont

G ij

les fonctions de son ministère. L'imagination s'effraye, l'émulation se décourage en considérant toutes les qualités qu'un esprit doit rassembler pour fournir glorieusement une si vaste carrière. Il faut une étendue qui suffise à la multitude toujours renaissante des affaires, une pénétration capable de les approfondir toutes, une perspicacité qui atteigne jusqu'à la substance intime d'une affaire obscure, pour en arracher les moyens décisifs & victorieux, qui auroient échappé à l'œil perçant de l'intérêt, aux parties elles-mêmes; il faut enfin réunir les sentimens du Citoyen, les vues de l'homme d'Etat, l'érudition du Jurisconsulte, l'ordre & la netteté dans les idées qui caractérisent le grand Magistrat, l'éloquence vive & en même temps judicieuse de l'Orateur le plus consommé. L'art de bien dire, celui de bien écrire, celui de bien composer, dont vous venez de faire, Monsieur, un si bel usage, ne rempliroient qu'imparfaitement les devoirs d'un Avocat Général: forcé souvent par des circonstances aussi soudaines qu'imprévues à être éloquent sans préparation, avouez-le, Monsieur, vous avez besoin de ce talent inné que la nature seule peut donner, & dont elle est si avare: vous avez besoin de ce rare & admirable instinct du

génie , qui entraîné par une inspiration toujours heureuse , saisit & embrasse à la fois le vrai , le beau , le sublime ; vous avez besoin de cette énergie du style que l'étude ne donne point , qui semble participer de l'enthousiasme , & qui présentant les objets sous le point de vue le plus frappant , pénétre rapidement l'Auditeur du sentiment dont l'Orateur est pénétré.

M. le Duc de Nivernois , en traçant à nos yeux toutes les qualités éminentes que demandent les fonctions d'Avocat Général , nous a peint toutes celles qui se trouvent réunies dans la personne de M. Séguier. Manière de louer d'autant plus adroite , qu'en faisant sentir tout le poids & toute la grandeur de la charge dont il caractérise si bien les devoirs , il met dans un plus grand jour le mérite de celui qui les remplit tous si parfaitement. De l'éloge de M. Séguier l'Orateur passe au Panégyrique de M. de Fontenelle. Nous allons en transcrire les principaux traits.

L'antiquité , dit M. le Duc de Nivernois , vit toutes les Nations adorer l'Astre qui féconde tous les climats , & dont les productions bienfaisantes se répandent sur toutes les productions de la nature. Ainsi tous les talens , toutes les sciences reclamation M. de Fontenelle , & tous les temples

150 MERCURE DE FRANCE.

de la littérature consacrent son culte. . . . Il semble qu'en formant son génie , la nature ait eu attention à le former tel pour les circonstances dans lesquelles ce grand homme devoit paroître. A son entrée dans la noble carrière des Lettres , la lice étoit pleine d'Athletes couronnés , tous les prix étoient distribués , toutes les palmes étoient enlevées , il ne restoit à cueillir que celles de l'universalité. M. de Fontenelle osa y aspirer , & il l'obtint. Semblable à ces chef-d'œuvres d'architecture , qui rassemblent les trésors de tous les ordres , il réunit l'élégance & la solidité , la sagesse & les graces , la bienfaisance & la hardiesse , l'abondance & l'économie ; il plaît à tous les esprits , parce qu'il a tous les mérites : chez lui , le badinage le plus léger & la philosophie la plus profonde , les traits de la plaisanterie la plus enjouée , & ceux de la morale la plus intérieure , les graces de l'imagination & les résultats de la réflexion , tous ces effets de causes presque contraires se trouvent quelquefois fondus ensemble , toujours placés l'un près de l'autre dans les oppositions les plus heureuses , contrastées avec une intelligence inimitable.

Par-là dans ces admirables éloges qu'il a composés pour tant de grands hommes ,

non seulement il entre dans le secret de leurs études, de leurs procédés, de leurs découvertes, en sorte que suivant une de ses expressions, *on le voit devenir successivement tout ce qu'il a lu* ; mais encore il embellit chaque matière qu'il traite par les richesses de toutes les autres qu'il possède. Il ne se contente pas d'être Métaphysicien avec Mallebranche, Physicien & Géomètre avec Newton, Législateur avec le Czar Pierre, homme d'état avec M. d'Argenson ; il est tout avec tous, il est tout en chaque occasion, il ressemble à ce métal précieux que la fonte de tous les métaux avoit formé. M. le Duc de Nivernois est toujours aussi heureux que fertile en comparaisons. Après avoir parlé de la lumière philosophique que Bacon, & Descartes après lui, avoient répandu dans l'empire des Sciences, l'Orateur ajoute : Il étoit réservé à M. de Fontenelle de généraliser l'Ouvrage de Bacon & de Descartes, de familiariser le Public entier avec la philosophie, de rendre la raison d'usage commun, de l'introduire, de l'établir dans tous les genres & dans tous les esprits.

M. le Duc de Nivernois nous peint ensuite la sagesse & l'aménité du caractère de M. de Fontenelle, avec ces couleurs aussi séduisantes que vraies. Attaqué plus

G iv

152 MERCURE DE FRANCE.

d'une fois par des adverfaires redoutables , il effuya des critiques ameres , piquantes , humiliantes mêmes , fi un tel homme pouvoit être humilié : aux traits les plus perçans & les plus envenimés , il n'oppoſa jamais que l'égide du ſilence ; il ne montra ce qu'il penſoit des armes dont il étoit bleſſé , qu'en ne les employant jamais. Occupé , par préférence à tout , de ſoigner ſon propre bonheur & de reſpecter le bonheur d'autrui , il ſe vit ſouvent contredit , & il ſ'abſtint toujours de contredire. Il fut-offenſé , & il n'offenſa jamais : il ſembloit qu'il fût impaſſible , & il porta la patience juſqu'à ſouffrir qu'on prît ſa patience même pour un orgueil déguifé. On l'accuſa d'approuver pour qu'on l'approuvât , de louer tout afin que tous le louaſſent ; on l'accuſa d'être doux , d'être indulgent , d'être ſage par vanité. Quel eſt donc cet amour-propre nouveau dont le caractère eſt de ſervir l'amour-propre d'autrui ? quel eſt cet orgueil approbateur qui ſ'accorde toujours ſi bien avec l'orgueil des autres ? & à quels traits reconnoîtra-t-on désormais la bienſaiſance , la douceur & la raifon ?

M. de Fontenelle reçut le prix d'une conduite auſſi ſage par le bonheur qui la ſuivit , & que ſon Panégyriſte exprime

ainsi. Il étoit cet heureux , qu'il peint si bien dans un de ses Ouvrages *, reconnoissable entre tous les hommes à une espece d'immobilité dans sa situation ; mais s'il est possible , il fit plus que d'être heureux : il accoutuma ses contemporains à la vue de son bonheur , il se le fit pardonner.

Nous ne pouvons finir par un trait plus heureux : il acheve le caractère , & , si j'ose le dire , la physionomie de M. de Fontenelle. Dans les deux extraits qu'on vient de lire , nous avons présenté successivement aux yeux de nos Lecteurs deux portraits de cet homme célèbre faits par deux grands maîtres : la maniere & le coloris différent , mais la ressemblance est également parfaite. Si nous osions emprunter de l'art même une comparaison , nous dirions que l'un est peint par *Ranloo* , & l'autre par *Boucher*.

* Traité du Bonheur.

SUJETS proposés par l'Académie royale des Sciences & Beaux Arts, établie à Paris, pour deux Prix qui seront distribués le premier Jendi du mois de Février 1758.

L'ACADÉMIE ayant jugé à propos de réserver le Prix de la Poésie de 1757, on

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

donnera deux en 1758. L'un à un Ouvrage en prose, qui aura pour sujet : *l'Amour de la gloire est-il plus propre que l'intérêt à exciter les talens ?* Et l'autre à un Ouvrage de poésie, dont le sujet sera : *l'Utilité des maisons incombustibles.*

Les Ouvrages ne pourront excéder une demi-heure de lecture ; il en sera fait deux Exemplaires, qui seront adressés à M. de Navailles-Poueyferré, Secrétaire de l'Académie : on n'en recevra aucun après le mois de Novembre, & s'ils ne sont affranchis des frais du port.

Chaque Auteur mettra à la fin de son Ouvrage la Sentence qu'il voudra : il la répétera au dessus d'un billet cacheté, dans lequel il écrira son nom.

M. l'Abbé d'Anglade-d'Oleron est l'Auteur de l'ouvrage d'Eloquence, qui a remporté le Prix en 1757.



ARTICLE III.
SCIENCES ET BELLES - LETTRES.

HISTOIRE.

*LETTRE à un Membre de l'Académie
d'Amiens sur la Bataille de Crécy (1).*

MONSIEUR, le long séjour que j'ai fait cet automne dans une maison de campagne

(1) On ne sçauroit se dispenser de relever ici une faute qui s'est glissée dans le petit Dictionnaire Géographique ; elle se trouve dans les deux éditions qui en ont été faites. Voici comme il désigne le Crécy dont il est ici question : *Creciacum in Pontivo*, lieu fameux par la bataille qui s'y est donnée le 26 d'Août 1346. Il désigne ensuite les distances, & c'est-là qu'est la faute. Ce lieu, dit-il, est situé à huit lieues Nord-ouest de Laon, trois lieues Sud-ouest de Soissons, vingt-deux lieues Nord-est de Paris : longitude vingt degrés cinquante-huit minutes ; latitude quarante-neuf degrés, trente minutes. La seule dénomination de *Creciacum in Pontivo* auroit dû prévenir cette erreur. L'Auteur donne à Abbeville la qualité de capitale du Ponthieu ; par conséquent le Crécy dont il parloit n'en devoit pas être éloigné. Le

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

voisine du champ, où s'est donné la Bataille de Crécy, ma procuré l'occasion d'y faire de fréquentes promenades. Les lieux fameux ont un charme secret qui attire le curieux ; il y est comme inspiré, il s'y présente à lui mille réflexions qu'il ne feroit pas dans le cabinet. C'est le résultat de toutes mes réflexions que je vous envoie, vous pourrez peut-être en tirer quelque utilité pour votre Académie, dont le but principal doit être de connoître tout ce qui est particulier à la Picardie. Je ne vous parlerai pas de la pitié & de l'indignation qui sont les deux premiers sentimens qui m'ont agité. Le désastre arrivé en ce lieu à la nation François, ne sauroit manquer de faire naître la première dans le cœur de tout bon François ; à l'égard de la seconde, elle n'est que trop

Ponthieu est un très-petit canton ; & s'il s'étendait depuis Abbeville jusqu'aux environs de Laon, il seroit plus grand que la Picardie proprement dite. Les distances marquées dans le Dictionnaire peuvent convenir à Crécy sur Serre ; mais les distances de Crécy en Ponthieu devoient être ainsi désignées : à quatre lieues au Nord d'Abbeville, douze lieues Nord-ouest d'Amiens, six lieues Sud-ouest de Montreuil, quarante au Nord de Paris ; latitude cinquante degrés, seize minutes ; longitude vingt-trois degrés, cinq minutes, suivant Samson, Géographe Abbevillois, dans sa Carte du Rhin.

justifiée par la haine implacable que nous porte depuis tant de siècles cette Nation de tout temps rivale de notre gloire.

Je vous écris du lieu même , sans autre secours que la situation des lieux & ma mémoire. Je crois d'ailleurs que je tirerois un très-foible avantage des descriptions rapportées par les Historiens. La plupart ne présentent que des images de bataillons rompus , repoussés & ralliés , suivant que leur imagination leur en fournit les tableaux , sans avoir égard aux vues des Généraux , à la situation des lieux , & aux incidens que les saisons & l'heure de la bataille peuvent faire naître ; c'est principalement dans tous ces détails que je vais entrer , tant pour ce qui a précédé la bataille que pour ce qui l'a suivie , & je laisserai tous les combats & tous les faits d'armes qu'il vous est facile de trouver ailleurs.

Il ne se peut guere de situation plus critique pour un Général , que celle dans laquelle se trouvoit Edouard III , quelques jours avant la bataille de Crécy. Il venoit de ravager les plus belles Provinces de la France , il avoit porté la terreur jusqu'aux portes de Paris ; mais enfin détruit par ses propres succès , son armée étant diminuée :

de près de moitié par les fatigues d'une campagne glorieuse à la vérité , mais toujours dangereuse à une armée lorsqu'elle est au milieu de ses ennemis , il étoit , pour ainsi dire , obligé de fuir devant une armée formidable , beaucoup plus nombreuse que la sienne , & composée de la plus haute Noblesse de France. Loin d'espérer de la vaincre , il se seroit estimé fort heureux de pouvoir échapper à sa poursuite par une retraite précipitée.

La Flandre étoit la Province étrangère la plus voisine : les troubles qui y régnoient alors , le génie toujours inquiet des Flamands chez lesquels Edouard avoit un parti formé , leur haine contre le Roi de France qui avoit commencé son regne par leur faire la guerre , tout cela sembloit y promettre à Edouard une retraite assurée ; ce fut aussi vers cette Province qu'il dirigea ses pas. Mais il falloit y arriver , les obstacles se multiplioient à chaque pas , tous les passages étoient exactement gardés. Edouard ne pouvoit avancer que les armes à la main , il falloit partout combattre , & tous ces combats retardoient sa marche , & diminuoient ses forces.

Il ne rencontra pas d'obstacle plus insurmontable que la rivière de Somme , qui traverse la Picardie dans toute sa lon-

gueur : cette riviere est très-profonde , il ne s'y trouve aucun gué entre Abbeville & Amiens , tous les ponts qui sont entre ces deux Villes étoient ou rompus , ou gardés par des châteaux qui subsistent encore , & qui étoient très-forts pour ce temps. Cependant l'armée Françoisse avançoit toujours , la perte des Anglois paroissoit inévitable , les François en étoient convaincus , & ils croyoient courir à une victoire certaine.

On ne comprend pas aisément comment Edouard , qui cherchoit à passer la Somme , avoit pris le parti de suivre le cours de cette riviere , & de descendre vers son embouchure : à mesure qu'il avançoit , elle augmentoit de largeur , de profondeur & de rapidité. Peut-être avoit-il déjà connoissance du gué qu'il cherchoit , peut-être vouloit-il retourner en Normandie par où il étoit venu en France , quelque dangereux que fût pour lui ce dernier parti. Mais la fortune le favorisa en cette occasion , ainsi qu'elle a fait pendant toute sa vie ; & quelque peu de prudence qu'il ait marqué dans sa conduite , il n'en trouva pas moins ce qu'il cherchoit : parvenu à deux ou trois lieues de la mer , un habitant du pays lui indiqua le gué nommé alors , comme à présent , le gué de Blanque Taque.

Ce gué est désigné dans les Cartes de M. de Lisle, dressées sur les Mémoires de M. de l'Esperon. Sa situation est entre les villages de Port & de Soyelles. Je crois qu'il tire son nom de la blancheur des craies dont est formée la phalaise qui est du côté de Port ; cette blancheur est très-apparente & frappe d'abord les yeux, lorsqu'on vient du côté du Vimeux. Ce nom que lui ont donné les habitans du pays, signifie en François Blanche Tache, suivant l'habitude qu'ont les Picards de mettre toujours l'adjectif avant le substantif.

La rivière devient guéable à cet endroit, parce que son lit s'élargit considérablement ; elle s'y divise en une quantité de petits ruisseaux qui diminuent considérablement son principal canal. D'ailleurs la mer montant tous les jours dans la baie , & cet endroit étant celui où elle finit dans les basses marées, les sables que le flot apporte, & que la rivière trop affoiblie n'a pas la force de repousser , s'y trouvent accumulés insensiblement , & forment un banc de sable sur lequel il est facile de passer.

Comme ce passage est formé par la marée, il s'ensuit qu'il varie suivant que les flots pousent plus ou moins, & qu'il est plus ou moins profond suivant la quantité de sable qu'il amène, ou qu'il rem-

porte. Aussi se trouve-t'il tantôt plus voisin d'Abbeville , tantôt plus voisin de S. Valery. Quelquefois on a de l'eau jusqu'à la ceinture en le passant , quelquefois beaucoup moins , presque jamais davantage : dans des temps on le passeroit à vingt hommes de front , dans d'autres on ne le passeroit pas à dix. Toutes ces variations font qu'il faut toujours le chercher & le sonder ; mais il est aisé à reconnoître à la rapidité de l'eau & à d'autres marques auxquelles les gens du pays ne se trompent jamais ; enfin ce gué n'est accessible que quand la mer est entièrement retirée , ce qui ne dure guere que deux heures entre chaque marée.

Tel est le gué par lequel Edouard devoit échapper à la poursuite de l'armée Francoise ; vraisemblablement il étoit sur le bord méridional de la Somme le 25 d'Août 1346 , veille de la bataille , dès le grand matin , & il a tenté & exécuté le passage entre la marée de nuit & celle du jour : un bon Astronome auroit supputé quel jour de la lune étoit ce 25 d'Août , il sçau-roit positivement à quelle heure a monté la mer , & à quelle heure elle étoit basse. Mais moi , sans entrer dans ces calculs , je me contente de conjecturer que la mer étoit retirée dès le matin , & qu'Edouard a passé dans ce temps.

Il avoit en effet besoin d'une très-longue journée pour exécuter tout ce qu'il avoit à faire. Il falloit d'abord faire passer une rivière considérable à toute une armée, défaire ceux qui gardoient le passage, se déterminer ensuite sur la route qu'il y avoit à prendre, faire cette route qui est au moins de quatre lieues, enfin choisir un camp avantageux, y poster & y retrancher son armée : ce n'est pas trop de la plus longue journée pour exécuter tant de grandes choses.

Je suppose donc que le 25 d'Août dès le matin, le Roi d'Angleterre avoit passé la rivière de Somme, & qu'après avoir défait les troupes qui défendoient le passage, commandées par Godemart du Fay, il étoit monté dans la plaine qui est au dessus du village de Port; c'est-là qu'il devoit se déterminer sur la route qu'il avoit à prendre, & c'étoit pour son armée un point aussi essentiel que le passage de la Somme qu'il venoit d'exécuter si heureusement.

Que ne puis-je, Monsieur, vous transporter dans cette plaine, je vous ferois sentir bien plus aisément combien la situation de l'armée Angloise étoit encore embarrassante. A gauche du côté de la mer, elle avoit des marais immenses, formés

par les vallées de la Somme , de la Maye , de l'Authie & de la Cauche , qui se réunissent dans une étendue de huit lieues de pays. De cette plaine on découvre tous ces marais , la vue s'y perd , & n'est arrêtée que par des montagnes de sable , qui sont au-delà de Montreuil. C'étoit s'exposer à une perte certaine que de s'engager dans un pays de cette nature : on peut juger combien il étoit alors inaccessible par l'état où il est encore maintenant , il seroit aujourd'hui impossible au moindre corps de troupe d'y pénétrer , malgré tous les soins qu'on prend depuis long-temps pour dessécher ces marais.

Le pays qui se présente en face n'est pas d'un plus facile accès. Les bois commencent là où finissent les marais : la pointe de terre qui sépare les vallées de Somme & de Maye , est couverte par les bois de l'Abbaye de Forêt-Mouftier ; & à partir delà en suivant la forêt de Crécy jusqu'au bois du Roondel , il y a une chaîne de bois large d'une lieue qui occupe plus de quatre lieues de pays de l'Est à l'Ouest. Au-delà de ces bois , se trouve la forêt de Weron , les bois de Valloires , & plusieurs autres qui continuent presque jusqu'à Montreuil. Il eût été aussi dangereux de s'engager dans ces bois que dans les marais ;

aussi Edouard renonça-t'il à l'un & l'autre parti.

Le pays qui se présente à droite, & qui s'avance dans les terres, est plus beau & plus accessible. Après avoir passé par dessus les bois qui bordent la vallée de Somme, il se trouve une plaine entre le village de Novion & la forêt de Cantatre. Cette plaine conduit dans une autre beaucoup plus grande, où sont situés les villages du Titre, Oüvillers, la Motte, Forêt-l'Abbaye, Cauchy, & plusieurs autres Fermes & Hameaux, à l'aide desquels une armée peut faciliter sa retraite sans craindre d'être opprimée par le nombre : c'est aussi ce chemin qu'a choisi Edouard ; & faisant sans doute la plus grande diligence dans la crainte d'être coupé par l'armée Françoisse, qui avoit passé la nuit à Abbeville dont il se rapprochoit, il a traversé toute cette plaine sans la moindre inquiétude ; puis côtoyant le bois du Roondel, il est parvenu enfin à tourner à l'Est par dessus les bois qu'il avoit en face, après avoir passé la Somme, & il a mis ces mêmes bois entre lui & l'armée Françoisse.

Tout cela, comme je vous l'ai déjà dit, s'est passé dans la journée du 25. Dans cette même journée Philippe de Valois, peu instruit du chemin que tenoit son en-

nemi , partoit d'Abbeville pour aller à sa poursuite du côté de Saint-Valery où il le croyoit encore : il arriva comme l'armée Angloise achevoit de passer la Somme. Dans toute autre circonstance il auroit pu tenter de passer après elle , pour n'être pas obligé de retourner sur ses pas : mais la marée qui survint dans le moment , mit une barriere insurmontable entre les deux armées. Edouard profita de cet avantage pour prendre de l'avance , & pour exécuter la marche dont je viens de parler.

Philippe de Valois n'eut d'autre parti à prendre que de retourner à Abbeville : il ne put arriver assez-tôt pour faire passer la Somme à son armée dès le même jour , & il fut obligé d'y passer la nuit ; mais le lendemain il partit avec la plus grande précipitation , & il laissa même à Abbeville quelques pieces d'artillerie par lesquelles il craignoit d'être retardé dans sa marche. Philippe de Valois avoit quatre grandes lieues à faire pour arriver en présence de son ennemi , & c'étoit trop pour une armée de soixante mille hommes pour pouvoir combattre le même jour. Il n'étoit pas possible de choisir les postes les plus avantageux , de désigner les attaques , de ranger l'armée en bataille , enfin de faire toutes les dispositions nécessaires pour assurer

la victoire , ou pour ménager une retraite , au cas que le sort des armes ne fût pas favorable.

Pour vous faire mieux sentir de quelle importance il étoit pour les François de prendre les plus grandes précautions , je vais vous mettre sous les yeux le plan du champ de bataille , & quel étoit le camp dans lequel il falloit attaquer l'armée Angloise.

La bataille s'est donnée précisément à la source de la petite riviere de Maye. Cette riviere coule de l'Est à l'Ouest , & va se rendre dans l'Océan , au dessous de la ville de Rue. Elle commence au village de Fontaines , & passe ensuite au bourg de Crécy ; c'est dans la vallée qu'elle forme entre ces deux endroits que la bataille s'est livrée.

Il peut y avoir une bonne demi-lieue du village de Fontaines au bourg de Crécy. Le terrain qui les sépare est divisé en deux collines entre lesquelles coule la riviere dans une prairie fort étroite. Ces deux collines sont d'un accès facile , celle qui est au Midi est cependant moins escarpée que celle qui est au Nord. Elle s'élève insensiblement dans l'espace d'un quart de lieue , & forme une plaine en pente douce qui est terminée par une vallée sèche dans le fond de laquelle commence la forêt de

Crécy : de la rivière de Maye à la Forêt , il peut y avoir une petite demi-lieue , de sorte qu'entre la rivière & la forêt , le bourg de Crécy & le village de Fontaines , il y a un espace de terrain d'une demi-lieue quarrée aux environs.

La colline qui est au Nord , est plus escarpée : elle présente aux yeux plusieurs monticules qui forment une autre petite vallée sèche , dont la direction est du Nord au Sud. Cette vallée s'appelle la vallée des Clercs , la tradition du pays veut que le fort de l'action s'y soit passé : cette vallée & les côteaux qui l'entourent , sont accessibles partout , & la Cavalerie Françoisse pouvoit y faire tout son effet.

La colline septentrionale est terminée par le village de Wadicourt au Nord , & par celui d'Estrée au Nord-est. La vallée des Clercs est entre ces deux Villages : elle remonte insensiblement dans une plaine qui est du terroir de l'un & de l'autre. De ces deux Villages à la Maye , il y a au plus un quart de lieues.

D'après cette description , il vous est aisé de dresser vous-même le plan du champ de bataille. Figurez-vous une étendue de terrain d'une demi-lieue de large , sur trois quarts de lieues de long , ayant la forêt de Crécy au Sud , le bourg de Crécy à

l'Ouest , le village de Wadicourt au Nord , celui d'Estrée au Nord-est , & celui de Fontaines à l'Est , ce terrain retombant en pente de chaque côté vers un ruisseau qui traverse dans sa largeur ; & vous aurez une idée juste & exacte de ce champ de bataille.

Il ne me fera pas plus difficile de vous faire connoître quelle étoit la position de l'armée Angloise , & quelle terrain elle occupoit.

Edouard arrivé le premier , & dès la veille du combat , avoit eu l'avantage de choisir. Je crois qu'il s'étoit déterminé pour occuper la colline qui est au midi ; en sorte que son armée étoit adossée contre la forêt : sa droite étoit appuyée contre le bourg de Crécy , sa gauche pouvoit être couverte par un petit bois nommé le bois Guerard , qui subsistoit peut-être déjà , ou en tout cas un retranchement ne devoit pas être long à faire dans un pays , où le bois est très-commun : on sçait d'ailleurs que les Archers Anglois , lorsqu'ils combattoient en France dans ce temps là , portoient toujours chacun un pieu , dont ils formoient dans le moment une palissade pour résister plus facilement à l'impétuosité de la Cavalerie Françoisse , qui faisoit la principale force de leurs troupes ; enfin
l'armée

l'armée Angloise avoit en face la petite riviere de Maye , qui est assez grosse quand les pluies tombent en abondance , & dont les bords en cet endroit sont fort embarrassés de haies & de buissons.

Vous sentez sans doute tout l'avantage d'une pareille disposition : elle remédioit à l'infériorité du nombre qui étoit entre l'armée Angloise & l'armée Françoisse. Edouard ne craignant pas d'être pris par derriere, ni en flanc , étoit en état de réunir toutes ses forces au seul endroit par où il seroit attaqué , & il ne pouvoit l'être qu'en face ou à gauche ; encore falloit-il , pour y parvenir, forcer un retranchement, ou passer une riviere : il n'étoit pas possible de l'attaquer des autres côtés ; la forêt & le bourg de Crécy étoient deux obstacles absolument insurmontables.

D'un autre côté on pourroit dire qu'Edouard exposoit son armée à une perte certaine , s'il avoit été défait. Il étoit posté de façon qu'il auroit été obligé de retourner sur ses pas. Il n'avoit d'autre retraite que la forêt de Crécy , au-delà de laquelle est la plaine qu'il avoit traversé la veille. Edouard, en s'y réfugiant, s'exposoit à mille dangers , & certainement il ne fût pas échappé un Anglois , s'ils eussent été obligés de prendre ce parti.

H

Mais l'avantage du terrain justifie assez cette disposition ; peut-être même le Roi d'Angleterre avoit-il voulu ne laisser à ses soldats d'autre ressource que dans leur courage , & les obliger à vaincre leur ennemi , en les exposant à une perte assurée , s'ils ne remportoient pas la victoire.

Vous me demanderez peut-être comment je peux sçavoir que telle étoit la disposition de l'armée d'Edouard , & pourquoi il n'auroit pas été aussi-tôt posté sur la colline septentrionale ; il y auroit été pareillement couvert par la rivière de Maye , son armée auroit été appuyée à droite sur le village de Wadicourt , & à gauche sur celui d'Estree ; enfin il auroit pu du moins espérer de sauver une partie de son armée, en se retirant vers l'Artois , dont il n'étoit plus éloigné que d'une lieue.

Il est vrai, Monsieur, je ne peux pas vous citer d'autorités qui appuient mon sentiment , je ne me souviens pas d'avoir rien lu qui puisse le favoriser. J'ai bien des fois essayé d'accommoder la description que donne Froissart de cette bataille avec la situation des lieux , je n'y ai jamais rien connu ; je me souviens seulement que du Tillet dit qu'Edouard fut attaqué dans son fort entre Abbeville & Grécy : c'étoit donc un camp bien retranché & bien couvert de bois & de villages.

Mais voici quelque chose de plus positif, & sur quoi je crois pouvoir me déterminer, pour assurer qu'Edouard étoit campé sur la colline méridionale.

Une pluie considérable qui survint tout à coup, & qui donnoit au nez des Archers Gênois, qui furent commandés pour soutenir l'infanterie Françoisse, fut une des principales causes de la perte de la bataille. Leurs arcs en furent relâchés, & ne purent faire leur effet. Or si Edouard n'avoit pas été posté, comme je le conjecture, cet inconvénient ne seroit pas arrivé. Les vents de Sud & d'Ouest sont les seuls qui occasionnent de la pluie dans ces cantons vers la fin d'Août. C'est vers ce temps que commencent quelquefois les pluies d'automne qui sont toujours accompagnées du vent d'Ouest : il falloit donc, pour que la pluie eût donné au nez des agresseurs, que leur ennemi fût campé sur la colline qui est à l'Ouest ; il en eût été autrement, si les Anglois eussent été campés contre les villages d'Estrée & de Wadicourt, qui sont au nord : alors le vent d'Ouest auroit chassé la pluie au nez des Anglois, & les Gênois qui les attaquoient l'auroient eue au dos. On ne peut pas dire qu'il pouvoit pleuvoir du vent de Nord ou d'Est ; ces vents n'occasionnent jamais de

Hij

172. MERCURE DE FRANCE.

pluie dans cette saison , surtout de pluie subite & orageuse , telle qu'étoit celle qui tomba alors; & lorsque ces vents soufflent, ils occasionnent des sécheresses qui durent souvent plus d'un mois.

A cette premiere circonstance, qui est décisive, il s'en joint une autre pour le moins aussi forte. Il est constant qu'après la bataille, Philippe de Valois se sauva au château de la Broye, & ce château est situé sur la riviere d'Aurhie, immédiatement derriere le village d'Estrée: il eût été absolument impossible au Roi de France de se retirer de ce côté là, si l'armée Angloise avoit été appuyée contre les villages d'Estrée & de Wadicourt; il faudroit supposer pour cela qu'il auroit passé au travers de cette armée, ce qui n'est pas probable; & si cela eût été, les Historiens n'eussent pas manqué de l'observer comme une action de valeur qui auroit en quelque sorte diminué pour le Roi la honte d'avoir été vaincu.

Je peux donc dire avec vérité que l'armée d'Edouard étoit campée sur la colline méridionale de la vallée de Maye; qu'elle avoit la forêt de Crécy parderriere, le bourg de Crécy à gauche, la riviere de Maye en devant, & à droite un retranchement, ou le bois dont j'ai parlé ci-dessus.

Il ne me paroît pas que la position eût été si avantageuse sur la colline septentrionale ; en premier lieu l'armée Françoisé auroit pu occuper la colline méridionale , & avoir dans la forêt de Crécy une retraite aussi assurée en cas de défaite , qu'elle l'eût été peu en pareil cas pour l'armée Angloise. En second lieu , le camp qu'il auroit fallu occuper sur la colline septentrionale , n'auroit pas été à beaucoup près si couvert que l'autre. Il se trouve entre les villages d'Estrée & de Wadicourt un intervalle de près d'une demi-lieue , qu'on eût été obligé de garder pardevant & paderrière , ce qui auroit divisé les forces du Général Anglois : enfin la retraite du côté de l'Artois n'eût pas été plus assurée que du côté de la Picardie. Il falloit , pour y parvenir , passer la rivière d'Authie , qui est très-profonde , & dont les bords sont environnés de marais inaccessibles ; & quand Edouard auroit pu pénétrer dans cette Province , il n'en auroit pas pour cela été plus à l'abri des poursuites de l'armée Françoisé. L'Artois appartenoit à la maison de France ; Robert d'Artois qui étoit du parti d'Edouard , & à l'instigation duquel les Anglois étoient passés en France , avoit été débouté de ses prétentions sur cette province par plusieurs arrêts

solemnels : elle avoit été adjudée à Mahaud femme d'Othon, Comte de Bourgogne, de laquelle elle avoit passé à Jeanne sa fille, mariée à Philippe le Long, de laquelle enfin elle avoit passé à Jeanne Duchesse de Bourgogne, fille de Philippe le Long & de Jeanne. Edouard qui favorisoit le parti de Robert d'Artois, ne pouvoit pas se flatter d'être favorablement reçu dans une province dont la France venoit de disposer en faveur des concurrens de Robert : les loix de l'honneur & du sang en attachoient les Souverains à la maison de France, & il y avoit tout à craindre pour Edouard, s'il eût été obligé d'y chercher une retraite.

La situation des lieux, & la position de l'armée Angloise vous étant connues, je reviens à Philippe de Valois que je vous ai déjà représenté partant d'Abbeville le Samedi 26 d'Août.

Le chemin qu'il avoit à suivre le conduisoit à la situation la plus avantageuse qu'il eût jamais pu trouver : ce chemin est celui qui conduit d'Abbeville à Hédin. Il s'appelle encore aujourd'hui le chemin de l'armée, soit que ce nom lui soit resté du temps de la bataille de Crécy, soit qu'il le tire du grand nombre de troupes dont il est souvent fréquenté. En le suivant, Phi-

Philippe de Valois se trouvoit porté sur la colline septentrionale, qui borde la vallée de Maye, & qui est opposée à celle qu'occupoit l'armée Angloise. Il pouvoit s'y poster, occuper les villages de Fontaines, d'Estrée & de Wadicour, & y retrancher son armée; il pouvoit faire garder les derrières du Bourg de Crécy, contre lequel l'armée d'Edouard étoit appuyée, & par-là il mettoit les Anglois dans le cas de venir l'attaquer avec des avantages, ou, pour mieux dire, il les enfermoit de façon, qu'il n'y avoit plus pour eux d'espérance de pouvoir échapper. Les vivres leur auroient bientôt manqué : le bourg de Crécy n'est pas en état d'en fournir long-temps à une armée, à cause de la stérilité de son terroir, & il n'y avoit pas moyen d'en tirer d'ailleurs; le pays qui est au-delà, étant couvert de bois dans l'espace de plusieurs lieues, comme je l'ai déjà observé.

Il paroît que l'intention du Roi de France étoit de prendre toutes ces précautions, & profiter de tous ces avantages. La fatigue des troupes, le soir qui approchoit, le peu de connoissance qu'il avoit de la position de son adversaire : tout cela exigeoit qu'il différât le combat; aussi le Roi donna-t-il ses ordres pour empêcher l'attaque avant que toute l'armée fût arrivée.

H iv

Mais les premiers Bataillons s'imaginèrent qu'on vouloit leur enlever la gloire de combattre & de vaincre , pour la donner à d'autres : la retraite précipitée de l'ennemi avoit d'ailleurs enflammé leur courage au point que l'ordre ne fut pas exécuté.

Le Roi arriva avec sa Noblesse , & trouva l'action engagée : les choses étoient trop avancées pour reculer ; il fallut soutenir une infanterie fatiguée , que son ardeur avoit emporté trop loin : le Roi fit alors avancer les Archers Génois qui étoient les meilleurs fantassins de l'armée ; car dans ce temps les étrangers faisoient toute la force de l'infanterie François. Les élémens se déclarent contr'eux , un orage subit les empêche de faire usage de leurs flèches , ils refusent d'aller à l'ennemi avec des armes qui leur devenoient inutiles ; alors les François se croient trahis par les Génois , ils veulent les contraindre de retourner à la charge , ce qui ne fait qu'augmenter le désordre.

Enfin Philippe de Valois n'eut plus d'autre ressource que dans sa cavalerie qui étoit composée de l'élite de la Noblesse François ; il la rassembla toute dans la vallée des Clercs , qui étoit l'endroit où elle pouvoit se ranger plus commodément. Là n'ayant que la rivière à passer , il s'y présenta : la

tradition veut que ce soit là que se sont faits les plus grands efforts : les habitans y ont plusieurs fois trouvé des fers de lance & de chevaux , & des monnoies du temps. D'ailleurs le nom qu'a retenu cette vallée ne semble-t'il pas l'indiquer , soit que le mot de Clerc ait quelquefois signifié courageux, ainsi que sçavant , ou que le nom donné à cette vallée soit dérivé de l'adjectif *Clarus* , qui est souvent employé pour signifier vaillant , courageux , illustre , &c.

Quelques grands que furent les efforts de la Noblesse Françoisé , ils ne purent jamais réparer les premières pertes. Soit que le terrain coupé par une rivière , & embarrassé de haies & de buissons , ne fût pas favorable , soit que le courage des Anglois se fût animé de plus en plus par les avantages qu'ils venoient de remporter , la cavalerie Françoisé , toujours si redoutée , fut obligée de plier après une perte considérable & des faits d'armes sans nombre ; le combat ne finit même qu'avec le jour. Il étoit déjà nuit, lorsque Philippe de Valois arriva au château de la Broie , qui n'est qu'à une bonne lieue du champ de bataille ; l'obscurité le fit méconnoître par le Châtelain , qui ne le reçut qu'après les explications nécessaires ; de là , & dans la même

nuît, Philippe de Vallois fut conduit à Amiens, où il fut en sûreté.

On peut voir à présent quelles sont les causes du désastre arrivé en ce jour à la nation Françoisse : les principales sont la situation avantageuse d'Edouard, le repos dont ses troupes avoient joui depuis le soir de la veille, la fatigue de l'armée Françoisse qui avoit fait quatre lieues avant de combattre, la précipitation des premières attaques, le mépris des ordres du Général, l'heure de la bataille, & enfin la pluie qui survint lorsque les meilleures troupes de l'infanterie commencèrent à donner, & qui rendit leurs armes inutilis.

Ne peut-on pas après cela justifier Philippe de Valois de l'imprudence dont tous les Historiens l'ont taxé.

Justifier un Roi d'une pareille accusation, après quatre siècles, & après des témoignages si respectables, doit être l'ouvrage d'une plume plus éloquente que la mienne. Il me semble cependant qu'on ne doit pas se prêter si facilement à de telles imputations. Il n'est pas toujours honteux à un Général d'être vaincu ; il trouve souvent une excuse légitime dans la position avantageuse de son ennemi, dans la précipitation des siens, dans l'inexécution

de ses ordres , & plus encore dans les incidents qu'occasionnent les pluies & les vents : mais il est honteux d'être vaincu par imprudence. Cette accusation deshonne le Général , parce que la prudence & le flegme sont les deux premières qualités qu'il doit avoir.

Je ne crois donc pas qu'en doive ainsi flétrir les lauriers dont Philippe de Valois avoit été couronné à Cassel : il faut croire au contraire que toutes les mesures étoient bien prises , qu'il ne vouloit pas attaquer Edouard le jour même de son arrivée , & que l'ordre qu'il avoit donné , étoit l'ordre d'un Général prudent, qui veut reconnoître le terrain qu'il doit occuper , & l'ennemi qu'il a à combattre : l'inexécution de cet ordre a causé son malheur , il n'en faut accuser que le génie bouillant des François , qui les emporte toujours trop loin , & qui leur fait souvent perdre l'avantage & la supériorité que leur courage & leur intrépidité leur donne sur tous leurs ennemis.

Edouard avoit déjà remporté deux victoires en deux jours , celle du gué de Blanque Taque , & celle de Crécy : il dut l'une & l'autre à sa valeur & à celle de ses troupes ; il en remporta le lendemain une troisième par son adresse.

Les Communes de plusieurs Villes

H vj

étoient en marche pour venir renforcer l'armée François : Edouard en fut instruit. Il fit arborer sur les hauteurs, où il étoit campé après sa victoire, les bannières dont il s'étoit emparé sur les François : ces malheureuses troupes trompées par ces apparences, tomberent dans le piège qui leur étoit tendu, & se jetterent au milieu de leurs ennemis, sans la moindre précaution.

On ne conçoit pas comment un corps de troupes si nombreux n'avoit pas été instruit du malheureux sort des François ; les campagnes devoient être couvertes des débris de leur armée : il faut croire que tous les fuyards avoient cherché une retraite du côté de l'Artois : effectivement, la position des Anglois, & la nécessité de les attaquer du septentrion au midi, ne permettoit pas à ces troupes éperdues de chercher un autre asyle. Le Roi lui-même s'étoit retiré à la Broie, qui est sur l'Authie.

Cependant la retraite la plus sûre & la plus prochaine, étoit Abbeville ; c'est par cette Ville qu'ont nécessairement passé les troupes qui venoient joindre l'armée François. Si elles fussent venues par Amiens, elles eussent rencontré le Roi qui s'y retireroit dès la nuit même du combat ; d'ailleurs il n'y a que le chemin d'Abbeville

qui présente les hauteurs, du haut desquelles Edouard faisoit voir les pavillons François : ces hauteurs sont formées par la côte septentrionale de la vallée de Maye, le chemin d'Abbeville passe dans cette vallée, & du fond d'icelle la côte septentrionale présente un aspect qui s'accorde très-bien avec ce qu'ont écrit tous les Historiens à ce sujet.

Il faut donc que le désordre ait été terrible dans l'armée François, puisque personne n'avoit songé à se retirer vers l'intérieur du Royaume, & à avertir les Communes, qu'on attendoit sans doute, du danger qu'elles alloient courir. Une pareille négligence mettoit encore Abbeville dans un péril imminent. Il y avoit tout à craindre pour cette place ; sur laquelle le Roi d'Angleterre avoit des droits certains & reconnus. Il ne pouvoit pas trouver une plus belle occasion de les faire valoir, il n'en étoit qu'à quatre lieues ; il venoit de remporter une victoire complète sur le Roi de France, qui la lui retenoit, il eût pu facilement la surprendre la nuit même du combat, puisque le lendemain la nouvelle de sa victoire n'y étoit pas encore arrivée. Le parti qu'il prit fut plus nuisible à la France, & la perte de Calais, qui fut la suite de la bataille de

Crécy , fut un échec dont elle se ressentit pendant plus de deux siècles.

Telles sont , Monsieur , mes réflexions sur la bataille de Crécy. Comme je les écris sans consulter des livres , ne soyez pas surpris s'il s'y trouve quelques inexactitudes dans les faits ; vous en serez récompensé par l'exactitude qui se trouve dans la description des lieux. On y voit une croix ; elle est de pierre , & très-grossièrement faite. Le dessus est maintenant séparé de la base : elle est sur le bord du chemin qui conduit d'Abbeville à Hédin. On en a toujours mis de pareilles aux endroits où il s'est passé quelques actions mémorables : c'est ce qui me fait croire qu'elle est aussi ancienne que la bataille. Je n'y ai trouvé ni inscription , ni date. Peut-être trouvera-t-on de plus grandes connoissances en y fouillant. J'ai remis cette opération à l'année prochaine. Je vous informerai de ce que j'aurai pu découvrir. En attendant je vous envoie ces réflexions , dont vous ferez tel usage que vous jugerez à propos. Je suis , Monsieur , avec toute l'estime possible ,

J'ai l'honneur d'être , &c.

B. D.

D'Abbeville, le 23 Novembre 1756.

P H Y S I Q U E.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MON^{SIEUR}, le soin que vous prenez d'insérer dans votre *Mercur*e tout ce qui peut contribuer au progrès des Sciences & des Arts, m'engage à vous faire part d'une découverte, qui mérite l'attention des Physiciens & des curieux. M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris, vient de lire à l'Académie des Sciences un Mémoire très-intéressant, sur le refroidissement que les liqueurs produisent en s'évaporant. Les Physiciens, ne paroissent point attribuer un tel effet à l'évaporation. M. Baumé prouve, par bien des expériences, que ce n'est qu'à elle seule qu'on doit attribuer ce phénomène, & il a poussé ses recherches si loin sur cette matière, qu'il est parvenu à faire geler plusieurs liqueurs, même dans les chaleurs de l'été, sans aucun mélange de sel ni de glace.

Je vais vous rapporter, Monsieur, les expériences dans le même ordre qu'il les a faites. M. Baumé s'est d'abord servi de l'eau commune, dans laquelle il a plongé un

thermometre qui étoit à la température de cette liqueur. Le thermometre n'a fait aucune variation ; mais il est descendu d'un degré $\frac{1}{2}$ sitôt qu'il en a été retiré, & a baissé encore un peu, quand on l'a balancé dans l'air. La même expérience répétée avec un thermometre enveloppé d'un linge, le thermometre a baissé d'un degré $\frac{2}{3}$. Il a baissé de deux degrés dans l'eau de riviere, distillée; de quatre degrés dans l'huile animale de Dippel bien rectifiée, & de cinq dans l'esprit volatil de sel ammoniac, fait par la chaux éteinte à l'air. De ces liqueurs M. Baumé passe à l'éther nitreux & à l'éther vitriolique, qui produisent des effets surprenans. Il n'a pu trouver des liqueurs intermédiaires, pour parvenir, par une gradation plus proportionnée, d'un petit refroidissement à un plus grand. Si l'on plonge un thermometre dans un flacon rempli d'éther, il y baissera d'un degré au dessous de la température. Si on le plonge dans un verre rempli de la même liqueur, il y descendra de quatre degrés. Si on le retire, & qu'on le replonge successivement dans le même vase, pour procurer à l'éther un plus grand degré d'évaporation, il y descendra de quinze degrés. Enfin il ira jusqu'au vingt-quatrième, si on l'enveloppe d'un linge, & qu'on continue la même

manipulation ; de sorte que par ce moyen , on peut procurer à l'eau la congellation la plus forte en moins de dix minutes. Or tous ces degrés de refroidissement ne peuvent être causés que par l'évaporation de l'éther ; en voici la preuve : Qu'on empêche l'évaporation , ces effets n'ont plus lieu. C'est ce que fait voir M. Baumé : il renferme un thermometre dans un flacon rempli d'éther , qu'il bouche exactement ; & le thermometre demeure fixé à la température ; d'où il conclut ces loix générales : *que plus les liqueurs seront évaporales , plus le refroidissement qu'elles produiront sera grand , mais moins aussi il sera durable.* M. Baumé explique ce refroidissement par un fluide frigorisique , aussi subtile , que la matiere électrique , qui en se dégageant de ces liqueurs spiritueuses , est introduit dans la liqueur du thermometre par la pression du feu élémentaire. L'Auteur doit donner au public son mémoire , dans lequel on verra avec plaisir tous les détails de cette découverte , qui avoit échappé jusqu'à présent aux Chymistes & aux Physiciens , & qui est d'un grand secours pour la physique.



M E D E C I N E.

*LETTRE de M. Brubeder , Médecin de
Bordeaux , au sujet des Recherches sur
le pouls par rapport aux crises.*

MONSIEUR , jamais Ouvrage ne m'est parvenu plus à propos que celui que vous avez eu la bonté de m'envoyer , & qui a pour titre , *Recherches sur le pouls* , &c. Je venois d'être nommé Médecin de l'hôpital S. André de cette ville , lorsque je le reçus. Persuadé que j'y trouverois de nouvelles ressources pour le soulagement des malades qui étoient confiés à mes soins , je lus ce livre avec empressement ; je l'ai relu une seconde fois avec d'autant plus de plaisir , que j'ai eu occasion de vérifier , à mesure que je le parcourois , la plupart des observations qui y sont rapportées sur les différentes espèces de pouls. Les *Recherches* m'ont enhardi dans le pronostic , & m'ont appris à me méfier de certains malades de l'hôpital , que quelques jours de diète rebutent , & qui , pour l'éviter , aiment mieux s'exposer à périr , que de découvrir au Médecin leur

véritable état. Les nouvelles observations sur le pouls sont aujourd'hui , pour moi , une boussole assurée , & plus d'une fois j'ai forcé ces malades à me découvrir des irritations de poitrine , des dévoiemens dont ils ne me parloient pas dans la crainte d'un régime exact. Je reconnois chaque jour , de mieux en mieux , le prix d'un Ouvrage qui manquoit à la Médecine : dès que je serai débarrassé des trais de la dispute pour la chaire que vous sçavez vacante dans notre Faculté , je me livrerai tout entier à l'observation. J'appерçois depuis long-temps que c'est par ce seul moyen qu'un Médecin peut rendre son travail réellement utile au public : heureux si je pouvois suivre , dans cette carrière pénible , les pas de l'Auteur des *Recherches* , &c ! J'ai l'honneur d'être , &c.
A Bordeaux , ce 8 Janvier 1757.

« On peut voir dans notre *Mercur* du
» mois de Novembre 1756 , un court ex-
» trait des *Recherches sur le pouls* , dont
» M. Betbeder , Médecin très - connu à
» Bordeaux , vient de vérifier les observa-
» tions. Ce témoignage peut servir à dis-
» siper toute sorte de doutes sur ces ob-
» servations : un Médecin qui dispute une
» chaire dans la Faculté de Bordeaux , &
» qui se présente , comme M. Betbeder ,

„ avec les principes de la bonne Méde-
 „ cine , a lieu d'espérer les plus grands
 „ succès. Nous ne sçaurions nous empê-
 „ cher d'exhorter M. Berbeder , ainsi que
 „ tout autre Médecin éclairé & honnête
 „ homme , de faire part au public de ses
 „ propres observations sur le poulx : il y
 „ a bien des connoisseurs qui prétendent
 „ & qui esperent que ces sortes d'observa-
 „ tions changeront la face de la Méde-
 „ cine. „

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie des Belles-Lettres.

LE mardi 19 Avril , l'Académie royale
 des Belles-Lettres tint sa Séance publique
 d'après Pâques : elle l'ouvrit par la distri-
 bution du prix qui avoit pour sujet , *Quel*
fut l'état des républiques & des villes dans le
continent de la Grece , depuis la bataille
d'Actium. M. Barthès, Docteur en Méde-
 cine de Montpellier , a remporté ce prix.
 M. Le Beau , Secrétaire perpétuel , lut l'é-
 loge de M. de Fontenelle , & M. l'Abbé
 Sallier lut la préface d'une nouvelle édi-
 tion de la Vie de S. Louis , par le Sire de
 Joinville. Cette lecture fut suivie de celle

d'une Dissertation de M. le Comte de Caylus, sur deux tableaux de Polignote, décrits par Pausanias. Un Mémoire de M. Tercier, sur l'ancienneté des mortiers & des bombes, termina l'assemblée.

Le sujet proposé par l'Académie, pour le prix fondé par M. le Comte de Caylus, & qu'elle doit donner à la S. Martin 1758, consiste à examiner, *Quels sont les attributs qui caractérisent dans les Auteurs & sur les monumens, Harpocrate & Anubis? Quelles pourroient être l'origine & les raisons de ces attributs? Quels sont les changemens qui y sont arrivés dans les différens siècles, & dans les divers pays où le culte de ces Divinités s'est introduit?*

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie royale des Sciences.

LE mercredi 20 du même mois, l'Académie royale des Sciences s'assembla publiquement, suivant son usage. M. de Fouchy, Secrétaire perpétuel, lut l'éloge de M. le Marquis de la Galissonniere, & celui de M. de Fontenelle. M. de Vaucanson fit la lecture de la Description d'une nouvelle machine propre à laminer les étoffes

d'or & d'argent ; & M. de la Condamine lut une Relation de son voyage d'Italie.

Cette Compagnie propose pour le sujet du prix de 1759, l'*Examen des efforts qu'on a à soutenir toutes les parties du vaisseau dans le roulis & le tangage ; & la meilleure manière de procurer à leur assemblage la solidité nécessaire pour résister à ces efforts , sans préjudicier aux autres bonnes qualités du vaisseau.* On a adjugé le prix de cette année 1757, à M. Daniel Bernoulli, Professeur de Physique à Basle, & Associé étranger de l'Académie. Le sujet étoit, *La manière de diminuer , le plus qu'il est possible , le roulis & le tangage d'un navire , sans qu'il perde sensiblement , par cette diminution , aucune des bonnes qualités que sa construction doit lui donner.*



ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

M. Davesne , déjà célèbre par ses compositions , vient de publier le premier *Oeuvre d'Ariettes Italiennes* , mises en symphonies. C'est un nouveau genre dont l'effet est très-agréable , & fort pittoresque. Cette première suite de six symphonies se vend chez l'Auteur , rue Bertin-Poirée , & aux adresses ordinaires de musique. Prix 9 liv. Les parties de cors de chasse se vendent séparément 1 liv. 4 sols.

Le Maître de Musique de la Sainte Chapelle de Dijon , à l'occasion de la convalescence du Roi , a fait exécuter avec symphonie un Motet de sa composition , commençant , par ces mots *Conserve me , Domine* ; c'est un morceau qui fait d'autant plus d'honneur à l'Auteur , qu'il a été

192 MERCURE DE FRANCE.
jugé digne d'être présenté à Sa Majesté :
ce qui a été exécuté.

GRAVURE.

LE sieur Pelletier vient de mettre au jour une Estampe sur le travers, portant dix pouces sur douze & demi, représentant *Bacchus & Ariane*, qu'il a gravée d'après M. Natoire, Professeur de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture de Paris, & Directeur de celle de Rome. Cette estampe fait pendant aux *Bacchantes* qu'il a ci-devant mis au jour, & se trouve, ainsi que cette dernière, chez ce Graveur. A Paris, rue S. Jacques, chez un Limonadier, vis-à-vis la rue des Noyers. Le prix de chacune est de 1 liv. 4 sols.



ARTICLE

ARTICLE V. SPECTACLES.

OPERA.

Nous allons enfin rompre le silence que nous avons été forcés de garder sur l'Opera. Nous en avons l'obligation à MM. Rebel & Francœur, les nouveaux administrateurs. Ils nous ont donné avec une politesse qui ajoute au bienfait, l'entrée à ce spectacle, qu'on nous avoit refusée jusqu'ici avec une rigueur singulière. Nous nous empressons de les en remercier : l'administration de l'Académie royale de musique ne pouvoit passer en de meilleures mains. Ces Messieurs réunissent tout ce qu'il faut pour la bien remplir : c'est peu d'être grands Musiciens, ils joignent à la connoissance parfaite de ce théâtre, l'art de le bien conduire, & de concilier sagement les différens sujets qui le composent ; art difficile, qui ne suit pas toujours les lumieres acquises par l'expérience, & d'où résulte cette heureuse harmonie, qui

ne doit pas moins régner dans la direction de l'Opera, que dans l'exécution de ses accords. Personne ne la possède mieux dans le double sens : leurs succès & leur union constante, que le temps n'a jamais altérée, en font la preuve incontestable. Nous bornons là notre éloge ; quelque juste qu'il soit, il devient même inutile : Messieurs Rebel & Francœur se sont déjà signalés par un trait qui les loue mieux que tous nos discours, & qui les annonce au public d'une manière à mériter toute sa bienveillance, ainsi que son estime. Leur premier soin a été d'assurer & d'offrir au célèbre M. Rameau, une pension de quinze cents livres, que ce grand homme a acceptée avec une sensibilité qui fait honneur à son cœur. Il est édifiant autant que rare, de voir les grands talens se rendre ainsi justice, & se lier par les nœuds des bons procédés : c'est un bel exemple pour tous les Artistes distingués, qui doivent se servir & s'honorer mutuellement. Puissent-ils l'imiter, & laisser aux talens médiocres la basse jalousie, & l'adresse méprisable de se nuire ! Que ces derniers s'entre-détruisent seuls, à la bonne heure ; les arts & le public ne peuvent qu'y gagner.

Le mardi 19 Avril, l'Académie royale de Musique a donné pour l'ouverture de

son théâtre, *Issé*, pastorale héroïque, qui a été représentée avec un concert & une précision où l'on a reconnu le goût, l'intelligence & le zèle attentif des nouveaux Directeurs. Celui des Acteurs les a heureusement secondés; Mlle Chevalier qu'on a revue avec un nouveau plaisir, a mis dans le rôle d'*Issé*, toute l'expression & toute l'ame qu'il demande. Celui d'Apolon ne pouvoit être rempli que par M. Poirier. M. Gelin s'est surpassé dans *Hilas*, & pour lui donner la louange qu'il mérite, ses progrès journaliers répondent à la beauté de son organe. Mlle Le Miere & M. Larrivée ont rendu les seconds rôles (*Doris* & *Pan*), de façon à ne laisser aucun vuide, & à justifier les applaudissemens qu'ils y reçoivent. La première joint à une figure noble & décente, une grande précision dans le chant, & l'autre une action aisée à une belle voix. On doit tout attendre d'un talent aussi naturel & aussi vrai. La danse est si bien remplie, que nous nous reposons sur le public du soin d'en faire l'éloge, & de rendre justice à tous les grands sujets qui l'exécutent.

COMEDIE FRANÇOISE.

Le lundi 18 du même mois, les Comédiens François ouvrirent leur théâtre par *Athalie* ; le sieur Belissen y débuta dans le rôle du Grand Prêtre, & fut applaudi avec justice ; il a du feu, de la figure, de l'intelligence, & surtout des entrailles. S'il les prodigue souvent un peu trop, ainsi que les gestes, c'est un excès qu'il lui sera aisé de modérer : l'usage lui apprendra bientôt à nuancer mieux sa douleur, pour éviter la monotonie. Un défaut plus considérable que nous ne sçaurions dissimuler, est une prononciation vicieuse, dont il lui sera plus difficile de se débarrasser ; mais s'il ne parvient point à la corriger entièrement, nous croyons qu'à force d'art & de soins, il pourra du moins la pallier ; & que le public plus indulgent, pourra lui même s'y accoutumer insensiblement, ou la lui pardonner en faveur des autres qualités essentielles qu'on ne peut lui refuser sans injustice.



COMEDIE ITALIENNE.

LE même jour les Comédiens Italiens firent l'ouverture de leur Spectacle par *Ramir*, dont nous donnerons sans faute l'extrait le mois prochain.

CONCERT SPIRITUEL.

LE 7 Avril, Jeudi saint, après une symphonie, on donna, pour la dernière fois, le *Stabat* de Pergoleze. M. Pellerino chanta deux Ariettes. Les Clarinettes jouèrent une symphonie de M * * *. Mlle le Miere & M. Besche, chanterent le premier Concerto de voix de M. Mondonville. On finit par l'*In exitu* du même Auteur.

Le 8, Vendredi saint, après une symphonie de M. d'Avesnes, on exécuta la Messe des morts de M. Gilles; Mad. Vestris-de Giardini chanta deux Ariettes Italiennes; les Clarinettes jouèrent seuls; Mlle Fel chanta un petit Motet nouveau, pour la fête du jour: on finit par le *Miserere* de M. de la Lande.

Le 9, Samedi saint, on commença par une symphonie suivie de *Cantate*, Motet à

198 MERCURE DE FRANCE.

grand cœur de M. d'Avesnes ; Mlle Veron chanta *Confitemini*, petit Motet de M. Cordeler. M. Perellino chanta deux Airs Italiens. Les Clarinettes jouèrent seuls. Mlle Fel chanta un petit Motet analogue au jour. On finit par *Cantate*, de M. de la Lande. Mlle Davaux y chanta.

Le 10, Dimanche de Pâques, on donna tous morceaux choisis & dignes du jour. On commença par la première Sonate de M. Mondonville, suivie de *Diligam te*, Motet à grand cœur de M. Gilles, dans lequel Mlle Davaux chanta. Madame Vestris-de Giardini chanta deux Airs Italiens. Mlle le Miere & M. Besche chanterent le premier Concerto de voix de M. Mondonville. M. Balbastre joua sur l'orgue un des Concerto. Mlle Fel chanta le nouveau & second Concerto de voix de M. Mondonville. On finit par le *Venite*, *exultemus*, du même Auteur.

Le 11, lundi de Pâques, après la *Tempête*, Symphonie de M. Ruge, Romain, on exécuta le *Deus, venerunt gentes*, de M. Fanton. M. Pellerino chanta ; les Clarinettes jouèrent seuls. Mlle Fel chanta un petit Motet de M. le Chevalier d'Herbain. On exécuta le cœur de Jephté, & l'on finit par le Motet d'orgue de M. Mondonville.

Le 12, mardi de Pâques, après une Symphonie de M. Stamitz, on exécuta *Domini est terra*, de M. le Febvre. Mlle Pariseau chanta *Quemadmodum*, petit Motet de M. Mourer. M. Balbastre joua sur l'orgue l'ouverture de Polymnie, de M. Rameau. Mlle Fel & M. Besche chanterent le nouveau Concerto de voix de M. Mondonville, & l'on finit par le *Diligam te*, de M. l'Abbé Madin.

Le 15 vendredi, après une Symphonie de M. Gossei, on exécuta le *Domine, Dominus noster*, de M. Béhizi. Les Clarinettes jouèrent seuls. M. Joliot chanta un récit dans le *Venite, exultemus*, de M. Davernes. Il fut encore plus applaudi que la première fois, & mérita de l'être. Il joint à un beau médium beaucoup d'adresse. C'est une haute-contre qui a tout le moëlleux de la taille. M. le Mier joua un Concerto de violon de M. Mondonville, avec une précision qui lui attira l'approbation générale. On finit par le *Bonum est*, du même Auteur.

Le 17, Dimanche de Quasimodo, on commença par le *Cantate Domino*, de M. de la Lande, dans lequel Mlle Davaux chanta; les Clarinettes jouèrent seuls. On exécuta le chœur de Jephthé. M. Balbastre joua sur l'orgue un Concerto de sa

200 **MERCURE DE FRANCE.**
composition. Mlle Fel chanta le Motet
nouveau, *Videte, surgit Christus*. Mlle le
Miere & M. Besche chanterent le premier
Concerto de voix de M. Mondonville.
On finit par le *Cœli enarrant*, du même
Auteur.



ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

DU NORD

DE WARSOVIE, le 22 Mars.

PAR ordre du Roi, le Comte de Brulh a fait dresser, pour être insérée dans les papiers publics, une note dont voici l'extrait. « Cette » Cour a vu avec étonnement l'article inséré dans » la Gazette de Berlin, N^o 31, en date du 12 » Mars, où l'on prétend démentir, comme » *faux & très-calomnieux*, les avis donnés d'ici, » au sujet des monnoies que les Juifs Ephraïm » font frapper actuellement à Leipfick.... La fa- » çon, dont l'Auteur de cet article s'y prend » pour éblouir le public, est des plus singulieres. » Il met en question ce qui n'y est pas. Au » contraire, il passe sous silence ce dont il s'agit. » Il proteste qu'on ne frappe point à Dresde d'au- » tres especes que sous la date de 1757, & sur » le pied ordinaire, & qu'à Leipfick on n'a » point fabriqué de pieces de deux gros, de » quatre gros, & d'un tiers d'écu. Les avis de » Saxe n'ont rien dit d'opposé à ces deux asser- » tions. S'ils ont nommé les différentes especes, » ci-dessus mentionnées, ce n'a été qu'en com- » paraison avec les seules dont il s'agit, sçavoir » les pieces de huit gros, qu'il ne faut pas con-

202 MERCURE DE FRANCE:

» fondre avec les tiers d'écu & avec les simples
 » gros.... On a affirmé seulement, que celles qui
 » se frappoient actuellement à Leipsick, sous les
 » dates de 1753, & des trois années suivantes,
 » avec les anciens coins extorqués, étoient de beau-
 » coup inférieures aux mêmes pièces que l'Entre-
 » preneur Frege avoit fait battre de son temps.
 » Voilà ce que portent les avis de Saxe; & l'arti-
 » cle de Berlin, se taisant sur ce point, en fait
 » l'aveu tacite..... Quoique l'Ecrivain Prussien
 » avance en termes généraux, que les especes,
 » qui se frappent actuellement à Leipsick, sont
 » égales à celles de Frege, si même elles ne les
 » excèdent pas en valeur intrinsèque; il n'en est
 » pas moins certain (& c'est une vérité incon-
 » testable; fondée sur une évaluation faite, dont
 » tous les monnoyeurs impartiaux peuvent at-
 » tester l'exactitude.) que les nouveaux gros de la
 » fabrique des Juifs Ephraïm à Leipsick, ne va-
 » lent que $9 \frac{1}{3}$ fennins, & leurs nouvelles pièces
 » de huit gros, que 6 gros $\frac{2}{3}$ fennins, c'est-à-
 » dire, que les gros sont de 18 écus, 15 gros,
 » 6 $\frac{2}{3}$ fennins, & les pièces de huit gros, de 18
 » écus, 14 gros, $\frac{2}{3}$ fennins, au marc fin d'ar-
 » gent, qui n'étoit auparavant monnoyé en gros
 » qu'à 15 écus, & en pièces de huit gros, qu'à
 » 14 écus, 2 gros, 2 $\frac{1}{10}$ fennins, ce qui fait
 » ainsi, pour cent, un déchet de 19 écus, 13
 » gros, 6 $\frac{2}{3}$ fennins, sur les gros, & de 24
 » écus, 5 gros, 3 $\frac{1}{10}$ fennins, sur les pièces de
 » huit gros.... On a cru devoir en avertir le pu-
 » blic, afin que chacun puisse se garantir de pré-
 » judice: attendu que les Juifs Ephraïm réson-
 » dant non seulement toutes les monnoies de
 » Saxe, mais encore une partie de celles de
 » Prusse, le dommage, qui en résulteroit à l'a-

» venir , seroit immense , si ces nouvelles espé-
 » ces continuoient d'avoir un libre cours dans le
 » commerce.... »

ALLEMAGNE.

DE PRAGUE, le 19 Mars.

Le 9 de ce mois, le Général Lossiewicz, à la tête d'un corps de troupes Prussiennes, composé de quatorze Bataillons, & de trois Régimens de Cavalerie, s'avança sur deux colonnes vers Graffenstein & vers Grottan; tandis que le Prince de Bevern se porta sur Friedland avec six mille hommes des mêmes troupes. A la nouvelle du mouvement des ennemis, le détachement de Croates, qui étoit dans le dernier de ces trois postes, se hâta de se replier à Reichenberg. Les Prussiens se sont emparés de Graffenstein & de Grottan, mais ils n'ont pu s'y maintenir. Le Prince de Bevern a demeuré pendant trois jours à Friedland, & s'est ensuite retiré, après avoir fait démolir les fortifications du château. Le 12, ayant d'abandonner ce poste, il envoya le Colonel Putkammer avec un bataillon de grenadiers, cent dragons & trois cents hussards, pour reconnoître le terrain entre ce poste & celui de Reichenberg. Ce détachement rencontra quatre cents hommes des troupes Autrichiennes, dont une partie étoit en bataille devant le village de Busch-Ullersdorf, & une autre partie étoit embusquée derrière des haies. Le sieur Putkammer les attaqua, & les poussa à travers le village. Ils ont eu cinquante hommes tués. On leur a fait dix prisonniers, & on leur a enlevé quatre-vingt-trois chevaux.

DE DRESDE, le 6 Avril.

Un particulier, qui venoit de Bohême, ayant été arrêté par les Prussiens, on trouva sur lui deux lettres adressées, l'une à la Comtesse d'Ogilvy, Dame d'Honneur de la Reine; l'autre au Baron de Kessel, Chambellan de cette Princesse. En conséquence, le Roi de Prusse leur fit signifier les arrêts. Le lendemain, la Reine envoya demander à ce Prince leur élargissement, & il l'accorda. Il fit prier en même temps la Reine, d'empêcher qu'à l'avenir aucune personne de la Cour n'entretînt des correspondances avec les Autrichiens.

Sa Majesté Prussienne, frappée de la beauté d'un tableau, qui est dans la Galerie du Palais, avoit ordonné qu'on en tirât une copie. Dès que la Reine en fut informée, Elle fit présenter ce tableau à ce Monarque, qui s'est excusé de l'accepter, mais qui a témoigné être fort sensible à une telle marque d'attention.

En attendant que toutes les troupes soient en campagne, les Prussiens fortifient divers postes sur la frontière. Ils ne négligent rien non plus pour mettre cette ville à l'abri de toute surprise, & ils ont établi une batterie devant le chemin de Dippolswalde, une près du moulin à poudre, une du côté de l'Elbe, une dans les environs de la Tuilerie, une dans le grand cimetière, une vis-à-vis le chemin de Pirna, une à l'extrémité des jardins de Massinisky, & une sur la hauteur de Sintzendorff. Outre ces précautions, ils ont pratiqué des mines en plusieurs endroits. Ces jours derniers, le Roi de Prusse écrivit au Lieutenant-Général Pirsch, Commandant de Ko-

nigstein, la lettre suivante. « Ayant appris de
 » plusieurs endroits que les Autrichiens pen-
 » soient à surprendre votre forteresse, je n'ai
 » point voulu différer de vous rappeler le con-
 » tenu de votre capitulation, & ce à quoi votre
 » honneur & votre parole vous engagent. Ko-
 » nigstein étant une forteresse qui ne peut crain-
 » qu'un coup de main, j'ai dû d'autant plus
 » vous donner avis du dessein des ennemis, que
 » s'ils entreprenoient de l'exécuter, je ne pour-
 » rois m'empêcher de vous croire d'intelligence
 » avec eux. »

Indépendamment d'un escadron du Régiment de dragons de Rutowski qui, se trouvant dans la haute Lusace, près des frontières de Bohême, a profité de la circonstance pour passer du côté des Autrichiens, le Régiment ci-devant du Prince Frédéric-Auguste de Saxe, & maintenant Loën, a aussi déserté. Au lieu d'aller à Berlin, où on lui avoit assigné de nouveaux quartiers, il a pris la route de Pologne. On assure qu'il y a été suivi par un bataillon du Régiment de Jeune Bevern, ci-devant du Prince Xavier. La désertion de ces corps a déterminé Sa Majesté Prussienne à incorporer les Gardes du Corps Saxons dans ses Gardes, ainsi que les cavaliers & les dragons de la même nation dans les Régimens de cavalerie & de dragons des troupes Prussiennes. A l'égard de l'infanterie, ce Prince ne laisse que dix Saxons par compagnie. Les autres sont distribués dans les Régimens Prussiens, dont on prend un pareil nombre de soldats, pour remplacer les Saxons dans les corps, où ceux-ci servoient. En même temps, on vient de publier une Ordonnance, en vertu de laquelle les biens ou effets des déserteurs des anciens

Régimens Saxons seront confisqués, & leurs parens, tenus de bonifier l'uniforme & les armes. Sa Majesté Prussienne exige encore de cet Elector, deux mille cinq cens hommes de nouvelles recrues, pour augmenter de vingt hommes chaque compagnie de ces Régimens. Le Major Général Rezow en a remis l'ordre par écrit, avec la répartition, aux Députés des Etats actuellement assemblés en cette Capitale.

Ce même Major Général, le 31 du mois dernier, fit signifier à la Comtesse de Brühl, épouse du Premier Ministre, laquelle depuis cinq mois logeoit au Palais, qu'elle eût à retourner à son Hôtel. Quelques momens après qu'elle y fut arrivée, il s'y transporta pour lui annoncer les arrêts de la part du Roi de Prusse. Elle y est gardée par un Officier, un sergent, un caporal, & six soldats. On croit qu'elle sera obligée de se retirer en Pologne, & qu'un détachement l'accompagnera jusques sur la frontière.

DE RATISBONNE, le 2. Avril.

Il a été dicté le 30 Mars, à la Diète de l'Empire, une Déclaration que les Ministres de France & de Suede avoient remise plusieurs jours auparavant au nom des Rois leurs Maîtres, en qualité de garans de la paix de Westphalie. Comme cette Déclaration, quoique remise séparément, est la même, on n'insérera ici que la copie de celle qui a été faite au nom de S. M. T. C. « Le Roi mon Maître n'a pu » voir sans un extrême déplaisir, qu'il se soit élevé » en Allemagne une guerre, qui tient dans l'oppression, la plus cruelle & la plus inouïe, de » puissans Etats de l'Empire, en expose d'autres » au danger de subir le même sort, & menace

» d'un renversement total les Loix & Constitu-
» tions Germaniques, les Traités de Westphalie,
» & le Systême de l'Empire. Pour remédier aux
» maux présens, & prévenir ceux qui pourroient
» arriver dans la suite, divers Etats des plus con-
» sidérables de l'Empire ont requis la France &
» la Suede d'exercer la Garantie qu'Elles ont
» donnée des Traités de Westphalie; & comme
» ces deux Puissances se sont trouvé animées
» du même zele pour la défense des Etats de
» l'Empire, le maintien du Systême Germanique,
» & notamment pour la conservation des droits
» des trois Religions établies en Allemagne;
» Elles ont résolu, d'un commun accord, de
» prendre les mesures les plus promptes & les
» plus efficaces, pour satisfaire à leurs obliga-
» tions sur des objets aussi importants. En con-
» séquence le Roi déclare, conjointement avec
» le Roi de Suede, à tout l'Empire, que Leurs
» Majestés feront, comme Garantes des Traités
» de Westphalie, tous les efforts qui sont en
» leur pouvoir, pour contribuer, selon le vœu
» de l'Empire, à arrêter le cours des maux qui
» désolent l'Allemagne, en procurer la répara-
» tion, & maintenir nommément les droits des
» trois Religions établies dans l'Empire; enfin
» pour assurer la liberté Germanique, sur les
» fondemens des Traités de Westphalie, contre
» toutes les atteintes que quelque Puissance que
» ce soit aura entrepris, ou entreprendra d'y
» porter. Sa Majesté espere, ainsi que Sa Majes-
» té Suédoise, que l'Empire reconnoîtra toute la
» sincérité & l'étendue de leur zele pour le salut
» de l'Allemagne, & Elles ne doutent pas que les
» Electeurs, Princes & Etats, ne secondent de
» tout leur pouvoir, une résolution aussi légitime,
» aussi salutaire & aussi généreuse. »

E S P A G N E.

DE CADIX, le 6 Mars.

Vers la fin du mois de Janvier, le Corsaire Anglois *l'Anti-Gallican* entra dans ce Port avec le Vaisseau de la Compagnie des Indes de France *le Duc de Penthièvre*, dont il s'étoit emparé. Sur la réclamation que le Roi Très-Chrétien a faite de cette prise, il vint ici un ordre du Gouvernement de la tenir en sequestre, jusqu'à ce qu'on eût examiné si elle étoit légitime. Après les informations requises, on a jugé que le Vaisseau devoit être restitué. Le 28 du mois dernier, on fut informé que le Capitaine du Corsaire, résolu de ne point se dessaisir de sa prise, avoit fait passer son équipage à bord de ce Bâtiment, & qu'il y avoit rassemblé jusqu'à trois cens hommes, que lui avoient fournis divers Capitaines de Navires de sa nation. Aussitôt le Commandant de Port fit envelopper le Vaisseau *le Duc de Penthièvre* par les Vaisseaux du Roi *l'Amérique* & *le Lévrier*, & leur ordonna de faire feu au moindre mouvement que les Anglois feroient pour lever l'ancre. Le 2 de ce mois, on envoya trois fois les sommer de rendre la prise. Le Capitaine Corsaire ayant refusé constamment d'obéir, les deux Vaisseaux de guerre lui lâchèrent chacun une bordée, & il fut obligé de baisser pavillon. Il a eu trois hommes tués & quatre blessés. On a mis plusieurs compagnies de grenadiers sur le vaisseau *le Duc de Penthièvre*, pour empêcher les Anglois d'en reprendre possession. Les lettres de Lisbonne marquent que le 1 de ce mois, à trois heures du matin, on y a

M A I. 1757. 209
encore effuyé une violente secousse de tremblement de terre.

GRANDE BRETAGNE.

DE LONDRES, le 12 Avril.

La Chambre des Communes, dans la séance du 25 Mars, passa le Bill pour l'établissement d'une Milice générale dans la Grande-Bretagne, après y avoir fait quelques changemens.

Sa Majesté a fait publier une Proclamation, par laquelle Elle permet d'employer des matelots étrangers sur les Corsaires & sur les Navires Marchands, à condition cependant que la quatrième partie de l'équipage de chaque Bâtiment soit composée de sujets de la Grande-Bretagne.

Le bruit qui s'étoit répandu que le Duc de Cumberland ne passeroit point en Allemagne, étoit sans fondement. Ce Prince partit le 9 à six heures du matin, pour aller s'embarquer à Warwich. Il doit prendre le commandement en chef de l'armée d'observation, qui s'assemble sur les frontières de l'Electorat de Hanovre.

Le sieur Pitt, Secrétaire d'Etat; le sieur Legge, Chancelier de l'Echiquier, & le Comte Temple, premier Commissaire de l'Amirauté, ont donné leurs démissions. Le Lord Mansfield, Juge Suprême d'Angleterre exercera par *interim* la charge de Chancelier de l'Echiquier. Sa Majesté a accordé la place de premier Commissaire de l'Amirauté au Comte de Winchelsea.

Le Vaisseau le *Pondichery*, appartenant à la Compagnie Françoisse des Indes, & qui a été pris par le Vaisseau de guerre le *Douvres*, avoit été amené à l'embouchure de la Tamise. Des

210 MERCURE DE FRANCE.

vents de l'Ouest l'ont écarté de la côte, & l'on ne sçait ce qu'il est devenu.

P A T S - B A S.

DE BRUXELLES, le 15 Avril.

On a appris que le Baron de Domballe, Major Général des troupes de l'Impératrice Reine, étoit entré le 6 dans Clèves avec trois bataillons. Le 8, un détachement des mêmes troupes prit possession, au nom de Sa Majesté, des ville & citadelle de Wesel. Immédiatement après, ce détachement y fut joint par un détachement d'infanterie François.

DE NEUSS, le 12 Avril.

Le Prince de Soubise se rendit le 23 Mars à Ruremonde, & étant descendu chez le sieur de Muller qui y commande, il signa un ordre au Chevalier de Gibson, Capitaine dans le Régiment de Ligne, d'aller, avec cent hommes de ce Régiment & quatre cens hussards François, occuper le Bailliage de Kessel, dans la Gueldre Prussienne. Le 3 Avril, le Prince de Soubise vint établir ici son quartier général. Avant de quitter Mayseik, il a mandé les Commissaires du pays de Clèves, afin de régler avec eux les livraisons des vivres & des fourrages pour les troupes Françaises. Il a recommandé à ces Commissaires, de tranquilliser les habitans, & de faire cesser les impôts extraordinaires, dont ils ont été chargés en dernier lieu. Il a assuré les mêmes Commissaires, que tous les Magistrats & Officiers de la Gueldre Prussienne, sans distinction de religion, seroient continués dans leurs emplois, en prêtant serment de fidélité à l'Impératrice Reine.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

L le Roi ayant jugé à propos de faire une promotion dans les différens grades des Officiers de la Marine, Sa Majesté a nommé deux Lieutenans-Généraux des Armées Navales, cinq Chefs d'Escadre, cinquante-neuf Capitaines de Vaisseaux, un Capitaine d'Artillerie, soixante-quinze Lieutenans de Vaisseaux, cent vingt-sept Enseignes.

Lieutenans-Généraux. MM. Perrier & le Comte du Guzy.

Chefs d'Escadre. MM. de Courbon-Blenac, Saint-André du Verger, de Guesbriant de Budes, d'Aubigny, & de Bompar.

Capitaines de Vaisseaux. MM. Chevalier de Beaudouvin, Destroches du Dresnay, du Rosel de Beaumanoir, Belle-Isle Pepin, de Flotte-Seillans, Marchainville. Chevalier des Gouttes, de l'Isle Taulan, Chevalier de Ricoux, la Croix de Mairargues, de Chierre, de Rambures, Chevalier de Maille-Brezé, la Guarigue-Savigny, Foucault, Castellanne Saint-Jeurs, de Plas, la Monneraye, Chevalier de Grasse du Bar, Macarty, Chevalier de Ségur-Cabanac, Fulconis, Chevalier d'Herlye, de Lyle-Calian, Saint-Victoret, Rosmadec Saint-Allouarn, Mablan d'Aiminy, Blotfier, Braguemont, Jouffelin de Marigny, Meyronnet Saint-Marc, Montcalm Saint-Veran, Chevalier de Villeblanche, Chevalier de Blois, Dandanne de Lincourt, de Fabregues, de Breugnon, Laccary, la Comté-Pigache, Dubois de la Motte, Deshayes de Cry, Chevalier

212 MERCURE DE FRANCE.

de Courserac, Chevalier de Ruis, Chevalier de Lorguil, du Lefcoet, Coste de Champeron, Fancher, d'Isle-Beauchaine, Bremoy, Bory, Chevalier du Drefnay des Roches, Chevalier de Cresnay, Boulainvilliers, Chevalier de Laugier-Beauconse, de Moy, Lizardais, Chevalier de Forbin d'Oppède, Chevalier de Fabry & Vicomte de Rochechouart.

Capitaine d'Artillerie. M. Herpin.

Lieutenans de Vaisseaux. MM. Chevalier de Montclair, Maupin, Kervenkerfullec, Chevalier de Landemont, Gourfelas, Valmenier-Caqueraï, Geraldin, Villers-Franffure de Brisfaucourt, Chevalier de Raymondîs, Chevalier de Veriffey, Chevalier de Village de Villevieille, Chevalier de Cobios-Dandiran, Chevalier de Cours Luffaignet, Beaupoil Saint-Aulaire, de Grieu, Bonnefoi de Bretauville, Kerjankerjan, de Proiffy, de la Grandiere, Bois de la Motte-Rabeau, Chevalier de Villeneuve-Source, Janvry de Verneuil, Chevalier de Coataudon, Kerguiffiau de Treleon, Keroullas de Cohars, Brue de Clercy, Giraud-Dagay, de Boades, la Porte-Vezins, Chevalier de Sobiratz, Guyonnet de Montbalen, Luppé de la Motte, Maffol de Vergy, Sorel, Freziers, la Garde-Payan, le Cardonîe, de Vialis, de Gantes, Chevalier de Cicé, Chevalier de Novarin, Dumenez-Lezurec, du Brosfey-Dumas, de la Cluë, Chevalier de Douville, Neveu, Marquis de Nieul-Ponte, Chevalier de Goympy-Fefquieres, Villers de Gralfly, Reynach de Barre, Chevalier de Boisgêlin, Chevalier Diziers-Guyon, d'Erchigny de Clieu, Rouffel de Preville, Comte de Châteaumorant, Duvorgier-Kerhorlay, Chevalier Bellot la Houffaye, de Damas, Clapier Saint-Tropez, Penfentenyo, le Forestier, Longueval, Dampierre-Cugnac, Marquis de Jons, Chevalier de Lordat,

Guinoz de Lugeons , de Peynier , de Foresta-
Collongue , Desmeneust-de Boisbriand , Framont ,
d'Ayron , Chevalier de Grimaldy , Beauissier-Châ-
teauvert ; Lieutenans de Port , Tremignon & Val-
menier.

Enseignes. MM. Coyffier de Breuil , Cheva-
lier de Glandevéz-Castellet , Kerfauson de Goaf-
melquin , la Borye - Guittard , du Lac , Mar-
quis de la Maissonfort , Chevalier de Thiersan-
ville , Chevalier de Carcaradec , Darbaud , Cha-
deau de la Clocheterie , Raymond d'Eaux , Mar-
quis de Tressémanes Brunet , Adhemar , Bois-
boissel , Kermorvant de Gouzillon , Dupin de
Bellugard , Froger de la Rigaudière , Marin de
Saint-Palais , Bonneyal la Farre , Chevalier de
Ponvez-Gien , Ma-Carty , Gourzelas , Cheva-
lier du Menez-Lezurec , Chevalier de la Salle
Saint-Got , Chevalier de Damas de Dantlezy ,
Desmoulins de Rochefort , de Malide , de Fran-
cheville , Dagoult-Montmaur , Chappedelaine ,
Chevalier de la Tude , de Saliou de Chef-de-
Bois , de Coëtilleau , Chevalier de Médine , Bidée
de Chavagne , Chevalier de Bournaud , Duhaffon ,
Penanrùn Geslin , Kerven Kerfullec , Chevalier
de Grezes , Girardin , Chevalier de Montalet ,
la Borde la Salle , Gayot de Cramahé , le Nor-
mant de Champfley , Frottier du Percy , Cheva-
lier de la Voyrie , Desmeneust de Boisbriant ,
Chevalier de Bernard de Marigny , Kergarion
de Rosconette , Sous-Lieutenant d'Artillerie ; du
Chilleau de la Roche , Desfarges de la Voltières ,
Chambona , Chevalier de la Pommeraye de Ke-
rambar , Duchesne Ferron , Chevalier de Vi-
braye , le Moëne de Launay , Vidal de Lirac ,
Savignon de Saumary , Chevalier de Ravenel ,
Boisbilly de Beaumanoir , Chevalier de Goyon
Taumatz , Bruny d'Entre-Casteau , Chevalier de

214 MERCURE DE FRANCE.

Langan-Boisfèvre, la Salle Lezardiére, Vicomte de Robien, Montgrand, de Gonidec, Brunet de Guillier, Chevalier de Rivière, Chevalier de la Brissollière, Chambertrán, Barbezieres, Macarty de Mortaigne, Chevalier Descars, Rossel, Trogoff, Chevalier de Ligondés d'Avrilly, Duplessis Quelen, Marquis d'Aiguieres, l'Étang d'Ery, de Cogolin, Duhaillon de l'Estrediaogor, Gignac Thaumás, Boisberthelot, d'Estel d'Arén, Pineau, Chevalier de Turique, de Chabannes, Chevalier de Bonnes, Chevalier de Macnemara, Chevalier de Ligniville, Chevalier de Souvré, du Vignau, Braguemont, de Bonnal, Destoures, Coetnempren Kérfaint, du Vivier de Gourville, le Gardeur de Tilly, Sibon, la Villeon, Macnemara l'aîné, Chevalier de Puyberneau, Deydier de Pierre-Feu, Griffolet de Rossy, Barlatier du Mas, Loëmaria, Chevalier de Village, du Parc de Coatrescar, Juchereau de Saint-Denis, Dandlau, le Borgne de Villemeur, d'Albertas de Jouques, Cressier Desapois, Chevalier de Senneville, de Baudran, Villeneuve d'Esclapon, Chevalier d'Hauteseuil, Colbert de Poligny, Lammerville l'aîné, de Siocant, Byhan de Goariva, de Moulon, Pic de la Mirandolle, Chevalier de Lyrot, & Chevalier de l'Île.

Sa Majesté a disposé en même temps de deux Places de Commandeurs, à trois mille livres de pension, de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, qui étoient vacantes dans la Marine, en faveur de M. le Chevalier de Folligny, Chef d'Escadre, qui étoit déjà Commandeur Honoraire de cet Ordre; & M. de Montlouet, Chef d'Escadre. Sa Majesté a aussi nommé Chevaliers du même Ordre trente-cinq Lieutenans de Vaisseaux.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Mars, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 27 Avril 1757.

GUIROY.

T A B L E D E S A R T I C L E S.

A R T I C L E P R E M I E R.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V E R S contre le proverbe, tous Songes sont mensonges,	page 5
Le Moyen infaillible, anecdote,	7
Vers à Madame B * * *,	34
Lettre de M. de Voltaire, à M. T...	35
Ode,	38
Essai sur l'Opéra, par M. Algarotti,	40
Vers à M. le Kain,	63
Réflexions sur les devoirs & les qualités d'un Officier,	64
Epître de Zayde, à Madame de M * * *,	68
Lettre à l'Auteur du Mercure,	70
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du second Mercure d'Avril,	75
Enigme & Logogryphe,	ibid.
Chanson,	76

A R T. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Précis ou Indications de livres nouveaux,	77
Extraits des Discours prononcés dans l'Académie Française le 31 Mars 1757,	132

Sujets proposés par l'Académie de Pau, 153

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Histoire. Lettre sur la Bataille de Crécy, 155*Physique.* 183*Médecine.* 186Séance publique de l'Académie des Belles-Lettres,
& de l'Académie royale des Sciences, 188

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Musique. 191*Gravure.* 192

ART. V. SPECTACLES.

Opéra, 193

Comédie Française, 196

Comédie Italienne, 197

Concert Spirituel, *ibid.*

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangères, 201

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 211

La Chanson notée doit regarder la page 76.

 De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

